




GENERAL LIBRARY
UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817



LETTRES INÉDITES

DE

Mme DE STAËL

A HENRI MEISTER

PUBLIÉES PAR MM.

PAUL USTERI ET **EUGÈNE RITTER**

Ancien professeur à l'École cantonale de Zurich.

Professeur à la Faculté des lettres de Genève.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

LETTRES INÉDITES

DE

MME DE STAËL

A HENRI MEISTER

OUVRAGES DE M. PAUL USTERI

Correspondance de Jean-Jacques Rousseau avec Léonard Usteri et Daniel Roguin (1761-1769), publiée par Paul Usteri. Zurich, 1886.

Breitinger. *Studien und Wandertage* (recueil posthume, publié avec une notice sur l'auteur, par Paul Usteri). Frauenfeld, 1890.

OUVRAGES DE M. EUGÈNE RITTER

La famille et la jeunesse de Jean-Jacques Rousseau. Paris, librairie Hachette. 1896.

Béat de Muralt. *Lettres sur les Anglais et les Français* (*1725*), publiées avec une notice sur l'auteur, par Eugène Ritter. Paris, librairie Le Soudier. 1897.

Notes sur Mme de Staël. *Ses ancêtres et sa famille, sa vie et sa correspondance.* Genève, librairie Georg. 1899.

484 03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 8-03.



HENRI MEISTER, DE ZURICH

1744 - 1826

Imp. Ch. Wittmann

LETTRES INÉDITES

DE STAËL

A HENRI MEISTER

PAR MM.

PAUL USTERI ET EUGÈNE RITTER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903



LETTRES INÉDITES

DE

MME DE STAËL

A HENRI MEISTER

PUBLIÉES PAR MM.

PAUL USTERI ET **EUGÈNE RITTER**

Ancien professeur à l'École cantonale de Zurich.

Professeur à la Faculté des lettres de Genève.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

PRÉFACE

Les lettres originales de Mme de Staël à Henri Meister nous ont été confiées par la famille Reinhart, de Winterthur. M. le docteur Théodore Reinhart, et son frère, le feu colonel Paul Reinhart, avaient hérité ces papiers de leur mère, Mme Reinhart-Hess; elle les tenait de son oncle Jean-Gaspard Hess, lui-même neveu de Meister. Dans ces précieuses archives, qui nous ont été libéralement ouvertes, nous avons trouvé d'autres documents encore : manuscrits de Meister, lettres de Necker, de Mme Necker, de Suard, etc.; nous y avons recueilli ce qui nous a paru le plus intéressant.

Notre regretté ami et collègue, le professeur

Henri Breitinger, de Zurich, avait eu communication de ces lettres de Mme de Staël; il en a fait usage dans quelques articles et mémoires[1], écrits en allemand, qui sont restés inconnus en France. Lady Blennerhassett, dans son ouvrage sur *Mme de Staël et son temps*, a donné aussi quelques extraits de cette correspondance.

Le lecteur verra qu'il nous a fallu compléter — en mettant nos additions entre crochets — les dates[2] de presque toutes les lettres de Mme de Staël. « Je n'ai jamais vu, disait Sainte-Beuve, une aversion du chiffre et du millésime aussi complète que dans les lettres de cette femme supérieure. »

Il est vrai que Mme de Staël n'écrivait, pour ainsi dire, ses lettres qu'en courant. « Depuis que j'ai visé tout ouvertement à la célébrité, a-t-elle dit, je n'ai plus donné aucun soin à mes lettres; »

1. Zürcher Taschenbuch, 1890. — Breitinger, *Studien und Wandertage*, Frauenfeld, 1890, p. 71 et suiv.

2. Lady Blennerhassett, qui a cité quelques-unes de ces lettres, n'en a pas toujours su déterminer la vraie date. Elle place (II, 452) en 1797, par exemple, une lettre qui est certainement du 24 juillet 1800 : lettre piquante, où Mme de Staël parle de Bonaparte avec quelque ironie.

Ce sont des erreurs qu'il est difficile d'éviter; il se peut bien que nous-mêmes nous en ayons fait.

et Mme Necker-de Saussure a eu raison de dire, des lettres de sa cousine, « qu'elle n'y mettait que l'esprit qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir ». La correspondance de Mme de Staël n'est pas, comme celle de Mme de Sévigné ou de Voltaire, de la conversation continuée pendant l'absence : il lui faut une occasion précise pour lui faire prendre la plume. En outre, la grande différence des âges entre elle et Meister écartait certaines confidences, malheureusement pour le lecteur d'aujourd'hui. Mais aucune branche de la correspondance de Mme de Staël ne se poursuit sur un temps aussi long, et ne témoigne de plus de sécurité confiante. Après avoir lu ses lettres à Meister, on aura repassé par toutes les étapes de sa vie; on en aura suivi d'un bout à l'autre le brillant sillon.

Ces lettres ont été réparties en six chapitres, qui correspondent chacun à l'une des périodes de l'époque agitée où Mme de Staël a vécu. Cette division est à la fois très claire, et tout à fait indiquée pour une personne qui a été mêlée comme elle à l'histoire de son temps.

Les premiers chapitres contiennent quelques lettres de M. Necker, de M. de Staël et de Mme

Necker. Ces dernières sont écrites d'un style pénible; elles ont cependant leur valeur et leur intérêt, et nous n'avons pas cru devoir les écarter toutes de notre recueil. Mais en passant des lettres de Mme Necker à celles de sa fille, le lecteur appréciera bien vite la supériorité de la plume agile de Mme de Staël.

NOTICE

SUR HENRI MEISTER

Henri Meister, on le sait, a succédé à Grimm dans la publication de la *Correspondance littéraire*, et la moitié de cette œuvre considérable [1] lui appartient en propre. Mais sa personne, sa vie, sont restées dans l'ombre; son dernier éditeur regrettait que sa biographie n'eût pas encore été écrite. Nous n'en voulons donner ici qu'une esquisse.

La longue vie de Meister embrasse et déborde celle de Mme de Staël. Il avait connu sa mère, alors que Suzanne Curchod était encore une demoiselle à marier; pendant vingt ans, habitué du salon de Mme Necker, il vit grandir la jeune Germaine, cet enfant d'un esprit précoce et d'un si bel avenir; pendant trente ans, il demeura fidèlement attaché à Mme de Staël, recevant

1. Elle a eu trois éditions, chacune en 16 volumes : 1812-1814, 1829-1830, 1877-1882. Cette dernière édition, qu'on doit à M. Maurice Tourneux, est très supérieure aux deux autres.

ses visites à Zurich, faisant chez elle des séjours; peu d'années se passèrent sans qu'elle lui écrivît. Enfin il lui survécut près de dix ans; et sa correspondance s'est prolongée, on le verra, avec les amis et les enfants de la défunte.

I

Le père d'Henri Meister appartenait à une famille patricienne de Zurich; c'était un ecclésiastique protestant : il a exercé les fonctions de pasteur dans quelques-unes des petites églises du Refuge français en Allemagne : à Baireuth, à Schwabach; à Buckebourg, dans un des comtés (aujourd'hui principautés) de Lippe; à Erlangen enfin. Il avait épousé en premières noces la nièce d'un de ses collègues, le chapelain Crégut, qui était sorti de France à la révocation de l'Édit de Nantes; elle lui avait donné deux filles; après sa mort, il se remaria de même avec une jeune Française, Marie Malherbe, née en Touraine, dont il eut un fils, notre Henri, né à Buckebourg le 6 août 1744.

Dès l'âge de quatre ans, dit-il, je balbutiais dans trois langues : en français avec ma mère, en allemand avec les domestiques, avec mon père en latin; et je m'applaudissais de la surprise que causait un savoir si précoce, aux étrangers qui venaient dans la maison... La langue française, dit-il plus loin — nous copions ses notes autobiographiques — était ma langue maternelle, et c'était encore celle que le goût de mon père et son exemple m'avaient engagé à cultiver de préférence. Je ne comprenais bien

clairement que ce que je pouvais exprimer en français. Mais je croyais déjà m'être aperçu que, pour se faire écouter en allemand, il n'était pas indispensable de s'entendre parfaitement soi-même.

Henri Meister parle de l'exemple que lui donnait son père; celui-ci, en effet, tenait en français son journal intime : la bibliothèque de Zurich possède cinquante-six volumes de ce journal (1726-1781). C'est en français qu'il a soutenu avec le professeur Necker, grand-père de Mme de Staël, une correspondance qui a été imprimée[1]. La révocation de l'Édit de Nantes, en exilant quelques centaines de pasteurs français, qui devinrent à l'étranger autant de maîtres de langue, et en aboutissant à disperser dans mainte contrée de l'Allemagne des groupes de réfugiés français, avait donné momentanément à notre langue de grandes facilités pour sa diffusion.

En 1757, aux approches de la soixantaine, le pasteur Meister était revenu s'établir au pays natal. Chargé de la paroisse de Kusnach, au bord du lac de Zurich, à deux lieues de la ville, il y passa les années de sa longue vieillesse. Son fils, qui avait commencé ses études à Erlangen, les poursuivit à Zurich. Un de ses maîtres

1. *Quatre lettres sur la discipline ecclésiastique*, écrites entre M. Necker, professeur en droit public à Genève, et M. Le Maître, chapelain de S. E. le comte de Schaumbourg-Lippe. Utrecht, 1740, 141 pages in-8.

« Mon nom mis en français, dit Meister, a trompé plusieurs personnes. Je ne voudrais pourtant renier ni ma famille, ni ma patrie... Voilà deux correspondants, continue-t-il, — *et cette remarque n'est pas sans intérêt* — qui écrivent dans une langue qui ne leur est pas naturelle. »

fut le célèbre Bodmer, « à la fois, dit-il, le Socrate de sa patrie et le patriarche de la littérature allemande », — et disons aussi : un bon Suisse, qui déposa dans le cœur de son élève le germe de ce patriotisme qui se révéla plus tard, après les malheurs de l'invasion étrangère.

Henri Meister reçut les ordres sacrés le 26 avril 1763 : il n'avait pas encore dix-neuf ans accomplis. Si précoce qu'il eût été, il était bien jeune pour les fonctions du ministère évangélique. Aussi passa-t-il une année chez son père, continuant ses études, et s'exerçant à la prédication, en allemand et en français.

Au printemps de 1764, il alla faire à Genève un séjour de quelques mois. Il y fit la connaissance de quelques hommes distingués ; Abauzit, Charles Bonnet, de Saussure, le docteur Tronchin, les pasteurs Vernet et Vernes ; il y lia amitié avec Paul Moultou, le confident de Rousseau et l'un des correspondants de Voltaire. Meister lui-même rendit visite, lors de ce premier voyage, aux deux philosophes : à Rousseau d'abord, qu'il alla voir dans les montagnes du pays de Neuchâtel. Son jeune enthousiasme reçut un aimable accueil : pendant toute une après-midi, il accompagna Jean-Jacques dans sa promenade sur des sentiers de montagne, causant avec lui à bâtons rompus : « J'entrepris plusieurs fois, écrit-il à son père[1], de l'engager dans une conversation suivie ; il m'échappait toujours. » Meister se présenta aussi à Ferney, où Voltaire fit

1. Deux lettres de Meister à son père, qui contiennent un long récit de ses entretiens avec Rousseau, ont été publiées dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, n° de janvier 1836.

causer le jeune ecclésiastique zurichois sur l'histoire de son pays.

Dans le journal de Meister, assez malaisé à déchiffrer, nous relevons quelques détails sur cette visite qu'il fit à Voltaire, à qui il se présenta muni d'une lettre de Moultou :

Il ressemble parfaitement au portrait de M. Sené[1]. Il a le nez aquilin, les narines ouvertes, pour ainsi dire flairantes. J'y arrive avec quelques gentilshommes de la Franche-Comté, et quelques dames de Paris. Toute la compagnie le combla d'éloges outrés : « Monsieur, madame sait toutes vos œuvres par cœur. » — « Monsieur, madame a désiré le bonheur de voir le plus grand génie de l'Europe. » Il recevait tout cela avec un air presque nigaud, comme une idole reçoit l'encens. Il se tourna vers moi : « Monsieur, je vois à votre air et à votre habit que vous vous destinez au même métier que votre ami. Hélas! je suis un profane, et vous venez me voir! » — « Profane? monsieur : sans doute comme on dit de Platon qu'il est un auteur profane. » Il lut la lettre de M. Moultou : ..... *rempli de lumières et de tolérance.* — « Ah! monsieur, soyez toujours tolérant : c'est une des premières vertus des ministres de l'Évangile! »

On parla de la France : « Je ne lis jamais la gazette, que je ne rougisse. » On parla de Rousseau : « Il m'a écrit une lettre de fou : *Je ne vous aime plus, monsieur; vous perdez ma patrie, vous en corrompez les mœurs!...* J'ai trouvé cela pitoyable; mais Dieu me garde de le persécuter! Je ne persécute personne; je ne suis pas même le persécuteur de M. de Pompignan, je n'en suis que le railleur. »

1. Louis Sené, né à Genève le 22 septembre 1747. La gravure dont parle Meister est celle que, peu auparavant, le 20 juin 1764, Voltaire avait envoyée au président Hénault, en lui écrivant : « Riez d'une caricature qui me ressemble assez : c'est l'ouvrage d'un jeune homme de quinze ans, qui, en me voyant par la fenêtre, m'a croqué en deux minutes, et m'a gravé en quatre. »

A Genève, Meister fit la connaissance de deux jolies personnes, qui ont joué un grand rôle dans sa vie : Mme de Vermenoux et Mlle Suzanne Curchod. Au moment de son arrivée, elles allaient partir pour Paris, en sorte que Meister ne les vit que peu de temps, à son grand déplaisir. Une jeune Bernoise, Julie Bondeli, lui écrivait à ce propos : « Quelque regret que vous ayez d'avoir perdu Mlle Curchod, je n'en ai aucun de vous l'avoir occasionné; j'ai appris par vous qu'elle était toujours belle, et c'est ce que plusieurs femmes m'ont laissé ignorer. »

Quant à Mme de Vermenoux, une lettre de Meister à son père montre que d'elle aussi il avait gardé quelque souvenir : « Liotard a fait le portrait de Mme de Vermenoux, qui est divinement beau. C'est un présent qu'elle voulut faire à M. Tronchin, qui la guérit d'une maladie dangereuse. Elle y est représentée en Iphigénie lorsqu'elle remercie Apollon de sa guérison. Avec quelle grâce elle étend ses mains pour remercier le dieu! »

Après avoir passé l'été à Genève, Meister était revenu chez son père, au presbytère de Kusnach; bientôt après, il avait accepté une place de précepteur dans une famille de Zurich. A la fin de l'hiver suivant, il reçut une lettre de Moultou, qui lui offrait une position analogue, et beaucoup plus séduisante, chez Mme de Vermenoux, qui avait un fils âgé de huit ans : « Elle vit à Paris, écrivait Moultou, dans une société charmante; il y a beaucoup de gens de lettres dans sa maison. La place dont je vous parle est celle qu'avait Mlle Curchod. (*On sait que celle-ci venait d'épouser*

M. Necker). Que savez-vous si, à Paris, la fortune ne vous ouvrira pas une carrière plus brillante? » — Ce pressentiment était juste, et toutes les perspectives qui s'ouvraient étaient riantes. Néanmoins une année entière se passa en pourparlers, en hésitations; c'est seulement au mois de mai 1766 qu'Henri Meister arriva à Paris.

Dès lors et pendant quinze ans, le journal et les lettres du vieux Meister nous permettent de suivre, presque jour par jour, les aventures et les idées de son fils. Le digne père lui-même est une personnalité intéressante : vrai philosophe chrétien, esprit large et cœur droit. On aime à voir de quelle main souple et ferme il maintient son autorité paternelle sur un jeune homme lancé au milieu d'un monde que lui-même ne connaît pas. Les idées nouvelles qui lui viennent de Paris l'intéressent toujours sans jamais l'étonner. Homme d'étude et de savoir, il se montre lecteur compétent et appréciateur judicieux de ces philosophes qui font alors tant de bruit. Quand son fils, en succédant à Grimm, devra s'adresser à l'élite de l'Europe, et lui parler de toutes les nouveautés de la littérature française, il n'aura qu'à écrire à ses correspondants du même ton dont il entretenait son père.

Chez Mme de Vermenoux, chez son amie Mme Necker, le jeune Meister eut bientôt l'occasion de voir les écrivains célèbres de cette époque. « Le grand d'Alembert, dit-il, est un petit homme sec et blême, avec de grands yeux bleus, et les paupières extrêmement rouges; sa voix faible est claire et perçante; il

parle comme il écrit, avec beaucoup de précision et de netteté; sa conversation est réfléchie; mais elle n'a ni l'abondance ni la chaleur de Diderot. »

La curiosité de Meister l'entraînait en sens divers : les bibliothèques, les prédicateurs, les plaidoiries des meilleurs avocats, de Gerbier notamment, les promenades dans les environs de Paris, l'occupaient tour à tour. Son jugement n'était pas encore formé; on le voit quand il parle de Thomas, par exemple, à propos d'un médaillon qu'une Société suisse se proposait de faire graver en son honneur : « Mme Necker, dit-il, et tous ceux qui connaissent M. Thomas, désirent passionnément que le patriotisme helvétique lui rende enfin l'hommage que nous lui avons promis depuis longtemps. La Société s'honorerait elle-même en témoignant publiquement son estime *au premier génie de la France.* »

Le séjour de Meister à Paris ne dura que dix-huit mois, après lesquels le précepteur et son élève partirent pour la Suisse, où ils demeurèrent près de deux ans. Ce départ peut s'expliquer par bien des raisons. Le séjour de la campagne pouvait être désirable pour le jeune Auguste de Vermenoux; la santé de sa mère nécessitait des cures de bains, des déplacements, qui devenaient plus faciles si son fils était établi au loin. Mais nous avons trouvé dans les papiers de Meister une feuille détachée, de date incertaine; nous croyons que sa place chronologique est ici :

J'avais osé lui dire, je ne sais plus sous quel voile, de combien de feux mon cœur brûlait pour elle. Tout aveugle

qu'était ma jeune inexpérience, elle surprit dans les yeux de Germaine — *c'est le prénom de madame de Vermenoux, celui qu'elle a donné à sa filleule, madame de Staël* — la douce émotion que lui faisait éprouver l'ivresse des premiers transports d'une âme simple et neuve. Au doux regard qu'elle laissa tomber sur moi, j'osai me précipiter à ses pieds; elle me permit de presser mes lèvres sur les siennes, et d'y recueillir une feuille de rose. Ce fut, ce jour-là, ma seule conquête. Obligé de m'éloigner presqu'au même instant...

M. d'Haussonville a spirituellement raconté[1] comment cet amour, qui a commencé par une feuille de rose, a fini par une boîte de fer-blanc. Mais ne peut-on pas imaginer qu'après cet incident, Mme de Vermenoux a senti que le pas était glissant, et que si elle ne rompait pas avec Meister, le plus sage était de l'éloigner? Elle avait écrit au vieux pasteur: « Votre fils élèvera le mien, et je me charge de l'éducation du vôtre. » Elle avait assumé le rôle de Mentor, et elle se laissait aller à jouer celui d'Eucharis; elle ne pouvait

1. Dans *le Salon de madame Necker*, Paris, 1882, p. 214. Il raconte que Mme de Vermenoux, qui mourut le 27 décembre 1783, à Montpellier, avait légué son cœur à Meister, en lui faisant jurer qu'il ordonnerait par son testament que ce cœur fût un jour enseveli dans le même cercueil.

Quand Meister fut décédé, en 1826, et qu'on eut ouvert son testament, sa veuve, pour obéir à ses dernières volontés, se mit en quête du cœur de Mme de Vermenoux. On ne sut pas d'abord ce qu'il était devenu. Mais un vieux serviteur du défunt, Johann Schaeppi, se rappela une petite boîte en fer-blanc que son maître emportait religieusement avec lui dans ses voyages; elle avait été reléguée au grenier; on la retrouva, on l'ouvrit: elle contenait un cœur, en effet. On le plaça en conséquence à côté du cadavre, et on l'enterra avec lui.

mieux faire que d'envoyer son Télémaque se promener sur les bords du lac de Zurich.

Il y était arrivé le 11 octobre 1767, et dix jours après, nous lisons dans le journal de son père : « Conversation très affectueuse; vues matrimoniales pour mon fils. » Sur qui se dirigeaient ces vues paternelles? Bien que la plume du vieux pasteur n'ait pas écrit le nom de la jeune fille, nous ne sommes point embarrassés pour la désigner. Henri Meister avait des sœurs, et ces sœurs des amies, parmi lesquelles nous distinguons Mlle Ursule Schulthess. Déjà longtemps auparavant, quand notre Henri n'avait que seize ans et elle douze, elle venait souvent en visite au presbytère de Kusnach, et s'asseyait à la table de famille. En ces rencontres amicales, qui s'étaient renouvelées pendant bien des saisons, l'attrait mutuel de deux jeunes cœurs avait trouvé l'occasion de s'épanouir. Dans un de ses petits romans : *la nouvelle Aline*, — la première *Aline* est celle du chevalier de Boufflers, — Meister a esquissé les souvenirs idylliques qu'il avait gardés de ces temps d'adolescence, de l'éveil de ses sentiments, des premiers regards et des premiers baisers. Nous allons citer deux de ces pages émues; il faut les lire avec indulgence : elles sont contemporaines des livres de Florian et des tableaux de Greuze.

Un jour que l'on avait arrangé pour le soir une partie de musique sur le lac, je m'étais promis d'être de retour avant l'heure du départ; mais, retenu par des devoirs indispensables, je ne fus libre que vers la fin de la journée.

A peine sorti de la ville, je rencontrai un pauvre vieux soldat qui, faisant la même route que moi, crut sans doute, à l'air dont je le saluai, que je serais sensible à ses peines, et se mit à me les raconter. Il avait fait depuis le matin huit à dix lieues pour toucher sa paie d'invalide, et ne l'avait point reçue. Je vis qu'il succombait presque sous le poids du havresac dont il était chargé; je voulus l'en soulager, il s'en défendit quelque temps, mais finit par céder à mes instances. Nous n'arrivâmes qu'à nuit close devant la porte de mon père : déjà l'on était fort inquiet de moi. Je priai qu'on voulût bien me permettre de partager les restes du souper avec mon compagnon de voyage.

Tandis qu'il faisait le récit de notre rencontre, les larmes aux yeux, Adèle, peut-être pour cacher les siennes, s'était retirée derrière le poêle où, suivant l'usage du pays, il y avait un ou deux sièges, couverts d'un tour de rideau. Je n'osai l'y suivre; mais, appuyé contre le poêle, j'avais le bras étendu de son côté. Mon père me demanda le détail de ma journée; il était écrit que tout ce que je ferais ce jour-là devait réussir. J'avais prononcé le matin au collège, je ne sais plus sur quel sujet de morale, un discours dont mes professeurs avaient été singulièrement satisfaits, et l'un d'eux s'était déjà pressé d'en instruire mon père. Les commissions dont j'avais été chargé pour différentes affaires m'avaient occupé jusqu'au soir : je m'en étais fort bien acquitté. « Rien cependant, dis-je en terminant, rien ne m'a causé plus de joie que le léger service que je viens de rendre à ce brave vieillard. » A ce mot, je sentis les lèvres de mon Adèle se presser doucement sur ma main : le baiser d'un ange n'aurait pu me faire éprouver une surprise si ravissante.

. . . .

Après une journée d'une chaleur excessive, nous avions été nous promener au clair de la lune avec mes sœurs et l'un de mes cousins; je donnais le bras à ma chère Adèle, et nous nous entretenions de différents objets qui se rap-

prochaient plus ou moins du sentiment dont mon âme était remplie, mais sans risquer d'en trahir trop clairement le doux secret : de ce bonheur par exemple, qui n'appartient qu'aux êtres vertueux, et que nous devons espérer de partager un jour avec les intelligences célestes : le bonheur divin d'exister éternellement avec ce qu'on aime et que l'on est sûr d'aimer toujours davantage. Nous traversions, avec cette sublime espérance, ces milliers de mondes répandus dans l'immensité des cieux; et me livrant à l'enthousiasme de ces hautes pensées, j'osai presser plusieurs fois contre mon cœur la main d'Adèle.

Ayant aperçu sur le bord du lac, à l'ombre d'antiques noyers, un petit banc placé le plus heureusement du monde pour nous reposer de nos longs voyages dans les régions éthérées, j'engageai mon amie à s'asseoir, en attendant la société que nous avions devancée de quelques centaines de pas. Mais trouvant déjà le banc humide de la rosée de la nuit, je la priai d'abord de s'en laisser garantir par la basque de mon habit; et bientôt après, pour la préserver encore mieux, d'un mouvement presque involontaire je l'attirai sur mes genoux. Quel tressaillement subit nous éprouvâmes l'un et l'autre! je sentis ses genoux frémir doucement sur les miens; et tandis qu'une tendre langueur la faisait pencher contre mon sein, mes lèvres brûlantes recueillirent sur sa joue quelques larmes échappées de ses yeux. Ces instants du plus touchant abandon furent bientôt interrompus par l'approche de mes amis...

Depuis ce moment, ma jeune amie devint beaucoup plus réservée; sans rien affecter, elle éloignait les occasions de se trouver seule avec moi.

Meister était déjà sur le retour de l'âge, quand il s'est plu ainsi à retracer les émotions de son cœur de dix-sept ans. Mais au moment où nous sommes arrivés dans le récit de sa vie, s'il n'est plus un adolescent, il

n'est pas encore assez chargé d'années pour attacher beaucoup de prix aux souvenirs innocents de son passé. Il a vécu à Paris, il a vu le grand monde, il en a connu les charmes, les entraînements; et s'il est revenu pour quelque temps au village, ce n'est pas pour enfermer son avenir dans les haies d'un presbytère au bord du lac. En un mot, il n'était plus le même, tandis qu'Ursule n'avait pas changé. Elle fut piquée de son indifférence, précisément parce qu'elle ne la partageait pas. Un peu plus tard, en effet, quand elle fut mariée à un autre, au « tribun » Burkli, Moultou écrivait à Meister : « Mme Burkli est charmante, pleine de douceur, de grâce et d'ingénuité. Ou je me trompe fort; ou elle a eu, et a encore, plus que de l'amitié pour vous. »

Quand on sait que vieillie, devenue veuve, Ursule a vu notre Henri, qui avait dépassé la soixantaine, lui demander sa main et l'obtenir; et qu'alors ils vécurent heureux pendant un temps encore très long, on regrette ce dépit d'un jour qui les sépara quarante ans; on voudrait qu'ils se fussent unis au vrai moment, quand ils étaient tous deux dans la fleur de la jeunesse. Que se passa-t-il dans ces instants rapides qui décidèrent de toute leur vie? Le journal du vieux pasteur nous permet de le voir, au moins par échappées. Il mentionne Ursule, et ses sœurs et ses frères, chaque fois que ces amis de la famille se présentaient au presbytère. Le jour décisif fut le mercredi 28 octobre; c'était un jour de vendange, un jour de fête :

L'automne laissait choir sa dernière corbeille,

Henri était allé à la rencontre de la jeune fille, et le soir, il y eut une affluence inaccoutumée à la table de famille ; les villageois qui avaient aidé à la vendange y avaient été invités; amis et parents, jeunes personnes et jeunes hommes, le journal énumère plus de vingt convives; et pendant toute la journée, sur la pente de ces riants coteaux, dans l'éparpillement de la récolte, Ursule et Henri ont eu toute liberté de se parler. Ce qu'ils se sont dit, ils ne l'ont répété à personne; mais le samedi déjà, Ursule était fiancée à un autre. Dans les yeux de Meister évidemment, elle avait lu la froideur, et son parti fut pris lestement. Elle faisait d'ailleurs un bon choix.

Pendant les mois qui suivirent, on la voit revenir au presbytère, tantôt avec son fiancé, quelquefois seule. En plein hiver, elle faisait deux lieues à pied pour rendre visite à son amie, à la sœur de notre Henri. Si Moultou ne s'est pas abusé sur les sentiments d'Ursule, que penserons-nous? Elle avait aimé; n'aimait-elle pas encore, et ne regrettait-elle pas de s'être trop pressée?

A cet épisode de la vie de Meister, on peut rêver un autre dénouement : tout son avenir eût été changé. Il se fût fixé à Zurich, une cité lettrée, qui a donné à l'Allemagne plus d'un écrivain distingué. Il avait déjà publié ses premiers essais, les uns écrits en français, les autres en langue allemande; il était encore à temps de se décider pour celle-ci. Il avait vingt-trois ans; avec son talent flexible, il aurait pris part à la renaissance littéraire de l'Allemagne. Voyez les dates de naissance

des coryphées qui entraient alors sur la scène : Lessing, 1729; Wieland, 1733; Herder, comme Meister, 1744; Goethe, 1749; Schiller, 1759. La place de Meister était toute marquée au milieu de ce groupe. Il n'y eût été casé qu'au second rang; mais ses dons naturels s'y seraient développés aussi bien qu'en France; sa carrière n'aurait pas été moins utile et moins belle. — N'insistons pas, et continuons le récit de sa vie.

Dans les jours qui suivirent, de tout autres soucis agitèrent le père et le fils. Henri Meister avait vu les philosophes français, et lu leurs livres; beaucoup de leurs idées étaient devenues les siennes; il songeait en conséquence à renoncer au saint ministère; son ami Moultou, qui allait prendre le même parti, l'y encourageait. Le vieux pasteur fut désolé quand son fils lui en parla; et comme celui-ci était très attaché à son père, il ne s'obstina pas dans un projet qu'il n'avait pas encore mûri.

En 1766, au moment de partir pour Paris, il avait publié à Zurich un petit recueil de ses jeunes sermons (en allemand). De retour en Suisse, il fut appelé de nouveau à monter en chaire, à la campagne et à la ville, et il prêcha avec succès : son père était édifié; quelques rivaux étaient jaloux. Il avait un talent précoce, la parole et la plume faciles.

Meister, qui avait passé à Paris les fêtes de Pâques 1767, y avait entendu les prédicateurs du carême.

Notre voyageur, écrivait son père à son ami Bodmer, en a ouï plusieurs; il n'y en a point qui jouisse d'une réputation distinguée; mais tous l'ont édifié par la simplicité de leur

doctrine, par la décence et la gravité évangélique avec laquelle ils traitent les détails de la morale les plus utiles et les plus intéressants [1]. Il s'est mis dans la tête, à l'occasion d'un sermon qu'il a entendu, le plan d'un essai sur les moyens de rétablir le christianisme dans toute sa pureté.

Le vieux pasteur, avec une naïve imprévoyance, se réjouissait de voir son fils s'occuper « d'un si digne objet ». A Kusnach, notre Henri reprit le travail déjà ébauché, et rédigea un petit écrit : *De l'origine des principes religieux*, qu'il fit imprimer clandestinement en 1768, et qui ne fut d'abord communiqué qu'à quelques amis. En fait, dans cet essai juvénile, on voit Meister s'attacher à établir que les idées religieuses ont une source humaine et naturelle, et que « la fourberie des prêtres de tous les siècles » y a mêlé bien des erreurs. « Ce joli ouvrage, écrivait Diderot à Grimm, est écrit avec tant de naturel et de douceur, qu'on serait tenté de le prendre pour l'ouvrage d'une femme, s'il était moins serré, ou s'il supposait moins de connaissances. » — Voilà ce qu'on en pensait à Paris; à Zurich, l'effet fut tout autre, quand, après quelques mois, le bruit se répandit de cette attaque contre la religion révélée. L'émoi fut très vif; on s'indigna; et Lavater, d'ailleurs aimé et admiré de Meister, fut un de ceux qui soufflaient le feu.

1. Au XVIIIe siècle, l'Église n'a pas été fertile en hommes, en orateurs; attaquée par une élite d'écrivains philosophes, elle a été faiblement défendue : on ne le sait que trop.

L'estime que ces prêtres inconnus, ces prédicateurs de paroisse, ont su inspirer à Meister, n'en est que plus remarquable; son témoignage est précieux à recueillir.

Henri Meister dut quitter le canton de Zurich, pour aller se réfugier dans un bailliage voisin, pendant qu'on lui faisait son procès. Son père fit face à l'orage avec autant de fermeté que de tristesse. Il était quiétiste : quand on est placé à ce point de vue, on s'accommode aisément des idées les plus larges et les plus libres. Dans le synode, en face de ses collègues, il ne renia ni son fils ni sa foi. Mais ni le respect que ce vieillard inspirait, ni les démarches du jeune homme qui publia, au mois d'avril 1769, une édition abrégée et édulcorée de son petit ouvrage, rien ne put empêcher une condamnation. Le 21 juin, Henri Meister fut banni à perpétuité, son nom et ses armes furent effacés du tableau des citoyens, et son livre brûlé par le bourreau sur la place publique[1].

Il partit pour Paris. Son père alla lui dire un adieu qui pouvait être éternel. On lit dans le journal de ce digne homme : « 30 juin 1769. Embrassé tendrement mon fils, qui se porte assez bien, Dieu merci... Concerté le plan de sa vie à Paris, et de la conduite que j'aurai à tenir dans ma triste situation. Réflexions accablantes. »

C'est sur un autre ton que Voltaire, quelques jours

1. L'agitation soulevée par la brochure de Meister n'est pas un épisode isolé dans l'histoire du protestantisme de langue française, à cette époque. La condamnation du ministre Petitpierre, par la Classe des pasteurs de la principauté de Neuchâtel (1760), est à peu près de la même date. Elle a été très bien racontée par M. Charles Berthoud (Les Quatre Petitpierre, dans le *Musée neuchâtelois*, années 1872 à 1874; tiré à part : Neuchâtel, 1875, 282 pages).

après, écrit à Moultou : « Mon cher philosophe, notre Zurichois ira loin. Il marche à pas de géant dans la carrière de la raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la science, dont les sots ne veulent pas qu'on se nourrisse; et il n'en mourra pas. Un temps viendra où sa brochure sera le catéchisme des honnêtes gens. »

Dans une lettre de Moultou à Meister, du 9 septembre, nous voyons Voltaire toujours joyeux de l'aventure, comme un chef de parti qui se réjouit de voir une recrue nouvelle entrer dans sa troupe :

J'ai vu Voltaire; il m'a dit encore plus de bien de votre livre qu'il n'y en avait dans sa lettre; il en aurait dit au public, et beaucoup de mal de vos compatriotes, si je ne l'avais arrêté[1]. Le pauvre homme s'affaiblit (*Voltaire avait soixante-douze ans*), mais sa tête est la même, et son humeur aussi gaie : il badine avec la mort, comme il a badiné avec la vie, et finira comme ces flambeaux consumés, qui jettent en s'éteignant une vive flamme. Mme Denis devrait bien retourner auprès de lui[2]. Pourquoi le laisser mourir auprès

1. Meister et son père étaient attentifs au danger d'être compromis par Voltaire. Au mois de juin, quand son fils fut condamné, Meister père écrivait à son ami Bodmer : « Que dira Voltaire de cette scène, qui ne saurait lui demeurer inconnue? Je souhaite que ce vieux pécheur ne s'avise pas de nous en donner une farce de sa façon! » Et dans les premiers jours de juillet, Meister fils écrivait de Genève à son père : « Voltaire ne sait encore rien de ma malheureuse affaire. Et s'il en apprend quelque chose, je suis sûr qu'on l'empêchera de me faire tout le mal que nous avons craint. J'ai des amis assez sûrs pour y compter. »

2. C'est ce qui eut lieu quelques semaines après. Mme Denis avait été renvoyée par son oncle, le 3 mars 1768. Sa disgrâce dura près de vingt mois. On remarquera combien elle avait su plaire à Moultou.

d'un jésuite? Si vous avez l'occasion de la voir, dites-le lui de ma part, en l'assurant de mon plus humble respect. Je serais bien enchanté de la revoir; car elle est très aimable, et Ferney n'est rien sans elle.

En revenant à Paris avec son élève, Meister avait passé par Genève, et s'y était arrêté quelques jours chez Moultou. Et remis un peu de ses émotions, son père écrivait à son ami Bodmer :

Voilà, grâce à Dieu, mon fils hors de toute atteinte de ses persécuteurs. L'amitié de son cher Moultou, et les agréments de sa maison, s'il pouvait les partager avec son père, lui auraient déjà fait oublier tous ses chagrins. « C'est moi, dit-il, qui suis la cause de vos peines, et vous sentez beaucoup plus que moi les suites de mon imprudence. Cette idée me déchire. Je ne saurai me consoler de tout ce que je vous ai fait souffrir. » — J'en souffre réellement plus qu'on ne peut se l'imaginer; mais mon quiétisme chrétien est au-dessus de tout.

Quelques jours après, le vieux père recevait une lettre de son fils, datée de Paris :

Je suis le plus heureux des hommes aujourd'hui. Mme de Vermenoux nous a reçus avec mille bontés. Elle est venue m'attendre en ville, et nous a ramenés ce soir à sa campagne (*à Sèvres*). Je croirais n'avoir quitté Paris que quelques instants; je me retrouve partout; je retrouve tout ce que j'avais regretté, tout ce qu'il m'était permis de regretter, même auprès de vous.

II

Meister avait en effet chez Mme de Vermenoux une situation agréable, une vie facile et du loisir. C'était un homme d'avenir : on le sentait autour de lui, il était apprécié. Dans le salon de Mme Necker, il voyait les beaux esprits et les écrivains de l'époque. Il songeait à écrire une histoire de la Réformation, dans l'idée qu'il pourrait par là, à la fois, intéresser le public français et préparer les voies pour rentrer en grâce à Zurich, cet ouvrage étant fait pour plaire au pays de Zwingle. Son amour filial lui faisait mettre un grand prix à cette espérance.

Ses lettres à son père sont intéressantes. En l'entretenant des hommes du jour, des ouvrages nouveaux, Henri Meister préludait sans le savoir à la *Correspondance littéraire*, pour laquelle Grimm allait bientôt s'adresser à lui. Malheureusement, beaucoup de ces lettres sont perdues; mais nous en connaissons le contenu par ricochet : Meister père, en écrivant à son ami Bodmer, faisait assez régulièrement une analyse des lettres de son fils. A cette époque, plus qu'à aucune autre, Paris était un centre qui attirait les regards de l'étranger; on était avide de renseignements, et ceux qu'Henri Meister envoyait à Zurich étaient de première main. Nous en donnons quelques spécimens :

MEISTER A SON PÈRE.

22 juillet 1770.

J'ai eu le bonheur de revoir ici un homme avec qui je compte bien causer de tout cela (*du projet qu'il avait formé d'écrire une Histoire de la Réformation*). C'est Jean-Jacques, qui est ici depuis trois ou quatre semaines. Il a quitté son habit d'Arménien; il se montre partout, dans les cafés, dans les promenades; il dîne chez les grands, comme Jésus-Christ chez les péagers; il est accueilli de tout le monde; et cependant son décret n'est point purgé! La protection de quelques amis puissants, et la douceur de ses juges, font toute sa sûreté; tandis que Voltaire. . . .

Il m'a dit que je n'étais pas le seul malheureux; mais que j'avais eu grand tort d'écrire si jeune; et que je devais me souvenir que, dans quelques années d'ici, je serai bien jeune encore.

Il vient de nous arriver un autre homme de lettres : c'est le fameux La Beaumelle. Comme il a été autrefois le précepteur de Mme de Vermenoux [1], j'ai le plaisir de le voir très souvent. Il n'est guère possible d'avoir plus d'esprit et plus d'instruction; mais c'est un homme consumé de travail et de bile. Il revient après une absence de douze ans, avec un portefeuille bien rempli; et il n'y a presque pas un de ses ouvrages qui ne porte l'empreinte de sa verve contre Voltaire.

1. Sorti de la Bastille au mois d'octobre 1753, La Beaumelle était resté à Paris, et c'est alors qu'il avait « accablé de ses leçons » Mme de Vermenoux, comme elle le raconta un jour à Meister. « Il me découragea complètement de toute espèce d'étude, dit-elle, en me répétant à tout propos combien j'étais bête, qu'on ne ferait jamais rien de moi. »

MEISTER PÈRE A BODMER.

« Depuis quelque temps, dit notre correspondant, on s'occupe beaucoup à Paris du danger de la philosophie moderne. Les derniers ouvrages des Encyclopédistes, et particulièrement le *Système de la nature*, ont effrayé tout le monde. L'auteur y lève entièrement le masque. Il ne dit peut-être rien de neuf; mais il le dit avec une confiance qui prouve à quel point il est persuadé de son système, et ce ton a toujours quelque chose de séduisant pour le grand nombre.

« M. Séguier a fait un réquisitoire où il attaque tous nos philosophes modernes. Je crois qu'on s'est trompé en soupçonnant Jean-Jacques de travailler sur le même objet. Il y a longtemps que mon séjour à la campagne m'a privé du bonheur de le voir; mais je me flatte bien de m'en dédommager cet hiver.

« En attendant, je viens de passer huit jours bien agréablement avec M. de la Beaumelle. Tout ce que cet homme a fait depuis dix ans est inconcevable. Vous seriez surtout enchanté de tous les services qu'il a rendus aux protestants. Personne ne connaît mieux que lui leur état et leur situation dans toutes les parties du royaume. Mais ce sont des choses qui ne doivent pas être confiées au papier... »

Le silence que mon fils garde sur le retour de Jean-Jacques au catholicisme me fait croire que le bruit qui en a couru n'est pas fondé.

HENRI MEISTER A SON PÈRE.

Mai 1771.

... A propos de Jean-Jacques, je ne connais personne à Paris qui n'ait été indigné de l'imputation atroce de l'encyclopédiste de Ferney. Tout l'ouvrage en général n'a point

réussi du tout[1]. A peine ses enthousiastes en ont-ils osé dire du bien.

L'abbé Arnaud va être reçu à l'Académie française; c'est un des hommes de lettres qui a contribué le plus à faire connaître les poètes allemands en France.

MEISTER PÈRE A BODMER.

12 septembre 1771.

Mon fils me mande qu'on n'a point de nouvelles de fraîche date de Jean-Jacques. On l'a vu quelquefois chez le comte d'Albaret[2]; mais il vient de se brouiller avec lui, aussi légèrement qu'il s'était lié. Il y a apparence que notre Henri a aussi essuyé quelque chose de l'humeur de Jean-Jacques. « Il m'a reçu, écrit mon fils, avec une politesse trop polie pour que j'y retourne. » Vous ne présumerez pas que je l'en presse.

Ce qu'on sait de plus neuf, c'est qu'il a lu les mémoires de sa vie au roi de Suède et au marquis de Pezay; c'est une lecture de quatorze heures. — A Montmorency, ce philosophe errant est adoré des paysans, comme à Motiers-Travers, parce qu'il y faisait beaucoup d'aumônes.

1. Il s'agit des *Questions sur l'Encyclopédie*, dont les premiers volumes venaient de paraître. A l'article ASSASSINAT, Voltaire accusait l'auteur d'*Émile* de vouloir « que ce gentilhomme menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, assassine prudemment son homme ».

Il est vrai que Rousseau, dans une longue note du livre IV d'*Émile* (l'antépénultième avant la *Profession de foi du vicaire savoyard*), s'était expliqué à cet égard dans des termes obscurs et énigmatiques. Mais il a plus tard expliqué clairement sa pensée dans une lettre du 14 mars 1770 à l'abbé M[aydieu].

2. Dans la Correspondance de Voltaire, on trouve deux lettres adressées au comte d'Albaret en 1759 et 1760. Il était alors attaché à l'ambassade française de Turin. A plus d'une reprise, Meister a inséré dans la *Correspondance littéraire* des chansons et d'autres poésies du comte d'Albaret.

Mais on y est presque fâché de son mariage, dit mon fils. — C'est un conte absurde qu'il ait changé de religion : il n'a changé que d'habit, apparemment par égard pour la police.

Diderot n'a pas encore commencé son traité *De vita bona et beata*; mais il a fait un conte charmant, *Jacques le fataliste*. L'auteur en a lu l'autre jour à notre homme pendant deux heures.

MEISTER A SON BEAU-FRÈRE HESS.

6 octobre 1771.

On m'a dit que vous êtes fort lié avec Lavater : je le comprends, et je m'en réjouis. Je l'aime, malgré tous les torts qu'il peut avoir avec moi. Mais comment vont ses miracles? N'en aurait-il pas encore fait en votre faveur? Contez-lui le prodige que contait l'autre jour d'Alembert :

Un homme se croyait guéri miraculeusement de sa surdité. Il rencontre dans la rue un de ses amis qui lui crie dans les oreilles : « Eh! comment vous portez-vous, mon bon ami? » — « Ne criez pas si haut : ne savez-vous que j'ai été guéri par l'intercession de saint Jérôme? » — « Ah! j'en suis ravi, répond l'autre à voix ordinaire. Eh! contez-moi donc les circonstances d'un événement qui me comble de joie. » — L'homme à miracle : « Plaît-il? »

MOULTOU A MEISTER.

7 novembre 1771.

Vous m'aviez demandé une lettre pour M. Rousseau. Depuis qu'il est à Paris, je ne lui ai point écrit. Pourquoi aurais-je affligé mes amis? C'était assez de mes propres peines[1]. Il m'avait donné deux commissions; une pour la

1. Moultou venait d'avoir une grave et longue maladie, que sa famille et lui-même avaient crue mortelle.

France, et je ne la remplis pas, n'ayant pu savoir l'adresse de l'homme à qui il fallait écrire; une autre pour l'Angleterre : je m'en acquittai, et n'ai point eu de réponse.

Si vous le voyez, dites-lui combien je le respecte et l'aime.

Donnez-moi des nouvelles de M. de la Beaumelle. Il a eu des bontés pour moi dans mon enfance[1], et je m'en souviens toujours avec reconnaissance. L'infâme Voltaire continue à se dégrader en le calomniant dans tous ses ouvrages; il en parle avec son effronterie et son indécence ordinaires dans son dernier volume de *Questions sur l'Encyclopédie*[2]; il me tarde que M. de la Beaumelle se venge, et fasse justice de cet homme aussi grand que vil. S'il n'avait pas écrit des morceaux dignes de Tacite, Voltaire se serait moins acharné contre lui.

MEISTER A SON PÈRE.

Novembre 1771.

Voyez, mon bon père, il y a encore quelques êtres dans le monde qui s'intéressent à votre fils. M. Necker, à qui je ne suis bon à rien, avec qui je n'eus jamais aucune liaison particulière, a su que l'exercice du cheval convenait fort à ma santé, et que ma fortune ne me permettait pas d'en user. Il m'a proposé, avec toute la bonté imaginable, de l'accompagner dans ses promenades; et toutes les semaines, il vient me prendre deux ou trois fois dans son carrosse, qui nous conduit jusqu'au bois de Boulogne, où je monte quelques heures avec lui et un écuyer qui me donne des leçons dont j'ai toujours grand besoin. J'ai été trop sensible à ce trait de bonté et d'intérêt pour ne pas vous le mander dans toute son étendue.

1. Pendant le séjour de La Beaumelle à Genève, en 1746.
2. Tome VII, art. HISTOIRE.



Quand vous disputiez avec M. Necker père sur la discipline ecclésiastique, vous n'imaginiez guère que son fils serait un jour le premier banquier de Paris, qu'il aurait douze chevaux dans son écurie, et qu'il s'en trouverait un au service de votre pauvre exilé de fils.

Pour le dire en passant, quelque temps après, quand l'éducation d'Auguste de Vermenoux fut terminée, Necker, qui s'était attaché affectueusement au jeune précepteur, lui constitua une rente viagère de mille francs, « qu'il chargea Mme de Vermenoux de me faire accepter, dit Meister, comme la récompense des soins que j'avais rendus à son fils, sans doute afin d'embarrasser moins ma délicatesse ».

MEISTER PÈRE A BODMER.

6 janvier 1772.

A propos de Jean-Jacques, mon fils est désolé de n'avoir pas su mériter plus d'intérêt de sa part. Mais il croit n'avoir rien à se reprocher là-dessus. Il est impossible, dit-il, de le voir sans s'attacher à lui, sans le prendre pour l'homme le plus sociable et le plus doux; mais il est plus impossible encore de vivre avec lui sans risquer de l'effaroucher, et de le perdre à propos de bottes.

Il s'était engoué ridiculement du comte d'Albaret. Il l'a traité de monstre, parce qu'il avait fait exécuter une ariette italienne avant de faire chanter une de ses romances. Il vient d'en dédier vingt-huit à madame la comtesse d'Egmont, la plus jolie femme de la cour.

Malgré la condamnation qui avait frappé ses idées philosophiques et sa personne même, Meister, à cette date, se considérait encore comme homme d'Église; il

faisait la fonction de ministre du saint Évangile en donnant des leçons au jeune Louis-Auguste de Vermenoux, pour le préparer à faire sa première communion. Son élève vint à Genève pour y être admis à la sainte Cène; la cérémonie eut lieu au mois de septembre 1772, dans la cathédrale de Saint-Pierre.

Pendant le séjour que Meister fit en Suisse à cette occasion, il tenta des démarches qui reçurent bon accueil des autorités de Zurich. Un mémoire apologétique qu'il leur présenta, les instances de ses amis, les bons offices de ses anciens maîtres, l'influence de quelques magistrats d'un esprit large et libéral, firent annuler la condamnation qui avait été prononcée contre lui trois ans auparavant. Il alla passer un mois auprès de son père; mais s'il avait songé à quitter la France, et à se fixer dans sa ville natale, il n'y fut pas encouragé par ses compatriotes. On avait passé l'éponge sur le passé, on s'en tint là; on ne fit pas d'efforts pour retenir au pays un homme qui sentait sa valeur, et que Paris avait séduit. Il avait su y plaire, il y pouvait espérer des succès; les éloges de Voltaire, qu'il recevait à ce moment même, l'engageaient à y revenir.

MOULTOU A MEISTER.

J'ai communiqué à Voltaire la lettre que vous m'écrivîtes de Zurich. Voici sa réponse : « Je vous remercie, mon cher ami, de la lettre de M. Meister que je vous renvoie. Il me fait aimer Paris, parce qu'il l'aime : car c'est avec des caractères comme le sien que je voudrais y vivre, si je

pouvais quitter ma retraite; j'y suis heureux, tout mourant que je suis, parce que j'y vois des heureux. Quand vous voudrez augmenter notre bonheur par votre présence, vous savez quel plaisir vous nous ferez. Mais n'oubliez pas de nous amener M. Meister, quand il reviendra vous voir à Genève. »

VOLTAIRE A MOULTOU.

5 novembre 1772.

J'ai été infiniment content de revoir notre martyr de Zurich, ce jeune sage persécuté par de vieux fous.

Meister revint donc à Paris, où il ne tarda pas à trouver l'emploi de ses talents, dans la rédaction de la *Correspondance littéraire*.

Au moment où sa brochure et son procès avaient fait parler de lui, Diderot en avait fait un compte rendu; Meister eut communication de ce morceau, qui avait été inséré, écrit-il à son père, « dans un journal manuscrit qu'un bel esprit de Paris envoie à toutes les cours d'Allemagne ». M. Tourneux a retrouvé récemment et publié ces pages intéressantes[1], que Grimm avait en effet envoyées à ses abonnés.

Tous deux venus à Paris de pays allemands, tous deux fils de pasteurs, Meister et Grimm avaient une similitude d'origine qui facilita leurs relations, aussitôt qu'ils se connurent. Et lorsque Grimm, dans les premières semaines de 1773, sur le point d'entreprendre un voyage, chercha à qui confier le soin de le remplacer dans ce qu'il appelait « sa boutique », il

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, I, 109.

fut heureusement inspiré en jetant les yeux sur Meister. Il l'introduisit auprès de ses augustes lecteurs, comme « un jeune homme plein de goût et de mérite, depuis plusieurs années à Paris, et qui cherchait à s'y fixer ». En faisant ce choix, Grimm s'assurait que son œuvre serait continuée dans le même esprit : s'il était appelé à la reprendre, c'était un grand avantage. Mais on sait que ses succès dans les cours, et surtout auprès de l'impératrice Catherine, changèrent à cette époque la direction de sa vie : aussi, à son retour, abandonna-t-il définitivement à son jeune ami la *Correspondance littéraire*, avec ses charges et ses bénéfices.

Meister n'avait pas la décision et le mordant qui caractérisaient Grimm; son esprit avait moins de portée; mais, comme lui, c'était un homme bien informé, un habitué des salons de Paris, en relation avec les meilleurs écrivains de l'époque, et qui, par le souvenir de ses années d'étude et de jeunesse, se mettait de lui-même au point de vue de l'étranger; d'autre part, comme il ne faisait pas de voyages, et n'avait pas les aspirations et les arrière-pensées ambitieuses du baron de Grimm, les abonnés trouvaient en lui un homme qui était tout à son affaire, et qui apportait une régularité parfaite dans l'envoi de ses lettres. Enfin, Diderot et Mme d'Épinay, pendant les années qui leur restaient à vivre, paraissent avoir continué la collaboration intermittente que Grimm obtenait d'eux. En conséquence, le succès de la *Correspondance littéraire* ne diminua point : au contraire, pendant une quinzaine d'années, le nombre des abon-

nés [1] ne fit qu'augmenter, et avec lui les revenus du rédacteur.

Meister avait vingt-huit ans quand il se chargea de la *Correspondance littéraire*; il la continua pendant une quarantaine d'années. Avec moins de talent que Grimm, il s'appliqua avec plus de patience à un labeur souvent monotone. A partir de ce moment, sa biographie manque un peu d'intérêt et de variété. L'éducation du jeune Vermenoux était achevée, et Meister se vit offrir des places analogues et plus brillantes, auprès du prince de Saxe-Gotha, du prince de Brunswick, mais il ne se soucia pas de s'éterniser dans la carrière de précepteur. Le grand Frédéric lui offrit une place dans son académie de Berlin; il refusa aussi cette situation, qui l'eût tenu éloigné de Paris.

Le père d'Henri Meister, déjà bien vieux, vivait toujours. Il s'intéressait à son fils avant tout, et le suivait dans sa carrière d'un œil attentif; mais, esprit curieux et ouvert, il s'intéressait aussi aux nouvelles littéraires, et son fils lui écrivait plus confidentiellement qu'aux

1. Nous en avons trouvé, dans les papiers de Meister, une liste incomplète :

La reine de Suède (Ulrique, sœur du grand Frédéric, et mère de Gustave III) 1 200 livres. Le roi de Pologne, 600 livres. Le prince héréditaire de Brunswick, 1 000 livres. Le grand-duc de Toscane, 1 200 livres. Le duc des Deux-Ponts, 500 livres. Le duc de Saxe-Gotha, 400 livres; il paie les frais de copie. La princesse Louise de Saxe-Gotha (femme du prince de Mecklembourg), de même. Le margrave d'Anspach, 600 livres; il paie les frais de copie.

A la somme de ces chiffres (5 900 livres) il faut ajouter ce que donnait l'impératrice Catherine, dont le nom manque à la liste, et le prince de Prusse, le roi de Suède, qui y figurent sans qu'un chiffre y suive leurs noms.

rois. Le journal du vieillard et ses lettres à Bodmer nous ont conservé ainsi beaucoup de renseignements. Nous en glanerons quelques-uns. Dans la grande masse des papiers de Meister, les premières lettres que l'ordre chronologique nous fait rencontrer lui ont été écrites par Grimm, et nous renseignent sur le transfert de la *Correspondance littéraire*, qui avait été conclu d'abord d'une manière toute provisoire, et pour quelques mois de voyage.

GRIMM A MEISTER.

Berlin, 1er juin 1773.

J'ai vu, monsieur, le mois de mars, et il m'a confirmé dans l'idée que j'avais déjà, que vous vous acquitterez supérieurement du mauvais rôle dont vous vous êtes chargé pendant mon absence.

Mes inquiétudes sur l'état de Mme d'Épinay sont extrêmes; si cet état empire, vous resterez seul chargé de tout le fardeau de cette correspondance. Je vous supplie de me mander comment va l'expédition, et de quelle manière vous pourrez établir l'atelier. Je doute qu'il puisse rester chez Mme d'Épinay, dans l'état où elle se trouve; mais j'ai laissé à Paris le nommé Lastrucci pour la garde de mon appartement. On pourra établir l'atelier dans mon antichambre... M. Hémut est le seul qui puisse faire la distribution des papiers et l'expédition des paquets : deux points essentiels pour prévenir le désordre. Si l'état de Mme d'Épinay empirait par malheur, M. Freisleben se trouverait à mon grand regret plus désœuvré; je vous prierais de lui dire de s'appliquer alors à cette besogne, et qu'à mon retour, si je suis content de lui, il le sera de moi.

Enfin, monsieur, je ne puis que m'en remettre entière-

ment à votre zèle pour conserver une branche de commerce, qui, j'espère, deviendra bientôt la vôtre.

Berlin, 29 juin 1773.

Oui certes, je m'applaudis de mon choix, monsieur, et je vous trouve un correspondant admirable. Vous avez une vocation bien décidée pour ce mauvais métier.

J'ai mandé à Mme d'Épinay quelques observations sur des arrangements mécaniques de la correspondance; je ne les répète pas ici. Je vous dirai aussi que les lettres initiales ne sont pas de style [1].

Saint-Pétersbourg, 8 novembre 1773.

Mon retour ne sera pas aussi prompt que je l'avais cru. Je ne sais pas encore au juste quand je reprendrai la route de Paris. Il faut donc, monsieur, que vous souteniez le fardeau jusqu'à la fin, et que vous empêchiez le dépenaillement jusqu'à mon retour.

Saint-Pétersbourg, 29 janvier 1774.

Je partirai d'ici au commencement de mars. A mon retour, mon premier soin sera de m'occuper de vos affaires avec le même zèle que vous avez mis dans les miennes. Je ne saurais encore vous parler avec exactitude du parti que je prendrai; mais, ou je quitterai entièrement le métier, et vous me succéderez; ou je vous céderai une partie de mes pratiques; ou je vous associerai à mon travail, et nous prendrons tous les arrangements que nos moyens réciproques pourront comporter, de manière qu'avec la sagesse

1. A cet égard, Meister a toujours été d'une prudence presque pusillanime; Necker, comme Grimm, lui en a fait la guerre, et leurs avis ne l'ont point corrigé. Beaucoup de ses papiers, de souvenirs manuscrits qu'il a laissés, seraient plus intéressants sans l'emploi de ces malheureuses initiales, qui souvent ne laissent déchiffrer un nom qu'avec hésitation, qui quelquefois vous laissent dans une incertitude absolue.

et la modération que je vous connais, vous vous trouviez en état de vivre heureux et indépendant à Paris.

L'Impératrice est fort contente de mon vicaire; et quand celle-là est contente, je pense que mes autres pratiques peuvent l'être aussi.

MEISTER PÈRE A BODMER.

16 août 1774.

« Il est donc accompli, dit notre Parisien, le 6 de ce mois, ce sixième lustre! Je suis comblé d'être né Suisse, et d'avoir passé les premières années de ma jeunesse dans un pays libre. Je suis comblé d'avoir passé le reste de ma vie dans une grande capitale, et au milieu de la meilleure nation de la terre! »

Il m'apprend que M. Grimm est depuis quelque temps aux eaux de Carlsbad, où les comtes de Romanzow l'ont suivi, et qu'on l'attend à Paris sans faute vers le 15 ou le 20 septembre. « J'espère, ajoute-t-il, que son retour achèvera de fixer mon existence à Paris. »

15 octobre 1774.

Mon fils a été entiché autrefois du génie du vieux pécheur de Ferney; mais j'ai des preuves d'un bon commencement de conversion à cet égard.

10 décembre 1774.

Mon fils est toujours fort à son aise à Paris; mais, étant chargé de tout le bureau littéraire de M. Grimm jusqu'à la fin de février, il s'est vu obligé de renvoyer jusqu'au printemps la visite promise à son vieux père. Afin que je puisse durer jusqu'à ce temps-là, il a commandé un petit tonneau de bon vin à mon intention.

26 décembre 1774.

Mon Parisien me mande que M. Grimm est revenu de son pays, tout enthousiasmé du génie du jeune Gœthe, qui a fait le *Hofmeister*, *Clavijo*, *Alceste*, *Götter und Wieland*, et plusieurs autres ouvrages [1].

La visite de mon fils est de nouveau renvoyée. Vous savez que M. Grimm, en partant pour Pétersbourg, l'avait chargé du bureau de ses correspondances. Il doit y pourvoir jusqu'à la fin de février, pour achever deux années complètes de cette besogne. C'est alors qu'il sera décidé si M. Grimm l'associera dans la suite à son travail, ou s'il le lui remettra entièrement.

4 janvier 1775.

Ce Meister fils, qui était un idiot en science économique, tant qu'il a vécu sous la direction paternelle, a si bien appris à calculer qu'il rend réellement des services très utiles à cette dame, dont les intérêts avaient grand besoin d'être régis par une personne de confiance, quoique d'ailleurs il ne soit que trop vrai que Mme de Vermenoux l'a pu gâter en plus d'une manière.

Vous y cherchez trop de mystère, trop de finesse, pour ne pas dire trop de malice. Tant que je ne serai pas convaincu du contraire, je supposerai toujours que mon fils s'en tient aux principes et aux mœurs qu'il a pu apprendre de son père, et qui ne souffrent point d'accommodement avec l'immoralité [2].

1. Gœthe avait vingt-cinq ans à ce moment; son génie venait d'éclore. En vrai critique, Grimm n'eut besoin que d'un coup d'œil pour l'apprécier à sa valeur. — Le *Hofmeister* est de Lenz, et non pas de Gœthe.

2. Le jeune Auguste de Vermenoux avait dix-huit ans; son éducation était achevée, et Henri Meister continuait à vivre chez sa mère : cela donnait beau jeu aux esprits méfiants et aux mauvaises langues. On voit que Bodmer était soucieux. De nos jours,

HENRI MEISTER A SON PÈRE.

Janvier 1775.

Je n'ai point de grandes espérances à mettre à la place de celles qu'on me présentait à Gotha ou à Brunswick; mais j'ai assez de modération pour me contenter du peu que j'ai acquis, et peut-être assez de connaissances et assez de talent pour profiter des occasions que je trouverai de faire mieux. Mes arrangements avec M. de Grimm ne sont pas encore parfaitement décidés; mais ils me procureront toujours de quoi vivre, et de quoi m'occuper agréablement : il ne m'en faut pas davantage.

MEISTER PÈRE A BODMER.

4 février 1775.

Notre Parisien prend toujours le parti de son Diderot contre tout ce qu'on a débité au désavantage de ce philosophe errant. « Rien n'est plus faux, dit-il, que la disgrâce de Diderot auprès de l'impératrice. Il est vrai que le bonhomme a commis beaucoup d'indiscrétions, qui n'ont guère réussi dans les sociétés où il avait été recherché. Mais Catherine II l'a jugé comme il devait l'être. Elle s'est

M. d'Haussonville a eu la même pensée (*Le Salon de madame Necker*, I, 214).

Dans les Églises protestantes, les Consistoires étaient souvent appelés à se prononcer sur de pareils soupçons; et quand il y avait faute de preuves, comme ici, ils laissaient tomber l'affaire, en renvoyant les accusés « au jugement de Dieu ». C'était et ce sera toujours le plus sage.

Si l'on préfère tenir le débat ouvert, le lecteur prendra le parti qui lui plaira. Quant à nous, si l'on veut savoir notre avis, il nous semble que le vieux Meister avait raison contre Bodmer; et c'est aussi — on le verra tout à l'heure — ce que pensait Mme Rilliet-Huber.

fort amusée de son imagination, de son originalité; et lui a fait grâce, en leur faveur, de toutes les étiquettes de la cour, et même de toutes les petites bienséances qu'exige l'usage du monde. Il n'a point tenu les propos qu'on lui prête; et il les aurait tenus, qu'on ne s'en serait pas mis fort en peine. »

17 septembre 1776.

Vous me faites de la peine, de revenir continuellement à la charge, pour soutenir l'honneur et la probité de Jean-Jacques Rousseau... C'est mon fils (qui n'a été que trop entêté de son Rousseau) qui m'a raconté les anecdotes scandaleuses, touchant sa conduite avec sa femme et ses enfants. Et il me les a racontées sur la foi de Diderot, autre admirateur du philosophe genevois.

MOULTOU A HENRI MEISTER.

16 janvier 1777.

Je vis il y a quelques mois M. Grimm; je lui trouvai beaucoup de mérite, parce qu'il sentait tout le vôtre. Nous causâmes de vous, et encore de vous; et *si j'avais pu oublier un moment Rousseau*, j'aurais aimé M. Grimm à cause de M. Meister. Il a l'air bien fin, ce M. Grimm, quoiqu'il soit allemand. Avec quelques talents naturels, on se perfectionne vite à Paris.

MEISTER PÈRE A BODMER.

22 novembre 1777.

Mon fils m'a assuré que depuis que le philosophisme à la mode s'est démasqué, comme il l'a fait dans le *Système de la nature*[1], l'affiche de l'irréligion s'est attiré l'horreur du

1. Ce livre du baron d'Holbach avait été publié en 1770.

public ; que d'Alembert a toujours été fort circonspect dans son jugement sur tout ce qui regarde la piété; que Diderot même s'observe plus qu'il n'avait coutume de faire.

Je ne puis vous cacher, mon cher, que la vérité de ce que vous avez ci-devant rejeté avec tant d'indignation, m'a été confirmée très positivement : que le grand moraliste Jean-Jacques a mis aux Enfants-trouvés tous ceux qu'il a eus de sa concubine avant leur mariage; sans en excepter le dernier, que Mme d'Épinay l'avait conjuré de laisser à ses soins : quoiqu'elle lui eût promis de l'élever à ses propres dépens.

Ce comte, dont le chien l'a renversé si malheureusement [1], ayant été désolé d'apprendre que c'était le grand Rousseau à qui ce malheur était arrivé, envoya dès le lendemain un de ses domestiques s'informer de l'état où se trouvait le malade, en lui témoignant la douleur qu'il en avait, et lui offrant tous les secours qui dépendraient de lui; le patient répondit : « Dites à votre maître qu'il fera bien de faire enfermer son chien, » sans plus.

Heureusement, votre ami philosophe est rétabli, et continue de gagner sa vie en copiant des pièces de musique.

MOULTOU A MEISTER.

Hiver 1777-1778.

Il est très sûr que vous avez le cœur de Voltaire. M. Necker y règne aussi dans ce moment; il a enfin vaincu Turgot [2], et la victoire n'a été difficile que parce que Voltaire a voulu qu'elle fût plus honorable.

1. Rousseau a raconté cet accident dans les *Rêveries du promeneur solitaire, deuxième promenade.*

2. Turgot était sorti du ministère au mois de mai 1776, et Necker y était entré au mois d'octobre de la même année. Dans ses *Études sur l'homme*, p. 50, Meister rapporte comme une

Au reste, je l'ai pensé, Voltaire n'ira point à Paris[1]; mais il aime fort qu'on le presse d'y aller. Il voudrait joindre à la gloire l'éclat; mais il veut aussi prolonger sa vie, qui n'est que le sentiment continuel de sa gloire; et il comprend qu'un voyage à Paris, qui l'obligerait à des efforts au-dessus de son âge, mettrait sa santé en quelque péril.

Ce n'est pas qu'il ne soit encore plein de vigueur et de force : en deux mois, il a composé trois brochures : *Prix de la justice et de l'humanité*; *Commentaire sur* l'Esprit des lois; *Nouvelle lettre sur Shakespeare*[2]. Il a fait deux tragédies : *Agathoclès*, pièce froide; *Irène. — Suit une analyse critique de cette tragédie, que Moultou conclut en ces mots* : Tout cela ne vous paraît-il pas un rabâchage bien fou?

Cependant Voltaire est si engoué, si trompé par ce qui l'entoure, qu'il veut faire jouer cette pièce à Paris. Imaginez, mon ami, la force de cet homme : il nous lut, il nous déclama cette tragédie entière avant le souper, soupa ensuite avec nous, folâtra comme un enfant jusqu'à deux heures après minuit, et dormit ensuite sept heures, sans s'éveiller une seule fois. Aussi je lui disais qu'il n'avait jamais commencé, et qu'il ne finirait jamais.

anecdote connue des amis de Voltaire « que l'espérance de se voir cordon-bleu, espérance dont on l'avait flatté pendant la faveur de M. Turgot, enivra son amour-propre d'une joie folle ».

1. Voltaire écrivait à M. de Vaines, le 2 février 1778 : « Vous me parlez de voyager; mais j'ai bien peur de ne faire incessamment que le voyage de l'éternité; je suis roué; mon corps est en lambeaux. » Trois jours après, il partait de Ferney pour Paris.

2. *Lettre à l'Académie française*, écrite en réponse à *l'Apologie de Shakespeare*, par Mme de Montague. Elle est en tête de la tragédie d'*Irène*.

MEISTER PÈRE A BODMER.

8 juillet 1778.

Les anecdotes que vous me mandez du cocher et du chien de Ferney, m'ont été confirmées d'autre part.

La patience avec laquelle le philosophe agonisant a laissé garnir son lit de crucifix, de chapelets, d'amulettes et de reliques, pour empêcher les puissances ennemies d'intercepter son âme au sortir de son étui, ne me paraît pas moins équivoque qu'à vous. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malade n'aurait pas eu moins de tort de se fier à cette sauvegarde, que les capucins de prendre son : *Mettez! mettez!* pour un témoignage de sa foi catholique. Il y a plus d'apparence (supposé que dans cet état le héros ait su et senti ce qu'il disait) d'y reconnaître son dernier persiflage.

Au mois de juillet 1781, Meister perdit son père. Il était allé le voir une dernière fois, dans l'automne de 1777, à la grande joie de ce digne homme; une douce fin couronna sa vieillesse. Son fils continuait à vivre auprès de Mme de Vermenoux. Elle n'était plus jeune, et sa santé inspirait des inquiétudes de plus en plus vives. Elle alla passer ses derniers jours dans le Midi, et mourut le 27 décembre 1783, à l'âge de quarante-quatre ans environ, à Montpellier; Meister l'y avait accompagnée. Elle fut enterrée dans un jardin : les protestants n'avaient point de cimetière dans cette ville.

Aucun biographe encore n'a dessiné cette gracieuse figure. Née belle et riche, Mme de Vermenoux n'a pas connu le bonheur; mais elle ne sera jamais oubliée : elle a donné à la France la mère de Mme de Staël.

Si Mme de Vermenoux ne s'était pas rencontrée à Genève, au printemps de 1764, juste à temps pour emmener à Paris Suzanne Curchod, la jeune Vaudoise serait demeurée dans son pays, et elle y eût sans doute épousé l'avocat Correvon[1]. On peut imaginer une fille, née de ce mariage, ayant reçu de la nature les mêmes dons que Germaine Necker : qu'en eût-elle fait? On aurait eu, dans la Suisse romande, au temps de la Révolution et de l'Empire, comme une aïeule ou une sœur aînée de Mme de Gasparin. Les lettres françaises n'auraient-elles pas beaucoup perdu à cet échange? Elles doivent une reconnaissance infinie à Mme de Vermenoux[2].

Quelques semaines avant sa mort, Meister recevait une lettre de Mme Rilliet-Huber :

15 septembre 1783.

Je n'oserais point, monsieur, fatiguer par mes lettres la plus intéressante et la plus chère des malades. Je me contente d'aller moi-même à sa porte m'informer de son état, et reprendre le chemin de chez moi avec tristesse, lorsque j'apprends que ses souffrances ne diminuent pas.

Je n'oserais point encore prendre aucun des moments

1. D'Haussonville, *Le Salon de Mme Necker*, t. I, p. 96 et 107.

2. C'est aussi Mme de Vermenoux qui a appelé notre Henri Meister à Paris; il est vrai qu'ici, le service rendu à la littérature française a été de moindre portée. Toujours est-il que ç'a été un grand hasard si le jeune Zurichois est venu dans cette ville. La colonie protestante y était peu nombreuse sous le règne de Louis XV; et sans cette occasion favorable qui s'est présentée à Meister à l'instant propice, quand il n'avait pas encore vingt-deux ans, il n'aurait pas été à même de succéder à Grimm, ni de devenir l'ami de Mme de Staël : et c'est là tout ce qui rappelle son nom au souvenir de la postérité.

que le sentiment le plus respectable vous fait consacrer auprès de Mme de Vermenoux, si je n'étais pas fortement priée par Mlle Necker, dans sa dernière lettre, de lui donner des nouvelles détaillées de son incomparable marraine. J'ai pensé que vous voudriez bien satisfaire à son empressement et au mien...

Germaine Necker, on le sait, était en effet la filleule de Germaine de Vermenoux. Elle avait dix-sept ans alors. Meister l'a connue de tout temps; il était arrivé à Paris au moment où elle venait de naître; il avait été un des habitués du salon de sa mère; quand elle était encore enfant, il avait rimé les quatrains qu'elle récitait à ses parents, aux jours de fête; il avait vécu plus de quinze ans chez sa marraine; quand elle s'essaya à écrire, elle communiquait à Meister ses premières ébauches, et il les envoyait à ses correspondants. Plus tard, nous le verrons, quand vinrent les jours sévères, elle eut en lui, jusqu'au dernier jour, un vieil ami de famille, éprouvé et sûr.

Mais c'étaient alors les beaux temps du règne de Louis XVI, qui devaient durer plusieurs années encore. L'écrivain zurichois avait trouvé à Paris une seconde patrie. De nouveaux amis, de nouvelles liaisons remplaçaient pour lui les attachements que la mort avait détruits; il était répandu dans le monde; son caractère était heureux, et lui assurait partout bon accueil; le travail remplissait ses journées, tout en lui laissant des loisirs dont il savait jouir; son œuvre l'occupait sans qu'il en trouvât le poids trop lourd.

Quand la *Correspondance littéraire* parut imprimée



dans les années 1812 à 1814, Meister en fut très surpris, contrarié même au premier abord; il ne s'était pas douté, en la rédigeant, que la postérité pourrait un jour y prendre intérêt. Avant ce succès inattendu, en repassant sa vie, il secouait la tête en pensant aux années qu'il y avait employées. « Ce travail, disait-il, m'a fait gagner plus d'argent que ne m'en aurait rendu peut-être aucun autre; mais il m'a fait perdre beaucoup de temps, et m'a distrait de toute étude assez suivie pour développer le peu de talent que je pouvais avoir. Ce que j'avais gagné légèrement, je le dépensais de même. »

Quoi qu'il en soit, dans cette époque heureuse qui a précédé la Révolution, Meister a connu et savouré, lui aussi, « la douceur de vivre ». Il eût voulu voir durer toujours ces années paisibles, et ne jamais quitter le beau pays de France; mais les mauvais jours arrivèrent, et bientôt tout fut bouleversé.

Beaucoup de Français et d'étrangers s'étaient enfuis dès les premiers troubles. Meister fit comme Mme de Staël : il s'attarda trop longtemps à Paris, où à la fin il se trouvait enfermé, « comme dans l'antre de Polyphème. Je lisais, dit-il, l'*Enfer* de Dante, où je voyais des scènes analogues à celles qui m'entouraient. Je n'ai pas le courage d'avouer quel charme trop puissant, et dont le souvenir m'est encore cher, m'avait retenu au milieu de tant d'horreurs et de dangers ». Ces derniers mots nous ramèneraient, si nous le voulions, au chapitre des amours de Meister[1]; nous en avons détaché

1. « Une dame a brûlé, par scrupule, un certain nombre de lettres », a dit Breitinger en parlant des papiers de Meister.

plus haut deux pages gracieuses; mais au moment où nous sommes arrivés dans le récit de sa vie, notre homme a quarante-huit ans, et ses promenades dans les sentiers de Cythère ne sont plus si attrayantes à suivre : laissons-les, et rejoignons-le dans son voyage en Angleterre.

Il s'était mis en route le 10 septembre 1792, et réussit à gagner Boulogne, où il rencontra M. de Talleyrand, fort inquiet de s'y voir arrêté depuis deux jours par des vents contraires. Arrivé en Angleterre, il n'y eut que des mésaventures : il se cassa le bras, et il acheva de perdre « la forêt de cheveux qui couvrait sa tête dans sa jeunesse ». Le climat du pays ne lui allait pas, et il ne trouvait pas à Londres le nid paisible et doux que son cœur toujours sensible, et l'âge qu'il avait atteint, lui faisaient désirer. Il songea que, plus heureux que les autres émigrés, il pouvait rentrer dans sa patrie. Il partit donc pour Zurich, où il fut si bien accueilli qu'il s'établit définitivement dans cette ville. Il n'avait pas encore cinquante ans, et n'était qu'au milieu de sa carrière.

A la considérer dans son ensemble, la vie littéraire de Meister se partage en deux moitiés : dans la première, c'est un étranger naturalisé à Paris; dans la seconde, c'est un ex-Parisien qui vit paisiblement à l'écart, toujours attentif au mouvement intellectuel de la France.

(*Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur*, t. VII, 3e cahier supplémentaire, p. 53; article reproduit dans les *Studien und Wandertage*.) On peut imaginer qu'il s'agit de lettres d'amour datant de cette époque.

III

Une fois établi dans sa retraite de Zurich, Meister s'empressa de reprendre le travail de la *Correspondance littéraire*, que les orages de la Révolution lui avaient fait interrompre. Mais quoiqu'il fût encore quelquefois aidé par des collaborateurs parisiens, Suard et Mlle Pauline de Meulan, entre autres, ses lettres, datées de Zurich, n'offraient plus le même intérêt[1] que lorsqu'il était l'écho des salons où il entendait parler chaque jour des ouvrages dont il rendait compte; les écrivains nouveaux qui entraient dans la renommée, il ne les connaissait plus personnellement. D'ailleurs, à cette époque troublée, les événements politiques et militaires dominaient toutes les préoccupations; le nombre des abonnés n'était plus le même. Quelques-uns cependant demeuraient fidèles, puisque Meister pouvait dire : « J'ai retrouvé dans ma patrie une modeste aisance, qui suffit à mes désirs. » Il poursuivit la rédaction de ses feuilles jusqu'en 1812.

Au temps de ses débuts, et pendant bien des années encore après, Meister s'était donné tout entier à cette publication; il écrivait sa *Correspondance*, qui demeurait manuscrite, et n'était lue qu'à l'étranger; c'était tout. Il avait cependant un esprit fertile, et une grande facilité de plume. C'est à plus de quarante ans, en 1787,

1. Aussi les éditeurs successifs de sa *Correspondance* ont été d'accord pour en laisser de côté la dernière partie. Nous y avons glané quelques morceaux qui se rapportent à Mme de Staël; ils figureront dans le corps de ce volume.

qu'il mit au jour son premier livre : *De la morale naturelle*, qui fut bien accueilli et compta rapidement quatre éditions. Wieland en fit une traduction allemande, accompagnée de notes, et d'une préface louangeuse.

Dès lors, et durant quarante ans, jusqu'à sa mort, Meister ne cessa d'écrire et de publier. Réflexions morales, politique, voyages, prose et vers, on vit paraître maint volume : à vrai dire, ils étaient généralement de petit format et de mince épaisseur. Nous nous arrêterons au plus remarquable de ces nombreux ouvrages : *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris*.

Meister avait fait ce voyage dans un moment historique, à l'époque où la Convention déposait ses pouvoirs, où le Directoire prit sa place; il assista au 13 vendémiaire. Il était revenu, après trois ans d'absence, dans un pays bouleversé : à chaque pas, il était frappé du contraste du passé et du présent. Le lecteur pourra juger de son coup d'œil en lisant quelques-unes des observations piquantes qui sont répandues à poignées dans son livre :

On a pillé, ravagé, détruit beaucoup de châteaux en France; mais il y en avait un si grand nombre, que ceux qui subsistent encore ne permettent guère au voyageur de s'apercevoir que ce nombre ait diminué.

Ce qui a été le moins épargné, ce sont les couvents, les abbayes, les cloches, et surtout les croix; c'est une merveille, aujourd'hui, d'en rencontrer une. Sur la pointe des édifices publics, on les a remplacées le plus communément par le bonnet rouge, ou le drapeau tricolore. Le bruit des cloches, trop continuel comme il l'est dans plusieurs pays

catholiques, devient sans doute importun; mais son absence totale a, je vous assure, quelque chose de triste et de sauvage.

Concevez-vous, monsieur, — *ces Souvenirs sont écrits sous forme de lettres adressées à M. de Féronce de Rothenkreuz*[1], *ministre du duc de Brunswick*, — l'extrême malheur d'un bon catholique au bord du Rhin, qui tous les jours entend sonner la messe sur l'autre rive, et ne l'entend plus sur celle qu'il habite! Je suis convaincu que cette seule circonstance a déterminé l'émigration d'une foule de pauvres Alsaciens.

Les villes, entourées des moissons les plus abondantes, périssent de faim. Elles sont, ainsi que nous le disait un officier municipal de Nancy, comme Tantale au milieu des eaux. Depuis que la terrible loi du *maximum* est abolie, le cultivateur met à son blé le prix qu'il veut, et s'obstine à ne plus recevoir d'assignats. Le pauvre habitant des cités ne peut donc plus obtenir l'aliment le plus indispensable qu'en le payant de ses hardes, de ses meubles, de son linge.

Combien croyez-vous, monsieur, que j'aie vu de chaises de poste, depuis Bourglibre, — *nom donné sous la Révolution à Saint-Louis près de Bâle*, — jusqu'aux portes de Paris? Deux, en y comprenant celle où j'étais, et pendant huit jours de route. Aussi, quelque modeste que fût notre suite (car nous n'avions qu'un domestique) presque partout on nous a fait l'honneur de nous prendre pour des députés. — *Meister avait fait voyage avec le général de Montesquiou.*

Ce que j'ai rencontré le plus souvent sur ma route, sans prendre aucune peine pour le chercher, c'est l'air du malaise, de l'inquiétude, de la fatigue, du mécontentement joint à beaucoup d'indifférence sur le succès ou le non-succès du nouvel ordre de choses. Quoique cette

1. M. de Féronce (d'origine genevoise) avait été à la cour de Brunswick un des amis de Benjamin Constant, comme on le voit par les lettres que celui-ci écrivait en 1793 et 1794 à sa tante, Mme de Nassau.

révolution ait eu le mérite singulier d'intéresser, de passionner même un nombre prodigieux d'hommes, il est pourtant de fait que la majorité de la nation est demeurée neutre.

Plus j'ai vu, réfléchi, calculé, plus je me suis convaincu de la vérité de ce que me disait mon hôtesse de Vesoul : « Ah! monsieur, pour un que la Révolution enrichit, croyez qu'elle en appauvrit mille! »

La vente du mobilier des émigrés n'a pas été aussi profitable qu'il y avait lieu de le présumer. Les étrangers en ont tiré peut-être plus de parti que les nationaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les objets précieux ont été vendus fort au-dessous de leur prix.

Dans l'auberge de Lunéville, mon compagnon de voyage et moi fûmes étonnés de l'élégance et de la fraîcheur de quelques ameublements. La maîtresse du logis, ayant remarqué notre surprise, se pressa de nous dire : « Messieurs, ne craignez rien : il n'y a pas là de taches de sang; ce n'est pas du bien volé. Non, Dieu nous en garde! C'est à Nancy que nous avons fait acheter l'étoffe toute neuve, et c'est ici que nous avons fait faire le lit et les fauteuils, par un jeune ouvrier, établi depuis peu de temps dans cette ville. »

Je n'oublierai jamais ni l'air, ni l'accent dont on répondit à mon compagnon de voyage, qui demandait quel était le propriétaire d'un très beau château, devant lequel notre chaise était arrêtée : « Eh! monseigneur, c'est un ci-devant pouilleux! »

Il est plus d'un district en France où l'on ne croit pas encore à la Révolution, où on ne l'envisage que comme une étrange calamité, dont les ravages ne sauraient durer. On tâche de s'y soustraire le plus que l'on peut, et on se renferme dans l'attente passive d'un ordre de choses moins malheureux.

Il y a des quartiers de Paris qui paraissent entièrement déserts; le plus abandonné est ce beau quartier du fau-

bourg Saint-Germain où, dans des rues entières de palais, on ne voit plus que quelques hôtels occupés, par les administrations de la République. Si vous vous avisez d'entrer dans un de ceux sur le frontispice desquels on lit en grosses lettres, rouges ou noires : *Propriété nationale à vendre*, vous serez effrayé de l'état de dégradation où vous le trouverez; la plupart sont dépouillés, non seulement de meubles, de glaces, de lambris : sous prétexte d'enlever les plombs des toits et le salpêtre des caves, on en a laissé ruiner toute la boiserie, et souvent même jusqu'aux murs.

Le jour commençait à tomber. En passant près du dôme des Invalides, — cette magnifique maison de Dieu, qu'on a traitée comme celle d'un aristocrate ou d'un émigré, — j'aperçus un groupe considérable de grandes figures d'une blancheur éclatante, pressées les unes contre les autres, et comme parquées dans une bergerie. Je ne pus deviner d'abord ce que c'était; en m'approchant, je reconnus les figures colossales, en marbre, des saints qui décoraient ci-devant les niches de ce superbe temple. Elles étaient exposées là en vente, comme tant d'autres objets de toute espèce que l'on voit sur toutes les places : mais ces pauvres saints, qui les voudrait ou qui les oserait acheter?

C'est vers dix heures du soir que la tristesse ou le dénuement où se trouve Paris doivent frapper un étranger qui le vit dans des temps plus heureux. Autrefois on courait aux soupers ou à d'autres plaisirs; le roulement de mille voitures faisait retentir le pavé de toutes les rues, du bruit de la joie et de la folie d'un peuple léger, frivole, content, paraissant du moins l'être. Aujourd'hui, passé la sortie des spectacles, c'est le silence qui règne dans tous les quartiers; la rencontre d'une voiture est un événement; il est rare même de rencontrer des gens à pied, si ce n'est des patrouilles.

Il y a assez peu de fiacres : des gens qui tenaient équipage autrefois ne se déterminent pas aisément à payer cent francs pour une course, quoiqu'au cours du change

actuel, ces cent francs ne représentent même pas vingt-quatre sous en espèces.

Presque tous les devants de maisons, toutes les grandes allées dans les quartiers les plus fréquentés, sont devenus autant de magasins de meubles, de hardes, de tableaux, d'estampes, etc. Vous voyez presque partout le même étalage qu'on ne voyait ci-devant que sur le pont Saint-Michel, sur le quai de la Ferraille, et sous les piliers des Halles. La capitale du monde a l'air d'une immense friperie.

La crainte de mourir de faim a fait imaginer toutes sortes de moyens de s'en préserver. Il n'est pas rare de voir à la porte d'une maison ou d'une boutique, tantôt une cage de lapins, tantôt une chèvre, assez mal nourrie, mais dont le lait peut devenir, dans le besoin, une ressource précieuse.

Ce qui m'a frappé le plus généralement à Paris, c'est un caractère étrange d'incertitude, de déplacement, sur presque toutes les figures; un air inquiet, défiant, tourmenté, souvent même hagard et convulsif. Je crois qu'un homme qui n'aurait jamais vu Paris, qui n'en aurait jamais entendu parler, le voyant aujourd'hui pour la première fois, serait tenté de lui faire le même compliment que fit un jour M. de Jussieu à je ne sais quel original : « Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais je vous trouve bien changé. »

Ces constatations, ces jugements sont-ils d'un esprit impartial? Non assurément; et Meister, dès l'abord, l'avoue lui-même. On ne peut voir, dit-il, qu'avec ses yeux, c'est-à-dire avec ses préventions; et il indique aussitôt, pour se mettre en règle avec ses lecteurs, le point de vue qui est le sien : « Je déteste et je détesterai toujours les révolutions. »

Mme de Staël, grande amie de Meister, lui faisait la

guerre sur ses idées politiques, et lui prêchait la prudence à l'égard du parti qui était au pouvoir dans ce Paris qu'elle aimait tant, et dont le séjour, malgré tout, lui paraissait si désirable. Dans les lettres qu'elle écrivait à Meister en 1796, on la verra revenir à maintes reprises sur un point qui lui tenait à cœur.

Cette sollicitude de Mme de Staël, ces recommandations répétées sont un naïf témoignage de l'amitié que de tout temps elle a gardée à Meister. Il avait été le confident de M. et de Mme Necker, et leur fille le considéra toujours comme un ancien et fidèle ami de la maison. Son attachement était pour elle comme un héritage qu'elle eut soin de ne pas laisser péricliter. Jusqu'à la fin, leurs relations demeurèrent intimes et confiantes; les lettres qu'elle lui a écrites s'étendent sur une durée de trente ans. On verra qu'elles ne font défaut que pendant les voyages de Mme de Staël en Allemagne, en Italie, en Suède, en Angleterre. Mais si l'herbe poussait dans le sentier de l'amitié, au temps de ces absences, Mme de Staël, à peine revenue à Coppet, envoyait à Zurich un appel, et renouait la correspondance.

C'est à l'époque de la Terreur que ces lettres offrent le plus grand intérêt. Meister et Mme de Staël venaient tous deux de se réfugier en Suisse. Dans le désarroi général, au milieu des craintes et des autres sentiments dont son cœur était agité, Mme de Staël se montre à nous, non pas « vive et triste », comme elle le fut plus tard, quand l'âge et les épreuves étaient venus, mais pleine d'ardeur et d'espoir, malgré tout; débordante de vie, avec tout le charme de la jeunesse. Ses lettres,

dans leur sincérité courageuse, lui font honneur en définitive, et sa mémoire n'a rien à en craindre. Au lendemain de sa mort, une consigne sévère a été donnée, qui défendait de les mettre au jour; et ce régime a duré longtemps. Sainte-Beuve, en 1862, remarquait déjà que la renommée de Mme de Staël en avait souffert.

Les lettres que nous publions aujourd'hui embrassent la carrière entière de Mme de Staël, de Louis XVI à Louis XVIII. Chaque période de sa vie s'y reflète à son tour. Quelque adouci que soit le ton de cette correspondance, les sentiments d'une femme passionnée, qui n'était pas toujours d'accord avec son ami, s'y font jour avec une parfaite vérité.

Mme de Staël avait pour la Révolution un faible, que Meister ne partageait point du tout, on vient de le voir. Ce fut l'inverse, quand Bonaparte parut sur la scène du monde. Bien vite, Meister se déclara pour lui. Quant au Premier Consul, quoique jamais il n'ait vu le littérateur zurichois, ce fut assez, à ce meneur d'hommes, de jeter un coup d'œil sur ses écrits : Meister fut aussitôt classé dans l'esprit du général Bonaparte comme un pion, qu'il se réserva de faire avancer sur l'échiquier au moment utile.

Meister ne semblait point préparé à jouer un rôle politique, et pourtant il s'en acquitta fort bien. Les malheurs de son pays avaient éveillé en lui le sentiment patriotique; son désintéressement, son tact d'homme du monde, suppléèrent à l'expérience qui lui manquait.

La Suisse, envahie par les armées de la République française, avait été mise sens dessus dessous. Sur les collines qui entourent Zurich, de sanglants combats s'étaient livrés. Cette contrée heureuse et paisible avait été foulée aux pieds par la soldatesque. La vieille constitution du pays avait été renversée, sans qu'une nouvelle eût réussi à s'établir solidement. Tout était à réorganiser : ce fut l'affaire du Premier Consul.

Quelques jours après le 18 brumaire, au mois de décembre 1799, Meister avait envoyé à Paris un mémoire où, s'adressant « au héros, au sage, au génie protecteur qui venait de sauver la France », il lui demandait de « tracer lui-même les principaux traits du gouvernement qui pourrait s'adapter le mieux à nos ressources, au vrai principe de notre vie. »

Bonaparte remarqua ce mémoire; il est tout simple qu'il en ait noté l'auteur comme un homme à employer dans l'occasion. Aussi ne partageons-nous pas l'étonnement que Meister semble exprimer dans une page de ce qu'il appelle l'*Inventaire de mes vanités* :

J'étais déjà bien près, dit-il, d'accomplir mon douzième lustre, lorsque l'homme le plus extraordinaire de notre siècle et de beaucoup d'autres, trouva bon de me nommer président de la commission constituante de mon Canton, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est parce qu'il avait été assez content de quelques idées répandues dans mon volume : *Sur la Suisse, à la fin du XVIIIe siècle.*

Il y avait alors environ quarante ans que j'avais risqué de m'y voir brûlé comme athée. Je n'en occupai pas moins, cinq à six semaines, la première chaise curule de notre petite république; et il n'eût tenu qu'à moi de l'occuper

plus longtemps, si je n'avais pas eu le bon sens de préférer, aux vanités d'une magistrature qui m'eût fait périr de chagrin ou d'ennui, mes études, mon repos et mon indépendance.

L'année suivante cependant, étant allé à Paris, Meister put rendre encore quelques services à son pays, en plaidant auprès de plusieurs personnages politiques la cause des magistrats zurichois compromis à ce moment par suite des troubles qui avaient éclaté dans leur Canton. « Un des souvenirs les plus intéressants de mon voyage, dit-il, est celui d'une longue conversation que j'eus avec Fouché. Je vis en lui, comme il le disait lui-même, un volcan éteint; et je n'admirai pas moins la sagesse et la modération que la profondeur et la sagacité de ses vues, sur tous les objets dont il lui plut de m'entretenir. »

Cette estime si entière, pour un homme tel que Fouché, nous aide à comprendre que Benjamin Constant, dans son journal intime, témoigne peu de sympathie à l'égard de Meister : « un homme, dit-il, dont toute la vie s'est passée avec les philosophes du XVIII[e] siècle, et qui leur doit le petit nombre d'idées qu'il a. Avec cela, la faiblesse de son caractère lui fait désirer de ne pas être en opposition avec le torrent du jour. Meister[1] n'a pas assez de valeur pour être philosophe. » C'est à propos des *Études sur l'homme dans le monde et dans la retraite* (Paris, 1804) et du compte rendu que le *Mer-*

1. L'éditeur du *Journal intime de Benjamin Constant* a mal lu à cet endroit (p. 85) le manuscrit qu'il a reproduit. Au lieu du nom de notre Henri Meister, il a imprimé en effet : De Maistre.



cure avait fait de ce livre de Meister, que Benjamin Constant maltraite ainsi le vieil ami de Mme de Staël; il avait eu maintes fois l'occasion de le rencontrer, à Lausanne et à Coppet.

Meister, à soixante ans, n'était pas encore marié. Nous avons déjà parlé d'Ursule Schulthess, de cette idylle au bord du lac, dans les vignes du presbytère, et de son brusque dénouement. On se rappelle qu'Ursule avait épousé le « tribun »[1] Burkli. Un long temps s'était écoulé depuis lors, et l'âge était venu, sans qu'elle eût perdu le don de plaire. Croyons-en le baron de Staël, qui écrivait à Meister en 1794 : « Vous m'avez dit, monsieur, que vous voyez souvent Mme Burkli; je vous prie de lui faire agréer mes hommages. Je suis enchanté d'avoir fait la connaissance de cette aimable femme, dont l'âme, la tournure et l'esprit ont tant d'harmonie et de charme. Je fais des vœux sincères pour qu'elle soit toujours heureuse. »

Quelques années après, M. Burkli était mort (2 septembre 1804), sa veuve était mère de famille et grand'-mère, et Meister avait repris avec elle les amicales relations d'autrefois. En la revoyant toujours aimable, il n'avait qu'un seul mot à changer aux vers de Maynard :

Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

1. On appelait *tribuns* les présidents des *tribus* ou *abbayes*, corporations dans lesquelles les bourgeois de Zurich étaient répartis. Elles existent encore, mais n'ont plus de compétence politique.

Nous avons cité plus haut une des *Nouvelles helvétiennes* (Paris, 1805) où Meister avait esquissé, en le romançant, le récit de ce qui s'était passé entre elle et lui, dans leurs jeunes années. Publiées à cette date, ces pages étaient un présage, étaient une invite : Mme de Staël les avait comprises ainsi, et ne s'était pas trompée. Le mariage eut lieu au printemps de 1806. Ainsi Meister, un peu tard, eut un foyer à lui, où se passa doucement la fin de sa vie, une vieillesse qui dura vingt ans. Elle fut calme, heureuse, vide d'événements. Nous ne parlerons pas des livres qu'il continuait à publier, et qui avaient quelque succès : on les lisait, on ne les lit plus; la couleur en est passée. Mais dans les lettres qui lui venaient de Paris, nous trouverons encore, comme au temps où vivait le vieux pasteur de Kusnach, des détails intéressants à glaner.

IV

Mme de Vandeul, la fille de Diderot, est, comme Mme de Vermenoux, une de ces aimables figures qui semblent effacées et qui ne font qu'attendre : qui plairaient certainement au regard, si quelque habile main en avait dessiné les traits. Elle était plus jeune que Meister; ils s'étaient connus dans les salons du temps de Louis XVI; ils y avaient noué leur amitié, et peut-être y eut-il même, au moins d'un côté, un attachement plus tendre. L'âge ensuite était venu pour tous deux. Il semble que Mme de Vandeul collaborait parfois à la Correspondance littéraire que Meister continuait à

rédiger. En outre, pendant trente ans, et jusqu'à la fin de leur vie à tous deux, — elle mourut deux années avant lui, — les longues lettres de Mme de Vandeul sont pleines de confidences intimes. Nous allons en donner quelques extraits; le premier nous fait revenir de treize ans en arrière. Quand Meister eut quitté Paris au mois de septembre 1792, les scellés avaient été mis sur ses meubles et ses livres. Disons tout de suite qu'ils furent levés quelque temps après la lettre qui suit :

30 avril 1793.

N'ajoutez pas au chagrin de cette vexation, celui de penser que l'envie ou aucun motif particulier vous l'ait attirée. Le Département de Paris en ayant la police, et son autorité étant sans limites, la nécessité de connaître tous les émigrés, tous ceux qui peuvent nuire à la chose publique, l'a déterminé à apposer les scellés chez tous les absents.

Vous n'êtes point émigré, puisque vous êtes citoyen de Zurich, et que jamais vous n'avez rempli aucune fonction de citoyen français. Il est constaté par vos lettres que vous alliez rentrer chez vous, lorsque vous avez eu le bras cassé, et que Dieu sait quand vous serez en état de bouger! Le certificat de Zurich est arrivé assez à temps pour obtenir un sursis à l'inventaire.

Assurément, maudit soit le jour où vous avez quitté cette niche, puisque, depuis, c'est malheur sur malheur! Il faut y revenir le plus tôt possible. Si vous ne vous sentez pas en état de voyager encore, il faudrait envoyer un certificat de chirurgien, et expliquer ce qui vous retient. Adressez cela à M. Garat, ministre de l'Intérieur; il est bien au courant de votre affaire. Si vous connaissez M. Le Brun, ministre des Affaires étrangères, il sera fort bien de vous y adresser. Comme il se fait peut-être cent réclamations par matinée, le mieux est de ne rien négliger.

Votre retour serait le plus court et le mieux : car comme la guerre oblige à de grands frais, si l'on prenait le parti de vendre tout ce qui appartient aux étrangers, ceux qui ne seraient pas chez eux n'obtiendraient peut-être pas d'exception.

Je suis personnellement aussi bien que je puis être. Jamais plus je n'aurai de santé ; mais c'est beaucoup de traîner mon corps, de manière à n'importuner personne. Je vis aussi paisible qu'on peut l'être dans une révolution, dans cette maison où j'espérais des jours moins solitaires et moins tristes.

Les lettres de Mme de Vandeul sont souvent sans date ; mais quand elle parle de ses souvenirs, la date importe peu : ils sont de tous les temps.

Pendant nombre d'années, mon père lisait un chant d'Homère tous les soirs. Je vois encore ce livre sur sa table de nuit.

Mon père, jusqu'à l'année que la maladie l'a saisi, n'a cessé d'écrire. Quelquefois il se plaignait de la fatigue, et me disait : *Je ne veux plus rien faire.* Cependant je l'embrassais ; j'écoutais avec tant de plaisir la besogne de la veille que, pour me témoigner quelque retour de ma tendresse, soit qu'en effet il se fît une espèce de bonheur du charme qu'il répandait sur ma vie, il regriffonnait de nouveau ; souvent il me disait : *C'est pour toi que je travaille encore.* Depuis qu'il n'est plus, vous seul avez paru désirer que je fusse heureuse.

... Quand j'eusse dû mourir de peine, rien ne m'eût fait consentir à quitter mes parents. J'étais révoltée, quand on me disait que les défauts de ma mère devaient m'éloigner d'elle, et rendre mes soins moins continus.

Ma jeunesse a été semée de tant de soucis que je me suis toujours flattée que mes dernières années seraient plus douces. Je ne renonce point à cette chimère.

Ayant passé ma vie avec des personnes âgées, je me rappelle avoir cent fois fait le projet d'être une bonne petite vieille. Ma mère m'a tant tourmentée par son despotisme, son humeur querelleuse et la difficulté de vivre avec elle, que cette leçon de quarante-quatre ans m'a imprégnée de la nécessité d'être, en vieillissant, le mieux que je pourrais.

Je n'ai jamais été affectée d'aucune crainte du terme; souvent j'ai désiré qu'il vînt. Quand j'avais mes enfants à élever, j'avais une grande frayeur de mourir, parce que je me persuadais que personne ne remplirait comme moi les devoirs de cette position. Je n'eusse pas voulu non plus m'en aller dans cette funeste année de prison, tant que je pouvais espérer de tirer les miens du danger...

Il s'agit sans doute de M. de Vandeul, le gendre de Diderot, qui aura été emprisonné pendant la Terreur. Il y aurait là une recherche à faire dans les registres d'écrou.

Samedi, 15 février [1812].

Jamais je n'avais lu les *Confessions* de Rousseau entièrement. Mon fils me les a prêtées; je me suis rappelé toutes les choses que j'avais vues et entendues dans ma jeunesse [1]; et bien que j'eusse conservé l'idée que c'était un tracassier fort fatigant, je vous avoue que j'étais encore loin de l'opinion qu'il m'a donnée lui-même de sa folie, de son orgueil, de son caractère bizarre, soupçonneux, jaloux, malheureux pour lui et pour ceux que le sort lui faisait connaître.... Ce complot des Holbachiens est vraiment curieux; et ce qui l'est bien plus à mon sens, est la

1. Mme de Vandeul, née le 2 septembre 1753, n'avait que deux ans et demi, au moment (9 avril 1756), où Jean-Jacques alla s'établir à l'Ermitage. Elle n'avait pas encore quatre ans au moment (juillet 1757) où Rousseau, pour la dernière fois, est venu chez Diderot à Paris. Elle ne parle donc que par ouï-dire.

ridicule complaisance que tous ses amis avaient pour cette gredine de laveuse d'écuelles dont il était épris. Il dit que la mère de cette femme lui faisait des mystères. J'ai vu dans mon enfance cette mère et cette fille venir tout bonnement dire à mon père qu'elles mouraient de faim; et mon père leur donnait chaque mois, et encore souvent quand elles venaient demander. Le baron [*d'Holbach*] en faisait autant; aussi M. Grimm; et en vérité, c'était bien dans l'intention de faire plaisir à cette espèce d'animal sauvage.

La page où il ose comparer ma mère à cette créature[1] m'a mise en fureur. Ma mère était grondeuse; mais elle était la fille d'un très bon gentilhomme, qui avait tout mangé. Elle avait été élevée au couvent; et, belle comme un ange, elle en avait la sagesse. Jamais mon père n'a pu réussir auprès d'elle qu'en l'épousant. Le tort de mon père fut de ne point la former pour le monde, parce que, né jaloux, il ne souhaitait pas qu'elle le vît. J'ai comparé dans ma tête le caractère de ma mère à un morceau de cristal de roche, non taillé, et hérissé de pointes. L'âme très noble et très fière; une franchise qui ignorait la dissimulation de la politesse; pieuse sans bigoterie, et ayant de l'esprit, assez pour lire avec grand plaisir tragédies, comédies et romans. Toute ma vie, elle m'a échinée à lire près d'elle. La solitude, les détails domestiques où la condamnait la plus étroite fortune, le chagrin des liaisons de mon père, l'ignorance des formes du monde, avaient aigri son humeur; et gronder était devenu une habitude.

1. *Confessions*, livre VII, *in fine* : « Diderot avait une Nanette ainsi que j'avais une Thérèse : c'était entre nous une conformité de plus. Mais la différence était que ma Thérèse, aussi bien de figure que sa Nanette, avait une humeur douce et un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme; au lieu que la sienne, pie-grièche et harengère, ne montrait rien aux yeux des autres, qui pût racheter la mauvaise éducation. »
Diderot était marié. Jean-Jacques avait une maîtresse : il appelle cela une conformité! On comprend l'irritation de Mme de Vandeul.

Ma mère ne m'a rien appris de ces grâces qui enchantent dans le monde; mais elle avait une idée très juste et très sévère de ce qui était mal ou bien.

Excusez-moi de vous avoir bavardé tous ces souvenirs : il est de légers mouvements qui font vibrer toutes les cordes de l'âme; et s'il fallait que je susse, en prenant une plume, ce que je veux écrire, je serais dix ans avant de commencer.

En effet, ces lettres de Mme de Vandeul n'en finissent pas, et le lecteur a pu les trouver longues, malgré les coupures que nous y avons faites. Elles contrastent avec celles de Mme de Staël, qui savait chaque fois ce qu'elle avait à dire, et ne s'attardait pas à considérer ses souvenirs, ou à prolonger l'entretien avec un ami absent. Le fait est que Meister, pour qui Mme de Staël avait beaucoup de confiance, et même d'attachement, ne lui inspirait que des sentiments tempérés : jeune, elle avait vu en lui un homme d'un certain âge. Jeune, qu'avait pu rêver Mme de Vandeul? Nous n'avons que les lettres qui nous ont été conservées; elles sont d'un style apaisé qui rappelle le mot du poète :

... nos vœux purs dans l'absence
Pourraient se suspendre aux autels.

Meister lui envoyait tout ce qui sortait de sa plume; et ces écrits, aujourd'hui si fanés, sont pleins de fraîcheur pour elle : elle aime à les commenter; ils lui retracent une présence qui lui était chère. Et puisque l'âge est venu, et les épreuves, et les jours mauvais, elle donne des conseils de raisonnable amie, de femme prudente et sage :

Adieu, mon aimable ami. Croyez que je sens, bien plus vivement que je n'ose le dire, le prix et le charme de tout ce qui vous passe par la tête pour me donner tous les instants de bonheur qui sont en votre pouvoir. Vous ne pouvez accroître ni la douceur des souvenirs des années où je vous voyais, ni le regret constant que je vous conserve. Il n'est point de jour où votre idée ne se mêle à toutes les époques de la journée; il n'est pas une idée où votre bonheur n'ait la plus grande part. C'est la seule manière que j'aie de m'occuper du mien.

Parlez-moi de vos amis, de vos parents, de vos affaires, de tout ce qui devient mien par l'intérêt que l'on met à suivre ceux que nous aimons, dans le cours de leur vie habituelle. Dites-moi que, par égard pour mon repos, vous renoncerez aux fantaisies, et que vous prendrez un peu d'économie, de manière à ce que vous puissiez un jour laisser cette galère (*la Correspondance littéraire*) et ne travailler que selon votre goût et votre génie.

... Votre ombre erre autour de moi. De nous deux, ce n'est pas vous qui devez redouter de vieillir. Vous serez mon ami toujours bon, aimable, sensible; vous ne serez jamais vieux pour moi, et très heureusement je suis bien vieille de fait.

Nous citerons encore quelques pages d'une longue lettre écrite par Mme de Vandeul le 7 juillet 1816, peu après la mort de son mari. A propos d'un livre de prières — *les Heures* — que Meister venait de publier, elle s'épanche avec son ami, et lui fait part de ce qu'elle pense sur la religion. Trente ans s'étaient écoulés depuis la mort de son père; elle avait vu passer la Révolution et la Terreur; elle avait vu les prêtres traqués et tués, et plus tard les églises se rouvrir au culte. Dans cette retraite rurale où elle passe

l'été[1], elle se montre à la fois fidèle paroissienne, avec les habitudes religieuses qu'elle tient de l'éducation maternelle, et vraie fille de Diderot, héritière de l'esprit philosophique de l'autre siècle. Elle sait voir, elle sait penser; et dans le balancement des idées contradictoires où elle a été élevée, son esprit a pris un certain équilibre, qui ne contentera pas, à vrai dire, l'orthodoxie même la plus indulgente.

Je ne me souviens plus guères que des choses que j'ai apprises dans ma jeunesse; je saurais encore très bien réciter les dix ou douze premières *Odes sacrées* de Rousseau; et très souvent, quand j'ai, la nuit, des heures d'insomnie, je me les récite.....

Je dois peut-être à une vie contrainte, et à beaucoup de circonstances pénibles, les efforts que j'ai faits pour éviter le mal. Si j'eusse été très heureuse, n'étant pas obligée de lutter, de calculer les inconvénients des fautes auxquelles j'eusse pu me laisser entraîner, j'ignore si ma route eût été la même. Je suis née, et j'ai passé les dix-neuf premières années de ma vie entre un père très bon, très sensible, très facile à contenter, et qui joignait à sa tendresse une amabilité et un esprit dont vous avez connu le charme. Ma mère m'aimait également, avec toutes les vertus de son sexe et aucun de ses vices, avec une piété très constante, une observance très rigoureuse des devoirs de notre religion. Son caractère humoriste[2], éternellement grondeur, faisait de notre intérieur un enfer, dont mon père était l'ange consolateur. Sans lui, ma mère eût abruti toutes

1. A Auberive, au bord de l'Aube, et près des sources de cette rivière, à quelque distance de Langres, dans la Haute-Marne. M. de Vandeul, le petit-fils de Diderot, fut sous la Restauration député de ce département; il a été l'un des 221.

2. *Humoriste* est pris ici dans un sens vieilli : *qui est d'humeur fâcheuse.*

mes facultés, et détruit peut-être mon existence; car à l'âge où cette vie me devint pénible, ma santé s'altéra.

Le frère de mon père était un saint, dans l'acception du mot : une partie de ses jours et de ses nuits, il était au pied des autels. Il vivait du plus strict nécessaire. Il m'a privée de son héritage, pour fonder une école chrétienne; et en cela, il a fait une bonne action : car il est sûr que, mère de famille, je n'eusse pas employé à cet usage les cinquante mille écus qu'il y a consacrés; mais ce saint homme accablait et désolait son père par sa tourmentante austérité. « Hélas! disait mon excellent grand-père, j'ai deux fils : l'un sera sûrement un saint, et je crains bien que l'autre ne soit damné; mais je ne puis vivre avec le saint, et je suis très heureux du temps que je passe avec le damné. »

Une sœur de mon père voulut, en dépit du vœu, de la tendresse et de la volonté de ses parents, se consacrer à l'état religieux. Jeune, douce, soumise aux devoirs d'un état qu'elle avait choisi, on abusa de sa force physique : le moral s'altéra; sa tête s'exalta; elle mourut folle à vingt-sept ou vingt-huit ans. C'est le destin de cette sœur qui a donné à mon père l'idée du roman de *la Religieuse*, comme ses amours avec ma mère lui ont donné le sujet du *Père de famille*.

Le saint de la famille tourmenta et prit son frère en haine pour la différence sur les idées religieuses[1]; il se

1. On voit que le frère de Diderot, comme le frère janséniste de Voltaire, ne fit pas aimer des siens la religion chrétienne. Ces deux croyants sont responsables, pour une bonne part, du dégoût que les deux philosophes ont eu pour elle. On n'a pas assez remarqué l'influence de ces sentiments de famille : elle a été profonde sans doute, et certainement durable. Le 22 septembre 1765, vingt ans après la mort de son frère Armand Arouet, Voltaire écrivait à Thomas, qui lui avait envoyé son *Éloge de Descartes* : « Vous m'avez fait *un grand plaisir* de ne pas oublier le petit conseiller de province, *qui méprisait le philosophe son frère.* »

refusa à toutes les marques de tendresse et de respect que je lui donnai, parce que j'étais la fille de mon père; jamais il n'a voulu accorder à mes larmes et à mes sollicitations, d'embrasser mes deux enfants, parce qu'ils étaient mes enfants et les petits-enfants de mon père. La sainte a causé le chagrin le plus cruel à ses parents, en allant s'enterrer dans un couvent; et le genre de sa mort fut pour eux un sujet de repentir et de reproche d'y avoir consenti.

Avec un caractère dur, aigre, exagéré, avec du génie, avec tout ce qui donne de l'énergie, j'eusse tourné à l'intolérance de toute opinion religieuse. Mais la nature m'a pétrie mollement; l'indifférence a pris la place de l'aversion; mon cœur, susceptible des idées, ou plutôt des sentiments bons, humains, se plaît à tout ce qui est bien, et utile, et agréable aux autres. J'ai tellement entendu discuter sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, que je n'ai pu comprendre comment les humains se tourmentaient pour ce qui est hors de leur force.

Notre messe est un mystère, entouré d'une série de prières qui ne varient jamais. Mon respect pour le culte m'y rend très exacte ici, et je lis la Bible pour que mon attention soit fixée. J'y vais dans le vêtement le plus simple, et le moins propre à attirer l'attention des assistants. On quête pour l'entretien du culte, et je consacre une petite somme à cette dépense. On présente un pain à bénir chaque année : pour donner à mon cœur une sorte de plaisir à cette forme, j'habille complètement une fille pauvre de mon village, que je charge de présenter cette miche; et je la charge d'une offrande honnête pour le curé. L'idée qu'il a une journée plus aisée, la joie de ma paysanne, en beaux habits pour son état, qui me remercie de tout son cœur, et qui me fait regretter de n'en pouvoir faire autant chaque semaine : voilà à peu près, mon ami, à quoi se réduit ma ferveur de prières. Dimanche dernier, j'eus cette satisfaction.

Un jour, c'est un malade qui a besoin d'une chose; une

femme qui accouche, et qui n'a pas un chiffon pour entortiller son enfant : que sais-je? mille petites *prières* de cette espèce. Je me trouverai toujours riche, j'espère, pour ce genre de piété.

J'ai ici un saint ecclésiastique et une sainte religieuse; tous deux prient à qui mieux mieux; ils ont tous deux la perfection de l'égoïsme. Mon mari a comblé de biens et d'attentions de tout genre cet ecclésiastique : il n'a pas été mélancolique vingt-quatre heures après sa mort. J'étais tuée en le voyant jouer au billard comme de coutume, et ne pas donner un souvenir à celui qui lui a arrangé exprès une cellule commode, avec un prie-Dieu, et un Christ au-dessus. Il ne dérangerait pas l'heure de son bréviaire pour me rendre un service : d'ailleurs bien doux, égal comme l'eau qui coule; il prie, fume une pipe, va dire sa messe, revient déjeuner, joue au billard; quitte la société au milieu de la partie, si la pendule indique l'heure du bréviaire; va se promener seul pour ne pas être gêné, revient dîner, écoute la conversation, va à l'église, et chez la femme de notre homme d'affaires, qui est la première commère du village. La religieuse le suit comme un chien barbet pour la messe et les prières; hormis la pipe et le jeu, c'est même vie, même insouciance. Je mourrais demain, mon fils aussi et les trois petits-enfants, qu'après-demain ils retourneraient dans leur gîte, ajouteraient à la litanie de prières un *De profundis* tous les jours, et n'éprouveraient aucune autre altération dans leur existence morale. Vous au contraire, mon ami...

On dirait qu'un sort malin a choisi et désigné les prêtres qu'on rencontre autour de Diderot et des siens; son frère d'abord; on vient de voir le souvenir qu'il avait laissé à Mme de Vandeul : tout y concorde avec ce qui est dit de lui dans les lettres de son père à Mlle Volland. L'amie de Diderot, Mme d'Épinay, s'adresse un

jour à l'abbé Martin : elle a raconté dans ses mémoires avec quelle indifférence rebutante, avec quelle morgue janséniste il avait accueilli ses appels et ses larmes[1]. Et la fille de Diderot, on l'a vu tout à l'heure : elle n'a eu auprès d'elle qu'un petit esprit pour représenter la sainte Église. Qu'est-ce que François de Sales aurait pensé de ces trois prêtres?

A vrai dire, Mme de Vandeul était une de ces dames laïques avec qui MM. les ecclésiastiques ont à se bien tenir. Il n'est pas commode ni agréable, avouons-le, de se trouver sous le regard d'une observatrice dont le coup d'œil est aussi aigu et perçant, et le crayon aussi leste et aussi noir. M. Renan était plus équitable quand il disait de ces êtres dont la piété est plate et sans essor : « étroits et bornés avec la religion, peut-être eussent-ils été méchants sans elle. »

Revenons à Meister. Il avait une vieillesse paisible, et il continuait tellement quellement la *Correspondance littéraire*, quand il fut surpris, dans l'été de 1812, par la publication de cinq volumes de ces feuilles mensuelles. Ce sont les années 1770 à 1782, qui venaient d'être imprimées à Paris, d'après un manuscrit sur lequel on avait mis la main à Berlin, alors que les troupes françaises étaient maîtresses de cette ville. Le titre de l'ouvrage l'attribuait tout entier à Grimm et

1. *Mémoires de madame d'Épinay*, édit. Boiteau, t. I, p. 364 à 370. Voir aussi *la Jeunesse de madame d'Épinay*, p. 379 et 380. Les auteurs de ce livre, MM. Perey et Maugras, ont donné des éloges bien peu mérités à l'abbé Martin, ce prêtre correct, qui écarte et renvoie celle qui s'adresse à lui.

Diderot. Mais la fin du second volume, et les trois derniers, étaient son œuvre, à lui Meister, laquelle était ainsi mise au jour à son insu, et à son grand mécontentement.

Ch. Nisard a publié[1], non pas les premières « tristes lamentations » adressées aussitôt par Meister à son ami Suard, mais une seconde lettre du même au même, du 27 juillet 1812, écrite d'un ton déjà rasséréné : le caractère de Meister s'y montre à nu; les renseignements y abondent, et ce n'est qu'à regret que nous y renvoyons le lecteur; elle est trop longue, malheureusement, pour être insérée ici.

Les cinq volumes qui avaient ainsi paru, tout au milieu de la campagne de Russie, eurent aussitôt un grand et vrai succès; il y eut un second tirage au bout de trois mois, et en Angleterre une réimpression. Meister ne put qu'être flatté, et son premier sentiment de déplaisir fit place à une satisfaction bien naturelle chez un auteur. Mais ce succès même faisait prévoir la publication du reste de la *Correspondance littéraire*; et Suard fit comprendre à son ami que le plus sage était de prendre les devants et de se mettre lui-même à la tête de l'entreprise. La lettre qui suit, de Suard à Meister, est un témoignage de son sens pratique et de sa sincère amitié :

1. *Mémoires et correspondances historiques et littéraires*, Paris, 1858, p. 91 et suiv. — Dans ce même ouvrage, p. 42, on trouvera quelques détails sur l'aide que Suard donnait à Meister pour la rédaction de la *Correspondance littéraire*, et sur la collaboration de Meister au journal parisien le *Publiciste*.



Paris, 28 septembre 1812.

Mon bon et aimable ami, vos scrupules me paraissent sans fondement :

1° Il n'y en a aucun à avoir sur la publication d'un ouvrage qui n'a rien d'inconvenant, et qui sera publié demain par un autre, s'il ne l'est par vous.

2° Reposez-vous sur moi pour toutes les précautions à prendre pour écarter de vous jusqu'au moindre soupçon. Vous êtes sûr du bon Berthet (*factotum littéraire de Meister à Paris*). Moi, je vous réponds que *même ma femme* ne saura pas que vous ayez eu aucune part à la publication de cette suite. Le public ne cherchera pas un autre auteur que celui qui a donné la première partie.

3° Il est important que ce soit vous qui publiiez, comme vous l'observez très bien; parce que vous supprimerez de cette suite ce qui vous paraîtra bon à supprimer.

4° L'intérêt pécuniaire n'est pas non plus à dédaigner : ce sera une petite indemnité des pertes que vous avez faites [1]. Je ne sais pas combien de volumes fera votre manuscrit; mais vous aurez 1 200 francs par volume de 25 feuilles [2]. Aucun autre libraire que celui avec lequel j'ai traité ne serait en état de faire mieux, et ne serait en même temps plus solvable.

Je vous avouerai que l'exécution demandera de ma part des précautions exactes. Je ne veux, ni faire le traité en mon

1. On ne sait pas à quoi Suard fait allusion. Mais on peut supposer que l'Europe princière ayant été bousculée, dépouillée et ruinée par les guerres du premier Empire, Meister avait perdu la plupart des abonnés de la *Correspondance* : ce qui expliquerait pourquoi celle-ci prit fin bientôt après. Le dernier numéro est du mois de janvier 1813.

2. Meister reçut en effet 6 000 francs, en 4 billets, payables à des termes échelonnés de trois mois en trois mois; le dernier, au 10 avril 1814. Mais nous ne savons pas si, au milieu des désastres de la guerre et de l'invasion, la librairie Buisson se trouva en mesure de payer à chaque échéance la somme convenue.

nom, ni avoir l'air de diriger l'impression, ni par conséquent revoir les épreuves. Je ne veux point employer d'homme de lettres pour tout cela; mais j'ai sous la main un commis dont je suis sûr pour les courses et les épreuves; et de plus, une femme intelligente et parfaitement honnête, dont je suis encore plus sûr; elle sera censée dépositaire du manuscrit; mais ni elle, ni mon commis ne saura même votre nom. Je joins ici un modèle de déclaration [1], que je vous prie de copier et de signer sur un papier à part.

Tout ira bien, je vous le garantis; mais il ne faut pas perdre de temps. On a déjà proposé à Buisson une copie de la suite. Si je différais à la lui promettre, c'est un juif qui est âpre à la curée, et prendrait ce qui s'offrirait à lui le premier. Revoyez sans délai le manuscrit qui doit faire le premier volume, et envoyez-le moi par la voie la plus courte.

Ces conseils si sages furent exactement suivis. Cinq volumes, de la plume de Meister, contenant la suite de la *Correspondance littéraire* jusqu'en 1790, parurent au mois d'avril 1813. Mais le nom de l'écrivain ne fut pas donné au public. Grimm et Diderot continuèrent à figurer seuls sur le titre de l'ouvrage. Meister ne tenait pas, il faut le reconnaître, à sa gloriole d'auteur. Il allait entrer dans sa soixante-dixième année, et se pré-

1. « Je souscris à tous les arrangements que M. Suard fera, pour la cession qu'il fera à un libraire de la suite de la *Correspondance* du baron de Grimm et de ses coopérateurs : manuscrit dont je suis (comme le sait fort bien M. Suard) légitime propriétaire.

« Le manuscrit sera déposé entre les mains de Mme Charlé (rue Neuve Saint-Marc, n° 8) qui le remettra, volume à volume, au libraire que M. Suard aura choisi, et d'après ses directions. M. Lefèvre sera chargé de revoir les épreuves.

« Pour tous les détails de cette affaire, je m'en remets entièrement aux soins et à l'amitié de M. Suard. »



occupait davantage du repos de sa vieillesse : rare exemple de philosophie!

Toujours est-il que sa renommée a souffert de cet effacement volontaire. Longtemps on a ignoré ses droits d'auteur sur la moitié des seize volumes de la *Correspondance littéraire*. Dans l'excellente édition qu'il en a donnée, M. Maurice Tourneux a été le premier à dire la grande part qui appartient au littérateur zurichois dans ce vaste monument. M. Scherer, en écrivant la vie de Melchior Grimm, a montré aussi le vrai rôle de Meister. Après eux, on ne peut plus parler de lui comme le faisait encore Sainte-Beuve[1]. L'illustre critique a répété après beaucoup d'autres que Meister avait été, pendant des années, le secrétaire de Grimm. Mais non. Il a été son successeur.

Meister, à maintes reprises, avait fait le chemin de

1. *Causeries du Lundi*, t. VII. L'erreur qui s'est perpétuée jusqu'au moment où MM. Tourneux et Scherer ont rétabli la vérité, s'appuyait sur la préface de la *Correspondance littéraire*, années 1753-69 : 6 volumes publiés en 1813. « Le baron de Grimm, y était-il dit, n'est point le seul auteur de cette Correspondance. L'abbé Raynal fut le premier qui se chargea d'entretenir une correspondance littéraire avec quelques souverains de l'Allemagne.... En 1755, il la céda au baron de Grimm, *qui la continua jusqu'à l'année 1790.* » Cette assertion si nette et si fausse a été corroborée par la *Notice biographique sur Grimm*, qui est en tête du premier volume de l'édition de 1829. Il y est dit que Grimm mena de front le travail littéraire de la *Correspondance*, et ses fonctions de diplomate, « jusqu'au moment où les événements précurseurs de la Révolution le forcèrent à quitter Paris ».

On voit que Suard avait raison quand il écrivait à Meister : « *In utramque aurem dormies* : votre nom ne sera point prononcé » (lettre citée par M. Tourneux, XVI, 216); et dans une autre lettre, du 16 avril 1813, que nous avons sous les yeux : « Quant au secret, soyez tranquille : rien ne peut vous déceler. »

Zurich à Paris; deux fois il était allé de Paris à Londres. Mais il ne paraît pas avoir aimé les voyages pour le voyage, pour le plaisir de voir du pays; et Mme de Vandeul avait remarqué qu'il n'aimait pas la campagne. Il ne s'est plu à faire que de courtes excursions en Suisse, dans les Alpes, le Jura, et la plaine qui les sépare. La plus lointaine de ces promenades le conduisit sur le versant italien des Alpes; il en a fait le récit dans un de ses derniers opuscules. On y peut relever une esquisse du caractère italien : à vrai dire, ce n'est pas en quelques jours passés au bord des lacs lombards qu'il a pu l'observer; mais à Paris et à Zurich, il avait eu l'occasion de voir beaucoup d'Italiens, et des plus distingués : Galiani, Beccaria, Foscolo; et ses remarques, qui sont d'un observateur judicieux, offrent un intérêt historique, la marque d'une époque qui n'est pas à regretter :

> Ce qui a donné aux Italiens une réputation de fausseté, ne serait-ce point l'extrême vivacité de leurs impressions du moment? L'habitude qu'ils ont été forcés de contracter, d'en réprimer l'expression, tantôt par des égards louables pour les autres, tantôt par une prudence indispensable pour eux-mêmes, les fait paraître beaucoup plus dissimulés qu'ils ne le sont réellement, ou que ne le paraissent d'autres peuples, d'une imagination moins susceptible, ou d'un caractère plus calme et plus froid.

Nous venons de nommer le poète Foscolo. L'amitié enthousiaste qu'il éprouva pour Meister, a été le dernier succès obtenu par ce vieillard. En 1815, au moment où disparut pour longtemps l'espoir des patriotes italiens,

de voir leur pays arriver à l'indépendance, Foscolo s'était réfugié en Suisse, et il passa toute une année dans les environs de Zurich; c'est alors qu'il connut Meister. Les lettres amicales et presque filiales qu'il lui a adressées à cette époque, ont été publiées par M. Adolphe Tobler, un des maîtres de la philologie romane. Dans une lettre de 1817, à ses libraires Orell, encore inédite, Foscolo écrivait :

M. Meister m'est cher comme ami, comme maître, et comme père. Souvent, en désirant la mort, je m'afflige de ne pouvoir pas expirer dans ses bras : c'est à lui seul que je voudrais confier mes dernières volontés et mes manuscrits. J'avais l'intention de lui faire une surprise en lui envoyant un bel exemplaire de son *Euthanasie* (un des ouvrages publiés par Meister dans sa vieillesse) que j'ai tournée de mon mieux en italien...

Voilà qui montre que Meister avait le don de plaire. Cinquante ans auparavant, quand il s'était présenté à Jean-Jacques Rousseau, sa jeunesse avait été bien accueillie du philosophe misanthrope; et, devenu vieux, il n'avait pas perdu, on le voit, le charme qui distinguait sa personne.

La plus belle vieillesse arrive un jour à sa fin. Dans le cours de sa quatre-vingt-troisième année, Meister mourut frappé d'un coup d'apoplexie, le 10 novembre 1826. Il avait quitté Paris depuis plus de trente ans, et sa mort n'y fit pas de bruit : il était oublié. Sa longue vie l'avait fait survivre à ses contemporains, et quoiqu'il eût continué à écrire et à publier, la nouvelle génération ne le connaissait plus.

Henri Meister, comme Béat de Muralt, le baron de Besenval et Bonstetten, a été un de ces Suisses allemands qui, au XVIIIe siècle, ont su se faire une place avec quelque succès parmi les littérateurs français. Dans les temps qui ont suivi, Berne et Zurich ont vu naître d'autres écrivains : Jérémias Gotthelf, Gottfried Keller; mais le sentiment germanique s'était réveillé, et ces derniers n'ont pas été, comme les autres, infidèles à la langue allemande.

LETTRES INÉDITES

DE MME DE STAËL

CHAPITRE I

LE RÈGNE DE LOUIS XVI

Nous avons dit que dans les lettres de Mme de Staël, les dates sont presque toujours absentes ou incomplètes. Mais la *Correspondance littéraire* nous permet de fixer aux premiers mois de 1786 la plus ancienne des lettres que Meister a conservées.

Mme de Staël avait reçu de lui la copie de quelques couplets, *par une jolie femme, étant à table, à Lyon, entre MM. Thomas et Ducis* :

La nature est ménagère
De prodiges à citer.
Le siècle qui vit Homère
N'eut pas Sophocle à chanter.

Mais sur cet heureux rivage,
Tous les dons sont réunis :
Nous voyons dans le même âge
Des Thomas et des Ducis [1].

1. Thomas, auteur de la *Pétréide*, était une espèce d'Homère. Quant à Ducis, on sait que ses tragédies ont eu beaucoup de succès.

Si l'esprit est quelque chose,
Ah! c'est tout d'avoir un cœur!
Beaux vers, élégante prose,
Ne font pas notre bonheur.

On admire le génie,
On encense le talent :
Mais on aime à la folie
Ce qui tient au sentiment.

Thomas était mort depuis quelques mois (17 septembre 1785) et les vers faits à son éloge ravivaient le chagrin qu'on avait eu de le perdre.

MADAME DE STAËL A MEISTER

Je suis bien reconnaissante, monsieur, de la grâce que vous avez mise à m'envoyer aussi promptement cette chanson. Elle m'a rappelé de tristes souvenirs. Tous les charmes qui enivraient le poète n'inspirent maintenant que de la douleur aux amis. Quittons, s'il se peut, une pensée qui laissera toujours un vide dans mon cœur, que personne ne pourra remplir.

Voici cette *Folle* que vous désirez[1], monsieur. Je vous prie de me la renvoyer : c'est ma seule copie; mais je vous assure que je n'y mets précisément d'autre valeur que de ne la pas jeter au feu.

Mme de Staël, quand elle vivait sous l'œil de sa mère, avait été surveillée et tenue en bride. Aussi, une fois

1. « A la mode de faire des synonymes, dit Meister dans la *Correspondance littéraire*, a succédé celle de faire des *folles* » : c'est-à-dire de petites nouvelles, dont l'héroïne était devenue folle par amour. Mme de Staël, qui n'avait alors que vingt ans, avait rédigé un morceau dans ce genre qui avait la vogue : *La folle de la forêt de Sénart*; on le trouvera dans la *Correspondance littéraire*, juin 1786.

mariée, elle s'abandonna avec ivresse au plaisir de sa liberté; et dans le monde jeune et brillant où elle rayonnait, elle parut oublier ses anciens amis qui l'avaient connue dans le salon de Mme Necker. Ceux-ci, de leur côté, purent être chagrinés de se sentir comme perdus de vue et mis de côté. Dans la lettre qui suit, Mme de Staël répond à un mot de Meister, où ce sentiment s'était fait jour :

Ce jeudi.

Pourquoi mêlez-vous, monsieur, un sentiment pénible à l'impression de plaisir que votre lettre m'avait causée? Moi, je ne sens pas le prix de votre suffrage! Moi, je n'ai pas besoin de votre intérêt! Ne condamnez pas ainsi mon esprit et mon cœur. Je vis dans un tourbillon de plaisirs et d'affaires, qui remplit malgré moi mon temps. Mais je ne vous vois jamais sans en jouir; mais je ne pense jamais à vous sans désirer que vous soyez heureux, et que vous ajoutiez à mon bonheur en me conservant de l'amitié.

C'est à vous seul, à vous directement, que ces sentiments s'adressent; mais si j'y joignais des souvenirs, combien ne me seriez-vous pas cher! Je vous regarde comme le seul rapport qu'il me reste avec une personne que j'ai bien aimée[1], et que j'aurais plus aimée encore en devenant plus digne de la sentir; et il me semble qu'en vous parlant, on est entendu d'elle.

Daignez donc n'être pas si injuste pour mes sentiments, quand vous êtes si prévenu pour mon esprit; et si vous voulez, monsieur, connaître le vrai de tout, ajoutez à l'un et retranchez à l'autre.

1. Mme de Vermenoux, la marraine de Mme de Staël.

Pendant les vingt ans qui avaient suivi la publication de son premier opuscule, Meister n'avait fait imprimer qu'une traduction des *Nouvelles idylles* de Gessner. La *Correspondance littéraire* (qui demeurait manuscrite et n'était connue qu'à l'étranger) absorbait toute son activité. En 1787, il mit au jour un ouvrage intitulé : *De la morale naturelle*. La lettre qui suit répond à l'envoi d'un exemplaire de ce livre. A la fin de sa lettre, Mme de Staël parle d'*éloges charmants* dont elle remercie Meister : il les lui avait adressés sans doute après avoir entendu dans son salon la lecture d'une de ses *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*, son premier livre, et un livre qui méritait en effet beaucoup d'éloges : Mme de Staël y a très finement analysé le caractère du philosophe de Genève, si difficile à saisir.

MADAME DE STAEL A MEISTER.

Lundi matin.

Que je vous rends grâce, monsieur, de la délicieuse lecture que vous venez de me faire faire! Quel sentiment de plaisir on éprouve, lorsqu'après avoir aperçu à travers un nuage, toutes les qualités d'un homme qui se plaisait à se cacher, il s'offre à vous tout à coup, tel que vous avez osé le croire, et au-dessus de tout ce que vous auriez pu imaginer! Que j'aime ce genre de mémoires de sa vie, tout entier en résultats et en sentiments, ces idées sur des objets qui ont tant occupé : neuves et vraies en même temps!

En vous lisant, il me semblait que vous régliez ma tête et mon cœur. J'adoptais, je modifiais, j'arrangeais toutes mes pensées et tous mes sentiments d'après les vôtres. Je n'avais plus besoin d'un autre livre : il a le

mérite de vous laisser encore penser, en menant plus loin qu'on n'aurait été de soi-même. On rêve après avoir réfléchi. Savez-vous qu'il y a dans ce livre la source d'un grand nombre d'ouvrages? Vous avez cueilli la plus belle fleur de plusieurs sujets. Il faut que ce soit vous qui en tiriez encore parti, après en avoir pris les principales idées.

Que je vous remercie d'avoir bien parlé d'aimer! Si quelques hommes d'un esprit supérieur ne soutenaient pas philosophiquement que c'est le premier bonheur de la vie, on appellerait ces sentiments, bientôt, des amusements de femmes, qu'on rapprocherait des jeux des enfants.

Combien votre invocation à une femme [1] dont je perdrai d'autant moins le souvenir, que personne ne me le rappelle, m'a profondément émue! Vous avez fait le charme de sa vie; c'est à vous que sa mémoire appartient; vous venez de peindre et de caractériser le charme que nous sentons sans savoir l'exprimer.

Adieu, monsieur; je ne vous parle pas des éloges charmants que vous daignez m'adresser, mais ne croyez pas cependant qu'ils ne m'aient pas fait un plaisir extrême. Je devrais craindre votre jugement; mais je n'ai pu résister au désir d'avoir pour auditeur un homme tellement fait pour saisir tout ce qui est bon ou mauvais, que je le sentais pour ainsi dire présent à ma pensée, la connaissant comme moi, et la jugeant seulement mieux.

1. C'est encore de Mme de Vermenoux qu'il s'agit ici.

Agréez mes remerciements, monsieur; et maintenant que votre modestie s'est trahie, rompez votre silence et cessez de vous cacher.

Les lettres qui précèdent avaient été écrites en des jours paisibles. Nous arrivons maintenant à l'époque de la Révolution. M. et Mme Necker ont quitté la France; Mme de Staël est restée à Paris.

MADAME NECKER A MEISTER.

Genève, 13 février [1791].

Nous avons lu votre lettre, monsieur, avec un charme et un intérêt inexprimables. Il est impossible de donner une idée plus juste des opinions et de leur influence sur les événements; et nous nous sommes écriés en la lisant, comme on le fait quelquefois sur la ressemblance et la vérité d'un portrait dont on ne connaît pas l'original.

En effet, depuis notre départ, tout a changé, tout nous semble étranger. A force de tout rajeunir, on a fait tomber notre siècle en décrépitude; et le siècle prochain paraît fini, avant d'avoir commencé. Ceux même qui jettent sur l'avenir un regard plus favorable, ne peuvent dire si le siècle sera un monstre, un géant ou un pygmée. Nous cherchons continuellement à deviner la veille ce qui doit arriver le lendemain, et nous ne pouvons consulter les astrologues : car ce n'est pas dans le ciel qu'il faut chercher vos projets et votre destinée, quoique la lune y joue un assez grand rôle[1].

1. Si nous comprenons bien Mme Necker, elle veut dire que les Français sont devenus lunatiques.

L'on a vendu à Londres quatre mille exemplaires de cet ouvrage de M. Burke[1] auquel vous faites si peu d'attention; mais vous vous garantissez des leçons comme Ulysse des séductions de la sirène : il se bouche les oreilles, et vous ne lisez plus. C'est un moyen inventé pour balancer la liberté de la presse; sans cette précaution, on aurait sûrement admiré une multitude d'idées ingénieuses et raisonnables qui embellissent le livre de M. Burke. J'ai été frappée (et votre amitié pour M. Necker me permet de vous le dire), j'ai été frappée de l'emploi que M. Burke fait des idées répandues dans l'*Importance des opinions religieuses*[2]. Il s'en sert tout naturellement dans l'affaire du Clergé ; il en fait un usage un peu plus détourné et plus fin dans sa manière de défendre les sentiments de nos pères et les gouvernements anciens.

Je regrette la beauté de vos spectacles; les hommes m'en ont donné un si désagréable, que je ne voudrais les voir qu'en chimère et en illusion. Le théâtre est comme la lecture, une manière de communiquer avec eux sans qu'ils puissent communiquer avec nous.

Je n'irais pas voir jouer *Calas*[3]; c'est assez de nos malheurs présents, sans y joindre de cruels souvenirs; mais *Psyché* est encore du bon temps des allégories, où l'on disait la vérité avec ménagements. Que dirait La Fontaine s'il lisait à présent Camille Desmoulins?

1. *Reflections on the Revolution in France*, 1790.
2. Necker avait publié cet ouvrage en 1788.
3. Tragédie de Laya, représentée pour la première fois au mois de décembre 1790.

La Fontaine employait les tigres et les lions pour ne pas choquer les hommes. Il prendrait à présent des noms d'hommes pour ne pas choquer les tigres et les lions. Pardon! les barbaries d'Aix me poursuivent jour et nuit.

En traduisant votre ouvrage [1], monsieur, l'on a travaillé à deux réputations à la fois. M. Necker se trouve heureux d'être présenté par vous aux bons esprits de votre patrie. Votre ouvrage est un de ceux qui surnagera sur cet océan d'écrits, enfants de la Révolution. Il a eu beaucoup de succès, et il le conservera dans l'avenir; lorsque les passions ne sont plus des caricatures, l'on sent davantage le mérite des portraits.

La santé de M. Grimm m'inquiète, et nous pensons souvent à lui avec un tendre intérêt.

J'ai fort regretté M. de Rulhière [2]; la suite en amitié qu'il m'a toujours montrée, est une espèce d'équivalent de la sensibilité, dont cependant je ne le trouvais pas dépourvu. Enfin l'esprit, à un certain degré, s'unit toujours à notre cœur par quelque côté, et l'on est surpris de s'apercevoir que la privation est un vrai déchirement.

Personne au monde ne sentira plus que nous, monsieur, le prix de vos lettres, et de vos longues lettres, si votre confiance vous engageait à les rendre telles. Il est temps de fixer nos opinions et notre carrière, et ce n'est que dans le cœur d'un ami fidèle et

1. *Des premiers principes du système social, appliqués à la révolution présente*, Paris, 1790.
2. Mort le 31 janvier 1791.

dans les aperçus d'un esprit juste, fin et impartial, que nous pouvons puiser les éléments de notre détermination. Votre lettre finit d'une manière si touchante qu'elle m'autorise à prendre ce langage, et quand vous n'auriez pas employé des expressions qui bannissent toute espèce de réserve, notre cœur nous aurait avertis de le faire, et nous n'aurions pas été assez malheureux pour nous y méprendre.

Ma santé est entièrement dérangée; mais j'ai du plaisir à vous écrire, et je ne pouvais répondre laconiquement à des lettres qui me font penser et sentir si délicieusement. Recevez nos plus tendres amitiés.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Je ne vous ai pas parlé de vos *Lettres sur l'Angleterre* parce qu'un homme de ma société les avait prises au moment où je les ai reçues. Maintenant que je viens de les lire, je résisterais avec bien de la peine au plaisir de vous en parler. Mais est-ce que vous avez été à Londres cette année? Il y a dans ces récits une imagination si fraîche que l'on croit vos souvenirs bien récents.

Je pars pour la campagne; à mon retour, vendredi, dînerez-vous chez moi?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce lundi.

Il faut que vous me plaigniez d'avoir été entièrement distraite par le courageux dévouement d'un homme de mes amis.



J'ai lu votre ouvrage[1] avec un sensible plaisir; j'ai loué, sans vous connaître, un autre ouvrage[2] de vous. J'ai désiré plus que jamais que vos principes fussent adoptés, je l'ai plus espéré en les voyant si bien défendus; mais je n'ai pas eu le temps d'exprimer aucun de ces sentiments.

Venez dîner chez moi demain ou vendredi; je remettrai votre mémoire.

1. *Souvenirs d'un voyage en Angleterre*, Paris, 1791.

2. *Des premiers principes du système social, appliqués à la révolution présente*, Paris, 1790. — Le mot de *principes* qui est un peu plus loin dans la lettre de Mme de Staël indique qu'il s'agit de cet ouvrage.

CHAPITRE II

LA CONVENTION

Meister et Mme de Staël étaient restés à Paris jusqu'après le 10 août 1792; au moment des massacres de septembre, ils se décidèrent enfin à se mettre en sûreté. L'« ambassadrice », comme aimait à dire sa mère, partit aussitôt pour Coppet. Quelques jours après, Meister réussit aussi à sortir de Paris; nous avons dit qu'il se réfugia en Angleterre, où lui parvint la lettre suivante :

MADAME NECKER A MEISTER.

Ce 9 septembre 1792.

Que de grâces n'ai-je pas à vous rendre, monsieur, et que d'excuses à vous faire! Vous avez acquis de nouveaux droits à notre admiration et à notre reconnaissance, et je n'ai pas eu la force de vous écrire. Si je le fais aujourd'hui, c'est par une impulsion à laquelle j'obéis presque malgré moi, tant je succombe sous le poids de mes peines et de celles de M. Necker. Notre âme est en proie à la tristesse; je n'ose pas prêter

l'oreille, malgré la distance où nous sommes de Paris. Dans la crainte d'entendre des cris, je n'ose fixer mes regards; je crois rencontrer des yeux enflammés, présages de mort et de désolation. La terreur rapproche les lieux les plus éloignés, et le passé est toujours le présent pour des cœurs sensibles. Vous avez, monsieur, cette même sensibilité pour les maux dont vous êtes témoin, et vous êtes doué cependant d'une faculté d'attention qui sépare en vous les hommes de l'homme, pour les considérer en grand, abstraitement, et sans partager aucune de leurs passions. Vous savez ne pas désespérer de la chose publique, mais c'est en faisant la retraite de Xénophon, et non en fuyant comme Varus.

J'ai lu ces jours derniers un recueil très piquant de *Dialogues* [1] sur nos affaires publiques et sur d'autres sujets d'un grand intérêt. Les opinions de l'auteur relativement à la Constitution ont une si parfaite conformité avec celles de M. Necker, qu'il faut croire malgré soi à l'identité de la raison. Cette forme de dialogue fixe l'attention, et convient ainsi aux moments de troubles où nous sommes. Elle donne presque un corps, une physionomie aux arguments des deux partis. D'ailleurs, les *Dialogues* vont au-devant des objections, en les présentant dans toute leur force : ce qui convient aussi à un siècle de défiance. Je n'ai point assez de présence d'esprit dans ce moment, pour faire l'analyse de ce charmant ouvrage. Si vous en connaissez l'auteur, dites-lui qu'il nous a donné la plus pure essence de la

1. *Conversations patriotiques*, par Meister, publiées en 1791 et 1792, et toujours sans nom d'auteur.

raison, embellie des grâces de l'esprit. Dites-lui que des idées si douces et si ingénieuses pénètrent encore dans notre âme, comme le chant du rossignol se fait entendre dans une forêt, malgré les rugissements des tigres et des lions.

J'ai bien reçu la lettre que vous m'avez confiée. Vous devez juger du plaisir qu'elle nous a fait, par tous les genres de peine et d'injustice que nous éprouvons. Je vous la renverrai si vous me la redemandez.

L'on a voulu, dites-vous, créer des hommes; mais il aurait fallu consulter la nature. Quelques chimistes mirent un jour dans un creuset un grand nombre d'ingrédients : un corps mort et informe fut tout le résultat de ce mélange mortel. Cette image est celle des législateurs qui voudront former des hommes sans principe de morale et de religion.

Je m'arrête. Je n'ai aujourd'hui qu'une portion de ma pensée, et je voudrais vous la donner tout entière. Mes sentiments sont divisés, et je voudrais les réunir en vous écrivant.

Recevez donc cette lettre comme une marque d'attachement, et non comme le développement de nos idées sur toutes celles que vos lettres nous présentent avec tant de charme.

La Suisse est en deuil. L'ambassadrice est arrivée avant-hier, avec les terribles nouvelles [*des massacres*] du deux [*septembre*], et le récit de tout ce qu'elle a souffert personnellement. Je suis peu à moi-même dans ce moment, et j'ai besoin de me rechercher dans un attachement qui ne variera jamais.

M. NECKER A MEISTER.

Rolle [1], ce 19 décembre 1792.

J'ai appris avec une peine infinie, monsieur, le malheureux accident qui vous était arrivé, et j'ai la plus inquiète impatience d'apprendre que vous êtes guéri. Je prends à tout ce qui vous touche le plus tendre et le plus vif intérêt.

Vous aurez trouvé en Angleterre tout ce qui pouvait convenir à la trempe de votre esprit, et vous en reviendrez avec la preuve de toutes vos idées. Ah! quel malheur pour l'humanité, si ce pays était troublé dans son gouvernement et dans sa moralité! Il nous arrive toutes sortes d'inquiétudes à ce sujet, mais je ne leur trouve encore aucun caractère de vérité.

Ma fille va nous quitter pour aller passer quelques mois, non pas à Londres, mais dans la campagne d'Angleterre, où plusieurs de ses amis se sont réunis. Ce n'est pas à vous, monsieur, que j'aime et qui nous aime, que je cacherai combien ce voyage nous attriste. J'ai fait tous les efforts imaginables pour l'empêcher,

1. Coppet n'étant qu'à deux pas de la frontière française, on pouvait craindre, dans cette époque de troubles, une brusque violence, une attaque de nuit. M. Necker, en 1792, avait demandé qu'on lui permît d'avoir à ses frais une garde de 50 hommes dans son château. On le lui refusa. Ne se sentant plus en sûreté à Coppet, il était allé demeurer à Rolle, — ou peut-être à Germany, dans la maison de campagne de son frère, très voisine de Rolle.

De même, Mme de Staël, à son retour d'Angleterre, s'installa dans une campagne près de Nyon. Elle ne craignait rien pour elle sans doute; mais elle voulait être sans inquiétude pour les amis qu'elle logeait chez elle, et qui étaient proscrits en France.

mais inutilement[1]. C'est par la France qu'elle est obligée de passer, et c'est certes un autre malheur, bien qu'elle ne veuille pas traverser Paris. Ses couches ont été fort heureuses; mais un si prompt voyage dans cette saison est encore un objet de souci. Il faut se résigner à ce qu'on ne peut empêcher; mais on est sous tous les rapports bien malheureux dans ce temps-ci.

Nous attendons dans deux ou trois jours la décision du sort du Roi[2], et nos alarmes sont extrêmes. Ce malheur affreux me déchire le cœur. Je ne sais si vous avez vu la défense[3] que j'ai hasardé de faire de cet infortuné prince; incertain si vous êtes encore à Londres, j'avais fait prier Mme Rilliet-Huber de vous remettre un des deux exemplaires que je lui avais adressés. Je prenais intérêt à ce que vous eussiez l'édition originale, et non celle qui a été faite à Paris dans

1. Quelques jours plus tard, le 2 janvier 1793, Mme Necker écrivait à Gibbon : « ... Après avoir essayé inutilement toutes les ressources de l'esprit et de la raison pour détourner ma fille d'un projet insensé, nous crûmes qu'un petit séjour à Genève pourrait la rendre plus docile par l'influence de l'opinion. Elle a profité de cette liberté, et s'est mise en route plus tôt qu'elle ne nous l'a fait craindre; et c'est sous de si fâcheux auspices qu'elle a commencé l'année, et qu'elle nous l'a fait commencer. Je n'ajoute rien de plus. »

2. Le 11 décembre, le roi avait été conduit à la barre de la Convention, et interrogé par le président. Après qu'il se fut retiré, l'Assemblée décida que « Louis Capet pourra se choisir un conseil ». Dans la séance du 14, on annonça qu'il avait choisi Malesherbes.

Necker sans doute en était là, en fait de nouvelles. Il a cru que le procès marcherait plus vite qu'il n'a fait en réalité. Les votes des membres de la Convention eurent lieu dans les séances du 15 au 19 janvier. On sait que le roi fut mis à mort le 21 janvier.

3. *Réflexions présentées à la nation française*, par M. Necker. S. l. 30 octobre 1792, 55 pages in-4.

une nuit, et qui est un véritable ouvrage de maculature.

Dites-moi, je vous prie, quelques mots sur votre santé, et faites passer votre lettre par Paris, la route de Flandre étant très incertaine.

Genève est sans gouvernement[1] et sans force publique; mais l'ordre s'y soutient par les mœurs jusqu'à présent. On y attend incessamment une Convention nationale, dont quarante députés populaires préparent le plan. On assure qu'il y a toujours unanimité pour la conservation de l'indépendance; et il est heureux que jusqu'à présent la France ne contrarie pas ce vœu : car elle y réussirait avec la plus grande facilité.

Les alarmes des Suisses paraissent cesser, et toutes les milices retournent dans leurs habitations. Cette tranquillité sera-t-elle de longue durée? C'est ce qu'on ne peut encore prévoir avec certitude; mais il y a du moins un répit. L'intérieur du pays est tranquille; cependant, on y remarque une disposition à s'élever contre les droits féodaux.

Il paraît un Mémoire de M. de Montesquiou[2], qui est bien fait dans son but; il y attaque de front M. Clavière.

Nous sommes venus habiter Rolle depuis deux mois,

1. En réalité, c'est huit jours après cette lettre que prit fin le régime aristocratique qui avait donné à la République de Genève trois siècles d'indépendance et de gloire. Le 27 décembre 1792, le secrétaire d'État, M. de Rochemont, écrivait sur le registre du Conseil : « Cette séance a été la dernière... *Deus meliora!* »

2. *Mémoire justificatif pour le citoyen français A. P. Montesquiou, ci-devant général de l'armée des Alpes*. S. l., novembre 1792, l'an 4e de la liberté, 16 pages in-4.

et nous ne savons pas encore quand nous retournerons à Coppet. Nous avons quelquefois tourné nos vues vers l'Angleterre, quand nous avons cru le pays menacé; mais la route était parsemée d'écueils pour nous; et la majeure partie de ma fortune est exposée à tant de hasards, que nous ne serions pas assez riches pour habiter Londres, si les événements que l'on peut craindre se réalisent.

Adieu, monsieur, je vous embrasse tendrement. Je suis sûr que votre séjour en Angleterre nous vaudra quelque nouvel ouvrage de vous. Mme Necker vous a écrit de notre part combien le dernier nous avait plu; c'est toujours de l'esprit et de la raison, avec tous les ornements de la grâce, et avec un style parfait.

MADAME NECKER A MEISTER.

Ce 21 décembre 1792.

Je prends la plume, monsieur, avec un sentiment de tristesse qui semble avoir pénétré toutes les parties de mon être. Les événements publics ont quelque chose d'affreux; et l'on éprouve, dans la retraite où l'on voudrait se cacher, toutes les angoisses des peines particulières. Quoiqu'on nous ait appris votre guérison avec votre accident, l'ordre des temps ne s'observe pas dans l'imagination ni dans l'absence, et vos douleurs nous ont déchirés comme si elles étaient encore présentes. Nous vous demandons de vos nouvelles avec instance et le plus promptement possible; un mot de votre domestique suffira. Hélas! le nombre de nos amis est

si réduit, et celui des gens de mérite tient une si petite place sur cette grande terre, qu'il faut s'attacher plus que jamais à ces points de réunion et de repos qui nous restent encore; car partout ailleurs nous sommes souffrants et déplacés.

Nos contrées si longtemps paisibles ont été menacées par les troupes françaises, répandues en Savoie; il en est résulté une nouvelle révolution dans le gouvernement de Genève.

Il me semblait, l'hiver dernier, que cette ville était parvenue à un point de bonheur dont elle ne pouvait s'écarter, précisément parce qu'elle était à sa véritable place; comme on voit, en physique, deux corps qui se touchent dans tous les points, devenir indivisibles. Je me trompais : des cocardes, des bonnets rouges, ont été les talismans dont l'approche a disjoint tout l'édifice. Nous allons avoir bientôt une Convention nationale, des tribunes et des orateurs : une République française en miniature. C'est une expérience qu'on serait curieux d'observer, si elle ne se faisait pas sur un corps en vie.

Ce que je crains surtout, c'est le don de la parole. Il faut toujours se rappeler ce bel apologue de notre sainte Bible, qui montre le paradis détruit, et le genre humain perdu, au moment où la langue du serpent fut déliée.

Les nouvelles de France nous jettent dans la consternation. L'on attaque la vie du Roi avec un acharnement extrême. Hélas! l'on laisse passer en paix les hirondelles dans d'autres climats, pour y chercher un

asile contre la dureté du nôtre! et l'on ne veut pas qu'un malheureux, déchu de toutes les grandeurs, aille loin de sa terre natale, passer de tristes jours à déplorer l'indifférence ou la haine des hommes.

M. Necker, ému d'un trouble qui durera autant que nous, a élevé en faveur de Louis XVI une voix, timide pour le succès, et courageuse pour lui. Son ouvrage a été fort répandu; mais hélas! les passions violentes éteignent bientôt la douce flamme des sentiments. La cloche commence à sonner, et les hommes ne peuvent plus rien en faveur de cette grande cause, sur laquelle il faut que le Ciel même prononce. Ah! si le dernier coup est porté!.... Adieu, France! Adieu, patrie que nous avons tant aimée, et qui me rappelait le souvenir d'une mère chérie[1], dont il me semble que tant de dureté afflige et outrage la tendre et sensible mémoire.

Mais j'ai tort de vous entretenir avec tant de mélancolie. Je croyais me ranimer en vous écrivant; je vois au contraire qu'en me livrant à mes pensées, j'apprends à en connaître la profonde tristesse. Nos destinées et la vôtre nous semblent éparses sur la terre. Je ne sais où reposer ni les jours qui nous restent à vivre, ni les cendres que je dois lui rendre. La fin des gens de bien n'est pas, sans exception, le soir d'un beau jour; c'est quelquefois aussi une nuit obscure, qui doit donner

1. La mère de Mme Necker, Madeleine Albert, née à Montélimar le 29 septembre 1698, avait quitté la France au printemps de 1720. Elle vint avec son père dans le pays de Vaud, où elle épousa le pasteur Curchod, et vécut trente ans avec lui dans le presbytère de Crassier. Elle perdit son mari au mois de janvier 1760, et mourut elle-même à Genève le 21 janvier 1763.



plus d'éclat au lever du soleil. Cette réflexion peut élever au-dessus de ce nouveau chaos, et nous consoler d'être condamnés, comme Satan dans Milton, à ramper, nager, lutter, traverser et combattre. Mais la peine s'adoucit quand on fait la route avec un ami tel que vous.

Je voudrais avoir des détails sur votre chute, je les désire et les crains. Quel mystère que cette union de l'âme à un corps qui se rend son maître, et qui lui en impose par les souffrances! L'on a beau faire : tout nous montre dans le monde qu'il faut obéir et servir. Ah! que je suis impatiente de connaître vos projets, et de savoir si nous pouvons nous y enchaîner par quelque côté!

Adieu, notre excellent, notre digne, notre constant ami; donnez-nous de vos nouvelles. Dans la situation d'âme où nous sommes, l'amitié qui craint toujours pour ce qui lui est cher, devient mille fois plus timide encore.

J'ai bien reçu votre charmante lettre de Londres; et tout ce qu'elle contient est si analogue à notre manière de voir, qu'elle nous a rendus heureux; car l'esprit a aussi son élément, et il ne respire que quand on l'y fait vivre.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Juniper Hall, near Leather head, Michleham,
Surrey, 25 février [1793].

Je parviens enfin à découvrir où vous êtes. Dites-moi comment je puis vous voir. Je vais à Londres dans

quinze jours. Donnez-moi votre adresse, et dites-moi que vous partagez mon désir de vous voir.

N[ECKER DE] S[TAËL].

Jusqu'ici, les lettres de Mme de Staël à Meister étaient éparses et décousues, et se succédaient sans liaison et sans suite. Mais dans l'hiver et le printemps de la Terreur, elles se multiplient et se pressent, et nous y voyons tout ce qui préoccupait alors cette femme de cœur, active, aimante.

Dans ses *Portraits de femmes*, Sainte-Beuve a écrit (mai 1835) une page qu'il faut citer ici; il est piquant de comparer à la réalité que vont nous montrer nos lettres, le tableau que Sainte-Beuve avait tracé en poète, et qui garde, malgré tout, une grande part de vérité :

« Mme de Staël passa l'année de la Terreur au pays de Vaud, avec son père et quelques amis réfugiés, M. de Montmorency, M. de Jaucourt. *De ces terrasses de Coppet*[1], sa plus fixe méditation était de comparer l'éclatant soleil et la paix de la nature avec les horreurs partout déchaînées de la main des hommes. Son talent observa un religieux silence : on entendait de loin, aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac, les coups réguliers de la machine sur l'échafaud. L'état d'oppression et d'angoisse où Mme de Staël resta durant ces mois funestes, ne lui permettait, dans les intervalles de son actif dévouement pour les autres, que de désirer la mort pour elle, d'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine si perdue. . . . »

L'affaire dont il est parlé dans la lettre qui suit est celle sans doute dont il est fait mention plus d'une fois dans la suite de cette correspondance : Meister avait prié M. de Staël de s'entremettre pour que la Cour de Suède reprît un abonnement à sa *Correspondance littéraire*.

1. On a vu que pendant la Terreur, Mme de Staël et son père n'habitaient pas le château de Coppet, trop voisin de la frontière, et exposé ainsi à un coup de main.



MADAME DE STAËL A MEISTER.

Nyon [1], ce 21 décembre [1793].

Vous êtes à Zurich, vous avez une affaire avec M. de Staël, et c'est à ma mère seule que vous écrivez! Je me plains à vous de cette défiance de mon sentiment, et j'espère que M. de Staël vous prouvera que notre propre impulsion nous suffit pour penser à vous. Pour achever de vous confondre, je vais, moi, qui ai un service à vous demander, m'adresser à vous directement et vous confier ce qui m'occupe.

Un seul bien reste, dans cet affreux écroulement de l'univers; un seul fait encore vivre, c'est de recevoir et de donner du bonheur à ses amis. Vous savez la position des miens; presque totalement ruinée par la confiscation du bien de mon père en France, ma maison est cependant encore leur meilleur asile. Deux messieurs, de Montmorency et de Jaucourt, sont chez moi depuis deux mois, sous des noms suédois; M. de Narbonne y arrive sous un nom espagnol. Berne le sait; Berne le tolère [2], parce que je vis absolument seule à la campagne, et qu'il est bien prouvé que c'est à la retraite la plus obscure que nous aspirons. Mais l'évêque d'Autun, que j'aime si tendrement, ne serait pas reçu

1. Après *Nyon*, dans l'autographe, il y a un mot difficile à déchiffrer : *Troxenhouse* (?). Nous n'hésitons pas à lire *Promentoux* : c'est le nom d'un hameau près de Nyon, au bord du lac Léman.

2. La République de Berne avait conquis en 1536 le pays de Vaud, et elle le gouvernait encore.

ici à cause de ses opinions ci-devant démocratiques [1]. Votre canton a des opinions plus populaires. Cette classe d'émigrés qui a voulu la Révolution, et s'est arrêtée où finissait le sacrifice et commençait l'oppression, cette classe si peu nombreuse parmi la noblesse, doit être plus agréable à l'esprit sage et modéré de votre canton. Ils sentiront aussi que ce parti doit fuir les lieux où il y a des rassemblements d'émigrés de pire origine ; et que, placés entre les deux extrêmes, ils doivent connaître le prix de cette conduite modérée dont les deux factions opposées se plaisent à leur faire un crime.

Vous en savez, sur ces réflexions, mille fois plus que moi. Mais le fait est que je puis, comme femme d'un Suédois, d'un Suédois qui a une grande place dans son pays, et que le grand chancelier de Suède a recommandé comme ambassadeur à l'avoyer de Berne, louer une maison de campagne sur les bords du lac de Zurich le printemps prochain ; mais si l'on devine que les deux Suédois qui habitent chez moi, qui n'en sortiront point, qui ne chercheront point la société, et ne passeront pas le jardin de ma maison : si l'on devine que ces Suédois sont deux constitutionnels, deux hommes amis de la monarchie limitée, de la liberté dans l'ordre, me tourmentera-t-on ? Ou voudra-t-on bien croire l'ambassadrice de Suède, affirmant qu'elle n'a chez elle que des Suédois ?

1. On sait que c'est pour le même motif que Talleyrand fut forcé de quitter l'Angleterre peu de temps après.

Mme de Staël écrivait à M. de Gérando : « Les trois hommes que j'aimais le plus, depuis l'âge de dix-neuf et vingt ans, c'étaient N., T., et M. (*Narbonne*, *Talleyrand* et *Mathieu de Montmorency*).

On y a consenti ici ; mais on ne m'a pas donné la permission pour l'évêque, et je ne me fixerai nulle part sans lui. Daignez donc me dire si je puis, avec quelque espoir de sécurité, louer ce printemps une maison à la campagne, et y inviter M. de Talleyrand. Dites-moi si Zurich veut caractériser la modération de ses opinions en donnant un asile à des hommes persécutés pour cette même modération.

Dites-moi enfin si je vous devrai le bonheur de passer l'été avec vous et mes amis. Si cela était impossible, je vous prierais alors de prendre quelques informations sur Schaffhouse. Cela me conviendrait bien moins ; mais enfin, ce dont j'ai besoin, c'est d'une maison qui serve d'abri contre les injures de l'air, et de retraite contre les passions des hommes. Je n'ajouterai rien à cette lettre ; tant de sentiments se pressent au fond du cœur que, pour commencer, il faut être certain de pouvoir tout dire ; et la vie et l'âme, et la parole et la pensée n'y suffisent pas. Croyez seulement que je dois et vous estimer et vous aimer, et mettre au premier rang le plaisir de passer quelque temps avec vous.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Nyon, 31 décembre 1793.

Je reçois une lettre de M. de Staël, datée de Zurich. S'il y était encore, ou qu'il fût resté à Schaffhouse, oserais-je prier M. Meister de lui faire parvenir cette lettre ; sinon, de la lui adresser à Hambourg sous l'enveloppe de M. Bregard, directeur des postes de Suède ?

J'attends une réponse de M. Meister sur mon ami, l'évêque d'Autun.

Je vais à Lausanne dans quinze jours; pourrais-je y voir M. Meister?

M. DE STAËL A MEISTER.

[Schaffhouse], ce jeudi 2 janvier 1794.

Je profite, monsieur, de la permission que vous m'avez donnée de vous envoyer une lettre pour votre amie. En même temps, j'ai l'honnenr de vous renouveler tous mes remerciements des soins très aimables que vous n'avez cessé d'avoir pour moi pendant mon séjour à Zurich, où je crains d'avoir abusé de votre temps et de votre trop grande complaisance. Vous m'avez dit, monsieur, que vous voyez souvent Mme Burkli; je vous prie très instamment de lui faire agréer tous mes hommages. Je suis enchanté d'avoir fait la connaissance de cette aimable femme, dont l'âme, la tournure et l'esprit ont tant d'harmonie et de charme. Je fais des vœux sincères pour qu'elle soit toujours heureuse. De semblables caractères sont trop à plaindre, quand ils ne le sont pas; car il n'y a que les affections du cœur qui puissent les atteindre.

Je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de me rappeler au souvenir de monsieur votre cousin [1], et de faire mes compliments empressés aux autres personnes dont vous avez bien voulu me faire faire la connaissance.

1. Le pasteur et professeur Léonard Meister, chez qui vivait alors Henri Meister.

Je suis encore ici, et j'en enrage. J'avais donné une lettre pour M. Ott[1] au voiturier qui m'a mené, dans laquelle je priais mon hôte, au cas que la poste du mercredi ou du jeudi apportât des lettres pour moi, de me les envoyer avec un exprès; ni lettre ni exprès ne paraît : j'en suis désespéré.

Adieu, monsieur, recevez l'assurance de la parfaite considération et l'amitié sincère que je vous ai vouée pour la vie

STAEL DE HOLSTEIN.

Je compte rester ici jusqu'à dimanche, mais pas une minute de plus. Je crois que personne n'a été plus condamné à attendre que moi.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

19 février [1794].

J'ai appris à Lausanne une chose qui m'a fait de la peine, c'est que vous aviez les manuscrits du monde les plus intéressants, des lettres charmantes sur l'Angleterre[2], et que vous ne me les aviez pas montrées. Vous m'avez fait tout lire, vous avez flatté mon amour-propre, autant que je prise votre suffrage; et vous n'avez pas voulu me faire jouir de ce que vous aviez

1. C'était le propriétaire de l'hôtel de *l'Épée*, à Zurich.

2. Meister avait publié en 1791 ses *Souvenirs d'un voyage en Angleterre*; Mme de Staël avait lu cet ouvrage, dont elle parle dans les deux dernières lettres du premier chapitre.

L'année suivante, Meister ayant fait en Angleterre un second séjour, écrivit de nouvelles *Lettres*, qui prirent place dans ses *Souvenirs de mes voyages en Angleterre*, Zurich, 1795.

écrit! Est-ce que vous, qui vivez si bien dans les autres, qui composez vos plaisirs de leurs succès, qui les rattachez à eux-mêmes quand ils sont las de la vie, vous ne croyez pas à quelques nuances de vos qualités dans vos amis?

J'ai vu dans la *Gazette de Schaffhouse* que l'évêque d'Autun avait été renvoyé d'Angleterre; je ne pourrais croire à cette nouvelle si, depuis quinze jours, je n'étais pas privée de toute nouvelle d'Angleterre. Ce bruit m'a tellement bouleversée que je puis à peine tenir ma plume, à cause du tremblement que j'ai depuis cet instant. S'il venait ici, je serais trop heureuse; mais il irait en Amérique; mais.... Si Dieu veut que ce nouveau malheur ne soit pas vrai, je vous écrirai pour vous demander de le faire démentir dans la *Gazette de Schaffhouse.*

Que savez-vous de la maison de campagne de M. Ott[1], à Zurich?

Voilà une lettre qui m'est venue par M. Brayoud[2]. Sait-il que sa femme a refusé de donner Mme de.... à un homme de M.... (*deux noms barbouillés exprès*) qui venait la chercher? Il doit être bien heureux de s'être placé près de vous. Je ne sais rien de plus constamment piquant et doux.

1. M. Antoine Ott, capitaine de cavalerie et propriétaire de l'hôtel de *l'Épée*, avait dans la banlieue de Zurich une maison (aujourd'hui *Kasernenstrasse*, 101) qu'il mettait à la disposition des étrangers de marque.

Le philosophe Fichte, dans sa jeunesse, avait été le précepteur des enfants de M. Ott.

2. Brayoud était un peintre, d'abord établi avec d'autres émigrés dans la petite ville de Bremgarten en Argovie, et qui s'était ensuite transporté à Zurich.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Nyon, 12 mars [1794]

Vous êtes bien bon de vous être occupé de moi. Il y va, pour mes amis, de l'Amérique ou de l'Europe, dans notre réception à Zurich : Jugez quel genre de service vous me rendez si nous parvenons à y réussir! Mathieu [de Montmorency] me devance avec M. Bink; il arrive comme Suédois, et vous dira ce que je désire pour moi. La maison de M. Ott me paraît mon affaire absolument; mais si je m'y établis, je veux me nourrir moi-même; c'est plus économique et plus facile. Il me semble que, n'étant pas encore absolument sûre de ne pas aller à Londres, l'étant encore moins de plaire assez à Zurich, pour qu'on tolère deux ou trois personnes chez moi, je devrais commencer par un séjour de huit jours chez M. Ott, à la ville. Je ferais, avec votre secours et la grâce de Dieu, toutes mes petites coquetteries pendant ce temps; et si elles réussissaient, je choisirais avec vous, et ma maison et la pension de Mme de la Châtre [1], qui, mon amie, et constitutionnelle, ne se trouve pas bien dans le canton de Berne. C'est sous son nom de fille : Bontems, qu'elle paraîtrait; mais il y a deux points essentiels; l'un, que le gouvernement sache le nom des masques; car il n'y a point de sûreté sans cela; l'autre, qu'il ait une préférence marquée pour les émigrés démocrates, qui le porte à une exception en leur faveur. Je me mettrai à Winter-

1. Mme de la Châtre, qui plus tard épousa M. de Jaucourt.

thur, à Rapperswyl, comme M. de Montesquiou à Bremgarten, si cela leur convenait mieux. Je ne cherche pas l'éclat de la capitale, où je désire *vous*, et puis vous, et puis encore vous. Je souhaite un asile pour nos amis, assez près de Zurich pour que vous y veniez coucher sans peine. Je crois qu'il ne faut rien dire, ni rien décider, avant mon arrivée. J'ai quelquefois réussi en présence; et d'ailleurs, il me faut suivre, n'est-ce pas? les traces encore fraîches des succès de M. de Staël. Je répète encore que, n'étant pas tout à fait décidée à renoncer à l'Angleterre, il vaut mieux peut-être ne traiter aucune question définitivement, avant moi.

Ah! l'Angleterre, ils m'en ont ôté mon aimable, mon excellent ami! Dites à Brayoud qu'il [*Talleyrand*] ne pouvait venir ici; c'était le ministre de l'Empereur qui avait demandé qu'on lui appliquât l'*Alienbill*[1]. Dites-lui aussi qu'il se trompe sur Beaumetz[2]; l'évêque désirait sa société.

Depuis la Révolution, voilà pour moi le plus grand des malheurs; en partant, il n'est pas un seul intérêt de ses amis dont il ne se soit tendrement occupé. C'est un caractère méconnu; mais son esprit si orné, si charmant, est moins supérieur encore. Je ne sais rien qui me décidât à ne plus le revoir; et peut-être d'autres raisons bientôt forceront à le chercher. Je commence à détester l'Europe, et mon dernier essai pour mes amis

1. Loi anglaise, contre certaines catégories d'étrangers. En vertu de cette loi, Talleyrand avait dû sortir d'Angleterre au mois de janvier 1794.

2. Briois de Beaumetz, député de la noblesse d'Artois aux États-généraux.



sera Zurich. Moi, je traînerai plus longtemps; mais qui peut consentir, à vingt-sept ans, à se détacher de tout le passé? Comment aimer comme on aimait? Comment avoir des sentiments qui valent ses souvenirs?

Vous avez un tel charme dans votre manière de vous intéresser, que je vous accable de moi. Cet été serait encore bien doux si je le passais avec vous et eux. Dites aussi à Brayoud que sa société m'attire extrêmement; combien vous avez été bon pour lui! Ces constitutionnels, dont vous avez si juste et si bien blâmé la Constitution, se mettent tous avec gloire et bonheur sous votre protection. Adieu, adieu.

Je vais à Lausanne, c'est là qu'il faut m'écrire désormais.

Il n'est pas vrai, comme vous le croyez bien, que M. de Narbonne soit parti pour l'Amérique.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Lausanne, ce 28 mars [1794].

Vous êtes, à ce que m'écrit Mathieu, profondément bon pour lui; mais pouvez-vous vaincre tous les obstacles qui s'opposent à ce qu'on nous laisse vivre? car en vérité, c'est là le sublime de notre ambition. L'évêque en Amérique, vous savez quels débris il reste de cette pauvre société; et M. de Narbonne ne viendra peut-être pas avant trois mois; — et à cette époque M. de Staël revient de sa mission extraordinaire du Danemark et de Suède, — ou il aura obtenu une existence fixe en

Angleterre ou en Italie. Il s'agit donc de permettre trois mois de séjour à Winterthur, à Rapperswyl, le plus loin qu'on voudra, pourvu qu'on nous laisse dessus la terre juste comme on serait dedans.

L'état de ma mère est si pitoyable que je fais encore des essais pour les environs de Lausanne, et que je dois peut-être renoncer à l'idée de me fixer à Zurich. Que nos amis y soient reçus ; et moi je n'y demeurerai pas. Si c'est mon fatal nom qui effraie tout le monde, mon opinion est que, ce nom étant plus redoutable que ma personne, il vaudrait mieux, puisqu'il a été prononcé, que j'allasse montrer moi-même ma personne, qui presque toujours s'est fait supporter. Je vous demande donc de me dire ce que je dois faire. Je puis, dans huit jours, disposer de quinze jours ; n'y a-t-il pas d'inconvénients à ce que je vienne les passer à Zurich ? En annonçant bien que c'est une visite, point un établissement ; restant à l'auberge, et disant ce qui est vrai : c'est que l'état de ma mère me force à retourner au moins jusques à l'arrivée de M. de Staël, et que je suis uniquement venue pour vous voir, y chercher une maison à acheter pour dans quelque temps, ce qui est aussi au nombre de mes idées. Je vous demande tout de suite conseil sur ce voyage. Je ne vous remercie pas ; il me semble qu'au malheur et à la raison près, vous êtes un de nous ; et je me conduis comme avec eux : j'aime et je dispose.

Voulez-vous bien faire voir, les jours de poste d'Angleterre, s'il n'y a rien pour moi ; j'ai donné l'adresse de Zurich pendant un mois.

Et mon pauvre cousin qu'on prenait pour un Français! Que celui-là du moins ne souffre point de s'être attaché à notre triste sort! Voulez-vous bien remettre ce billet à mon cousin. — *Il s'agit sans doute de Jacques Necker de Saussure, fils de Louis Necker de Germany.*

MEISTER A M. HIRZEL, MEMBRE DU SÉNAT DE ZURICH.

Je suis trop heureux, monsieur, que les personnes que j'ai l'honneur de vous présenter vous inspirent une partie des sentiments qui leur font désirer de faire votre connaissance.

Mme la baronne de Staël sera chez elle à quatre heures, et très enchantée de vous recevoir, puisque vous voulez bien prendre la peine de venir la chercher jusqu'à son troisième étage.

J'aurai le bonheur de vous y attendre.

A *l'Épée*, ce jeudi 17 avril 1794.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, A ZURICH.

Baden [1], le 8 mars [1794].

Je suis bien reconnaissante, monsieur, de vos bontés. Elles me sont d'autant plus utiles qu'elles me mettent dans le cas de profiter des circonstances pour rentrer

1. En datant cette lettre du 8 mars, Mme de Staël a fait évidemment un *lapsus calami*. Le billet de Meister, qui précède, et la lettre du bourgmestre de Zurich à Barthélemy, du jeudi 17 avril, établissent que ce jour-là, Mme de Staël était à Zurich. — La lettre paraît avoir été écrite à la première étape du voyage qui l'a ramenée de Zurich à Lausanne.

en France. J'ai vu avec beaucoup de plaisir que vous approuvez cette résolution. Tous mes amis qui sont en France, tant ceux qui y ont toujours demeuré, que ceux qui sont rentrés, m'y invitent. Ma mère, malheureusement, ne peut pas se faire à l'idée de notre séparation. Elle ne sera cependant pas longue. Après m'avoir approuvée, il lui est venu des millions d'inquiétudes. Je prends donc le parti de ne lui dire, ni *je pars*, ni *je ne pars pas*. Au dernier moment, je lui ferai lire la lettre de M. Schulthess, celles de mes amis de France, celle que vous aurez la bonté de m'écrire. Cela fera plus d'impression tout à la fois. Et même, comme l'affaire est très majeure, si je croyais qu'elle entreprît de me retenir, je remettrais toutes ces lettres entre les mains de quelqu'un, pour les lui donner d'abord après mon départ. Nous ne pouvons pas partir toutes trois à la fois ; la saison est trop mauvaise pour que maman se mette en route. D'ailleurs, cela serait au-dessus de mes moyens. J'irai à très peu de frais, en excellente et très utile compagnie. Je leur enverrai les fonds nécessaires pour venir me joindre, elles trouveront les affaires en bon train. Je ne crois pas devoir hésiter un moment. J'écris à Mme Schulthess sur tout cela, de manière à la rassurer complètement.

Je vous enverrai mon manuscrit corrigé[1], je crois que vous le recevrez mercredi.

1. Sans doute celui de *Zulma*. On écrivait de Berne à Barthélemy, le 12 avril 1794 : « Mme de Staël a passé ici, il y a quelques jours; elle va rejoindre à Zurich son cher Mathieu de Montmorency. Elle a avec elle un petit roman de sa composition, intitulé *Zulma*. »



J'ai l'honneur, monsieur, de vous renouveler l'assurance de ma reconnaissance, et de vous demander la continuation de votre amitié.

Donc, au printemps de 1794, alors que chaque jour les victimes allaient à l'échafaud, Mme de Staël songeait à rentrer en France : témoignage invraisemblable et pourtant vrai de l'attrait que lui inspirait Paris! Certains mots de sa lettre semblent indiquer qu'elle espérait y sauver quelques épaves de la fortune de sa famille, et qu'elle avait besoin pour cela que sa mère l'y rejoignît.

Mais en revenant dans le pays de Vaud, elle trouva sa mère au lit de mort : force lui fut d'abandonner un projet insensé.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE MEISTER.

ZULMA. *Fragment d'un ouvrage, par Mme la baronne St... de H...* A Londres (*c'est-à-dire à Lausanne*), 1794.

C'est le fragment d'un ouvrage où Mme la baronne Staël de Holstein s'est proposé de traiter un fort beau sujet : l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations. J'en ai déjà vu plusieurs morceaux.... L'épisode qu'elle vient de publier est extrait d'un chapitre sur l'amour.... Dans la préface mise à la tête de ce fragment[1], Mme de Staël répond pour la première fois à toutes les calomnies qui l'ont poursuivie avec tant d'acharnement; et la manière dont elle y répond est remplie de candeur et de vérité :

« En recherchant comment une femme étrangère en

1. Nous n'avons pas retrouvé l'édition originale de *Zulma*, où a paru cette préface, qui n'a pas été reproduite dans les *Œuvres* de Mme de Staël, et dont Meister ne donne qu'un extrait.

France, si jeune à l'époque de ses troubles, et qui n'a jamais manifesté son opinion d'une manière publique, peut être mêlée dans les querelles politiques des Français, je ne trouve que mon attachement constant aux vœux, aux espérances, aux malheurs des objets que je chéris, qui puisse expliquer les calomnies absurdes dont on m'a persécutée. Si aimer profondément ce qu'on estime, si rester fidèle au lien sacré de l'amitié, est jouer un rôle, je l'ai rempli; ou plutôt, il n'est rien en moi qui m'inspire, qui me permette une autre manière d'exister... »

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Lausanne, 5 mai [1794].

Je ne vous parlerai pas de ce que je vous dois, vous m'êtes nécessaire, et je cherche à rapprocher ma vie de la vôtre, parce que vous plaisez à tout mon cœur et tout mon esprit. Mandez-moi donc où je pourrai placer mon père, si je l'emmenais tout de suite après l'affreux événement [1]. Dans le faubourg, existerait-il une maison toute meublée? Celle de Ott pourrait-elle être habitable, en arrivant à l'improviste? Et voulez-vous commencer à faire traiter pour Weiningen [2], en y obtenant des meubles? Je crois que j'enlèverai mon père, et ce sera vous qui le retiendrez.

1. Mme Necker mourut le lendemain, 6 mai.

2. Petit village sur la Limmat, à peu de distance de Zurich. La Seigneurie de Weiningen possédait une certaine indépendance, en sorte que les étrangers y avaient les coudées plus franches qu'ailleurs.



A présent, il faut que je vous parle d'une autre inquiétude. Bingen[1] m'a mandé qu'on lui avait fait des tracasseries à Zurich de la part de Berne; mais à propos de quoi ces nouvelles persécutions?

Deux de ses compatriotes qui sont à Berne, sa mère et sa famille qui arrivent, tout le monde attestera que c'est l'homme le plus distingué de son pays; et de quelque manière qu'il ait été dans l'opposition dans son pays, il me paraîtrait dur de lui reprocher une opinion qui lui était commune avec toute la noblesse de son pays, cinquante exceptés. L'un est trop démocrate, Bingen trop aristocrate : l'esprit de persécution s'empare de tout le monde. Enfin, j'espère que M. Bingen m'a exagéré les propos de la ville, et que votre active bonté les fera tomber.

Ce qu'il m'importe à présent, c'est la connaissance d'une maison où je puisse mener mon père tout à coup, et des négociations entamées sur Weiningen, où vous voudriez bien me dire ce qu'il y a de logements, de meubles; et le prix pour six mois ou un an. Ne me nommez pas d'avance, de peur du coup. Il faut aussi que vous inventiez différents genres de compliments que je fais à Mmes de Berlepsch, Burkli, etc., à tous les conseillers individuellement. J'enverrai chercher la marmotte[2] pour la leur donner, dès que je pourrai ouvrir mes malles; mais vous ne vous faites pas une idée de mon trouble et de mon agitation. Quand je veux me

1. Noble suédois, sans doute le même qui est appelé Bink dans la lettre du 12 mars et dans celle du 18 mai.

2. Une espèce de coiffure (?)

reposer, je me représente mon père dans un faubourg de Zurich avec vous; moi, tout près de là, à Weiningen, et deux ou trois amis dans les trous des environs.

Mais ce château en Espagne, qui ne nous eût pas trop convenu dans nos fêtes de Paris, me paraît impossible à espérer. Écrivez-moi, je vous en conjure; je ne puis me flatter que votre lettre arrive, ma mère encore vivante; j'ai d'autant plus besoin que vous m'offriez un point d'appui pour mon père, et je ne le vois qu'auprès de vous. J'ignore si le goût influe sur le jugement.

Adieu, adieu.

Il y a un beau traité de défense mutuelle entre le Danemark et la Suède, signé *Bernstorff* d'un côté, et *Staël* de l'autre. Je vous l'enverrai, si vous croyez que cela facilite la location de Weiningen. J'ai écrit à M. Bingen sous le couvert de l'aubergiste du *Corbeau*[1]; il y est toujours, j'espère.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Lausanne, 18 mai [1794].

Vous avez su le malheur qui a accablé mon père. Mais peut-être ne savez-vous pas que ma mère a donné des ordres si singuliers, si extraordinaires, sur les différentes manières de l'embaumer, de la conserver, de la placer sous une glace dans l'esprit de vin, que si, comme elle le croyait, les traits de son visage eussent

1. C'était alors, après *l'Épée*, la meilleure auberge de Zurich.

été parfaitement conservés, mon malheureux père eût passé sa vie à la contempler. Ce n'est pas comme cela que j'entends le besoin de n'être pas oubliée.

Il suit de là que, jusqu'à ce que le monument soit achevé, c'est-à-dire jusqu'au mois d'août, mon père ne s'éloignera pas de ce pays. Je pense qu'après, il n'aurait aucune répugnance pour Zurich ; il me l'a dit tout à fait. Mais il faut rester ici cet été. Il voulait aller à Coppet même, attendre la fin du monument; je l'ai exhorté à garder le cercueil à Beaulieu [1], Coppet m'effrayant de plusieurs manières : développez-moi, je vous en prie, les différents avis que vous avez reçus à cet égard ; il m'a chargée de vous le demander.

A présent, dites-moi avec autant de franchise que vous avez de bonté, si vous pouvez venir passer quelque temps ici. Vous avez chez lui à Beaulieu, comme ici à Mézery, un appartement de ville et de campagne. Il y a assez de mouvement à Lausanne pendant l'été, parce que les étrangers y abondent; et je vous en rendrais le séjour plus agréable qu'il ne l'était pendant l'hiver, et je l'espère, par moi et par mes connaissances. Ceci, pendant l'été, vaut beaucoup mieux que Zurich pour la société et les nouvelles. Et vous varieriez; et vous verriez, par forme d'essai, si mes chimères peuvent se réaliser. Mon père parle de vous avec beaucoup d'intérêt; et quoiqu'il ne soit pas dans sa manière de jamais demander, je crois qu'il recevrait avec reconnaissance une longue visite de vous. Moi,

1. Maison de campagne près de Lausanne.

vous savez, j'espère, que rien ne me serait plus doux au monde qu'une visite qui durât toute la vie.

Si MM. les Zurichois savaient bien l'histoire de Suède, ils auraient entendu parler des fameux cheveux blonds du comte de Ribbing, qui ne s'accordent point avec la figure de M. de Bink. Le comte de Ribbing est en Danemark avec le comte de Horn. Il est faux qu'ils aient tiré au sort[1], tout à fait faux; mais je vous avouerai qu'aucune histoire ne m'a autant intéressée que celle du comte de Ribbing. Son courage, son aristocratie, tout à fait dans votre genre, l'honneur de la noblesse entière de Suède contre le roi qui voulait l'avilir, lui donnent, dans mon opinion, plus de droits à l'admiration qu'au blâme; et il n'y a pas un Suédois distingué par sa naissance ou son âme, qui n'en parlât ainsi. Mais M. Bink pense de même, sans avoir le moindre rapport avec cet infortuné comte de Ribbing.

Brayoud a-t-il reçu une lettre de moi pour sa femme? Mon Dieu! que je serai heureuse de vous revoir, si vous le pouvez!

Meister, à ce moment était occupé à réorganiser et à rédiger la *Correspondance littéraire*, qui constituait son gagne-pain : c'est ce qui explique, et le retard de sa visite, et maintes allusions dans les lettres de Mme de Staël; près d'elle mieux que partout ailleurs, son ami eût été à la source des nouvelles : elle le lui rappelle souvent.

1. Quand il s'agissait de tuer le roi de Suède.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Mézery [1], 30 mai [1794].

Il faut donc se résoudre à ne vous voir que dans quinze jours. C'est assez triste, mais alors donnez-nous un mois. Mon père a un appartement à vous offrir ; et comme sa campagne est à la porte de Lausanne, je lui cède la préférence. Brayoud, s'il veut vous accompagner, a une chambre chez moi. Le bailli [2] me porte dans son cœur ; je n'ai, jusques à présent, éprouvé aucune difficulté pour personne. Dites-moi, je vous en prie, ce que vous voulez dire en parlant de ces raisons pour aller à Zurich, qu'on ne peut pas développer par écrit. J'ai la certitude que la poste en Suisse est parfaitement sûre. Mon projet, et je crois, celui de mon père, serait bien aussi, si je le veux, d'aller à Zurich vers la fin d'août ; mais jusque là, rien ne le détachera de ce malheureux cercueil. Quelle raison avez-vous pour désapprouver ce plan ? Et pourquoi ne nous donneriez-vous pas un mois de séjour dans le pays de Vaud ? Les nouvelles de France y sont assez bonnes, à cause de la quantité de voyageurs qui en arrivent ; et Beaulieu, par sa position, est dans Lausanne. Pour campagne, vous avez Mézery. Un mois se passera bien ainsi, en nous faisant un sensible plaisir.

J'ai écrit deux fois à M. de Staël sur vos affaires ; j'attends sa réponse.

1. Mézery est un petit village, à une lieue de Lausanne.

2. Le bailli bernois, qui possédait à Lausanne l'autorité supérieure.

J'ai envoyé le ministre de Coppet prendre les ordres de Mlles Germain, de Lyon [1]; et vous aurez, par le courrier suivant, la marmotte que vous donnerez au conseiller Meiss, avec des amours de ma part : Ah! venez, venez! je ne vous écris pas de *belles lettres* [2], mais je vous aime tendrement, et je n'ai jamais, selon le Décalogue [3], prononcé le nom de l'amitié en vain.

On dit que la rage du Comité du salut public s'est un peu apaisée par leurs succès.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Mézery, par Lausanne, ce 1er juillet [1794].

Je vous attends avec impatience, et je vous demande tout le temps que vous ne donnerez pas à mon père ; il vous dit mille tendresses. Je prie Brayoud de ne pas vous retarder; il sera le bienvenu s'il n'a pas ce tort à se reprocher.

Mon pauvre Mathieu est au désespoir. C'est son frère

1. Elles avaient une maison de campagne près de Crans, à quelque distance de Coppet.

2. C'est Mme Necker qui écrivait ce que sa fille, ici, — et de même, dans sa lettre du 12 mars 1795, — appelle assez ironiquement « de belles lettres », des lettres soignées, comme nous en avons vu plus haut quelques-unes, comme M. d'Haussonville, dans *le Salon de madame Necker*, en a cité beaucoup. Au contraire, Mme de Staël, dans sa correspondance, écrivait toujours au courant de la plume.

« Il serait difficile, a dit Sainte-Beuve, de suivre en elle l'influence de sa mère. » Sur le point que nous venons d'indiquer, tout au moins, il semble que cette influence se dessine nettement : Mme de Staël avait senti vivement les défauts de la manière d'écrire de sa mère, et elle en a pris le contre-pied.

3. « Vous ne prendrez point le nom du Seigneur votre Dieu en vain. » *Exode*, XX, 7, et *Deutéronome*, V, 11.



qui a été exécuté, et sa mère est transférée dans les prisons de Paris. Je vous prie de savoir si le conseiller Füssli a reçu une lettre de lui : il l'a adressée à Zurich, et s'étonne de son silence.

Adieu, adieu; je sens que vous revoir est une douce jouissance.

DE MADAME DE STAËL.

A MONSIEUR MEISTER, A BEAULIEU.

Est-ce que, pour diminuer ma surprise[1], vous ne pourriez pas décider mon père à accompagner M. Coindet? Voulez-vous lui dire sous le sceau du secret (à mon père) que la pauvre princesse de Broglie[2] vient d'être sauvée par nos moyens, mis en œuvre par Théodore de Lameth. J'en ai beaucoup de joie, mais je ne serai pas si heureuse que Théodore.

J'ai beaucoup à parler avec vous.

M. DE STAËL A MEISTER.

Stockholm, 19 août [1794].

N'ayant trouvé, monsieur, que très récemment l'occasion de parler au Duc [*de Sudermanie*], Régent [*de Suède*], sur votre affaire, je vous supplie d'excuser

1. On peut supposer que Meister lui avait écrit : « Vous allez être étonnée de voir arriver M. Coindet... » — Mme de Staël, habituée à voir Coindet venir à la suite de M. Necker, aurait été moins surprise de sa venue, en les voyant se présenter ensemble. Coindet avait été commis chez M. Necker, et lui resta toujours attaché. Il avait été l'ami officieux de Rousseau, qui a beaucoup parlé de lui dans les *Confessions*.

2. La mère du duc Victor de Broglie, qui devint, en 1816, le gendre de Mme de Staël.

que ce n'est qu'aujourd'hui que je puisse avoir l'honneur de vous en entretenir. Son Altesse, ayant perdu la note qui s'y rapporte, ignore quel est le montant de la souscription, échu actuellement; mais il vous prie toujours de vous en rembourser sur MM. Averhoff et von Scheven, négociants à Hambourg; ce qui probablement s'effectuera avec plus de facilité que quelle autre méthode de remboursement que ce soit. En même temps, Son Altesse déclare qu'il continue d'être de la souscription.

Vous voudrez bien agréer les sentiments tout particuliers d'estime et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

STAEL DE HOLSTEIN.

J'ai déjà donné des ordres à MM. Averhoff et von Scheven d'accepter votre lettre de change.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Lausanne, ce 22 août [1794].

Voilà un ordre du canton de Berne, qui défend de renouveler aucune permission pour les hommes au-dessous de cinquante ans. Vous savez que je n'ai pas à me reprocher d'avoir un ami français de cet âge, vous que j'aime comme si vous en aviez vingt-cinq.

Il faut que vous mettiez tout votre esprit à nicher, moi, Mathieu, et M. de N[arbonne]. Si l'on pouvait

avoir une permission pour Weiningen, — ou le château près de Bremgarten, — ou celui dont parle M. Escher[1], près de Notre-Dame des Ermites ou de Rapperswyl, — ou la Thurgovie? Je vous envoie mardi Brayoud; il vous parlera sur tout cela, car il ne faut pas que j'arrive comme la dernière fois sur des idées incertaines; il faut que la maison soit louée d'avance. Les environs de la juridiction de Schaffhouse seraient-ils bons? Enfin, je vous envoie mon ambassadeur Brayoud; mais il n'y a point d'intermédiaire entre votre bonté et ma tendre reconnaissance. Remarquez qu'il faut une permission quelconque à M. de N., qui ne se cache point. M. de N. a un passeport comme sujet de Sa Majesté Britannique; mais Mathieu ne peut éluder la loi de Berne, absolument.

Il faut uniquement savoir si M. Escher, b[ailli] de Baden, dira pour M. de N. ce qu'il a dit pour Mathieu.

M. de Staël peut être nommé comme arrivant le mois prochain, et ayant choisi les environs de Zurich.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Grens[2], 13 septembre [1794].

M. de Staël a enfin arrangé votre affaire, *my dear friend*, et le Régent continue la souscription du feu

1. Il s'agit du château de Pfäffikon, dans le canton de Zurich; il appartenait au couvent d'Einsiedeln (*Notre-Dame-des-Ermites*) qui possédait aussi (et possède encore aujourd'hui) deux châteaux en Thurgovie.

2. Petit village entre Nyon et le Jura.

Roi[1]. Ayez donc la bonté de vous remettre à lui écrire, sans lui dire autant de mal de moi que c'est votre coutume.

Je suis toujours dévorée d'indécision : M. de N[arbonne] aura sa permission dans le canton de Berne; mais le pauvre Mathieu, dont la mère est libre, et va, j'espère, arriver, n'aura point d'asile authentique, ni pour lui, ni pour elle. Mon père, non plus, ne veut pas se décider. M. de Staël doit être parti à présent, et son crédit à Zurich ne peut pas être mis en doute. Viendrez-vous à Lausanne, ou Weiningen serait-il à moi? Donnez-moi un conseil; car, en vérité, le présent est dévoré par l'avenir. Je serai à Coppet dans quatre jours. Adressez-moi là un petit mot d'amitié et un grain de certitude. Remerciez Brayoud pour moi de son original billet.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 26 septembre [1794].

Je me décide pour Lausanne; mais à une condition, c'est que vous y viendrez. Il y a, dans l'appartement de Rilliet-Huber et de sa femme, une chambre et un cabinet que nous vous aurons à très bon marché, par mois. Mon père, moi, M. de Germany[2], vos hôtes, vous offriront plus de dîners que vous n'en voudrez. Vous passerez votre hiver en repos, vous aurez beaucoup

1. Pour la *Correspondance littéraire*. — Le roi de Suède Gustave III était mort assassiné au mois de mars 1792, laissant un fils âgé de treize ans.

2. M. Necker de Germany, l'oncle de Mme de Staël.



plus de nouvelles là qu'ailleurs ; j'ai monté une correspondance en France qui, j'espère, vous en donnera; d'ailleurs il en arrive toutes les semaines un voyageur. Croyez que j'ai raison comme si je parlais contre mon intérêt. Répondez-moi que vous voulez deux chambres pour le 1er de novembre, et le prix que vous y voulez mettre. Je ferai votre commission avec l'exactitude d'un facteur et le zèle d'un ami.

Je veux traiter avec vous d'un intérêt d'une très grande importance pour mon cœur. Vous connaissez M. de Saussure par sa réputation, et, je crois, aussi par ses excellentes qualités. Il est absolument ruiné par les affaires de Genève, et obligé de quitter cette terre de proscription. Il a le courage et l'obligation de se vouer, à cinquante ans, à un usage quelconque de ses connaissances et de ses talents, qui assure son indépendance et celle de sa femme. Il a pensé à la Russie. Serait-il possible que l'impératrice l'admît à donner des cours publics, ou l'intéressât dans l'éducation des fils du grand-duc? ou qu'un grand seigneur, séduit par l'éclat du nom d'un tel précepteur, lui confiât son fils? C'est entre ces diverses idées qu'on pourrait errer. Grimm ne se ferait-il pas honneur de proposer un homme aussi célèbre? — en se gardant bien de lui rappeler (*à l'impératrice Catherine*) ses rapports avec nous. Il en a un qui m'est bien cher : il est le père de mon amie intime, de la plus aimable et de la plus spirituelle personne du monde, que l'état de son père accable au delà de toute expression. Elle vous écrira quelques mots dans cette lettre. M. de Saussure a

pensé à l'impératrice, comme la souveraine dont le caractère et les richesses promettent le plus d'appui pour les savants; mais si vous avez une autre idée pour un autre pays, il est décidé à tout ce qui le sauvera honorablement de sa cruelle situation. J'en ai l'âme déchirée, et je sens que je partage tout ce que son excellente fille éprouve de douloureux.

(*De madame Necker de Saussure.*)

Il n'y a que ce titre de fille qui puisse me faire ajouter quelque force à ce qu'a dit Mme de Staël. Elle vous a dépeint nos malheurs comme elle les sent, et sans doute, elle a fait passer dans votre cœur le désir de les soulager. Sans doute, il m'eût paru autrefois douloureux de voir mon père, sur le déclin de sa vie, s'éloigner de sa famille, employer pour sa subsistance des talents destinés à sa gloire; mais, à présent, ces idées de malheur ont été surpassées par d'autres. Et tout ce qui le tirera de cette horrible option entre le danger et la misère, me paraîtra du bonheur. Ne croyez-vous pas, monsieur, que l'Europe n'est pas réduite au point de barbarie qu'un homme qui a consacré trente ans de sa vie à des études glorieuses, qui est de toutes les Académies de sciences, et dans le malheur, ne puisse trouver quelque moyen de vivre, lorsqu'il n'en refuse aucun d'honorable? Le 3e volume de ses ouvrages[1], qui est sous presse, va faire parler de lui parmi les savants, et servira peut-être à nos desseins. Je vous

1. *Voyages dans les Alpes*, édition in-4.



remercie d'avance de ce que vous allez faire pour nous, et l'opinion que j'ai de votre cœur me fait anticiper une reconnaissance qu'il me sera doux de vous devoir.

(*De madame de Staël.*)

Vous voyez que ce n'est pas une personne ordinaire que cette cousine; elle est bien loin de vous avoir montré la moitié de son malheur; mais c'est plus qu'il n'en faut pour mettre en mouvement votre âme.

Voici un intérêt d'un genre tout opposé : il paraît à Lausanne, tous les quinze jours, un journal intitulé la *Quinzaine*, rédigé par le fiel de Marat et de l'abbé Maury, exaltant les Jacobins, disant mille atrocités contre Tallien, parce qu'il veut ramener le modérantisme, appelant la Terreur, *la Providence de la France*, et unissant à cela toutes les injures contre mon père, que doit dire un homme qui réunit tous les poisons contraires. Je l'ai fait dénoncer à Berne, mais il a trouvé des appuis dans les partisans de Robespierre, qu'il pleure à chaque ligne. Cela est détestable pour la France, qui peut ne pas se soucier qu'on injurie son gouvernement actuel, détestable pour l'esprit intérieur de ce pays, si facile à dépraver, et pas mal insupportable pour mon père. Voyez, je vous en prie, si, par Zurich ou par M. Barthélemy[1], vous ne pourriez pas

1. Chargé d'affaires français en Suisse. — Les *Papiers de Barthélemy*, qui ont été récemment publiés, mentionnent à maintes reprises Mme de Staël, que les agents français en Suisse ne perdaient pas de vue.

en faire écrire à Berne. Quand cela leur reviendra de plusieurs côtés, ils trouveront peut-être plus d'inconvénients à ce journal, qu'au séjour de M. de Montmorency dans le pays de Vaud.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

[Mézery], 4 novembre [1794].

Monsieur Benjamin Constant, dont M. Suard vous a peut-être parlé comme d'un homme de beaucoup d'esprit, part aujourd'hui pour Neuchâtel, et se charge de la procuration. Mon père a reçu, de la part de Suard, douze louis pour Mme de Charrière, qu'il lui a envoyés.

Mon père a lu la lettre; voici les infernals couplets [1]. Mais qu'est-ce qui peut faire que vous ne me parliez pas de venir à Lausanne? Comment ne sentez-vous pas que vous seriez mille fois mieux là, pour les princes [2] et pour moi? Vous pourriez vous établir chez mon père et chez moi, pour tout l'hiver.

J'aime beaucoup les vers de M. Vincent [3]. Sera-t-il bien fâché s'ils se trouvent imprimés?

Il arrive à Zurich Mme de la Borde, et sa fille Mme de Noailles, que M. de Vallière et moi avons sauvées de France. Occupez-vous d'elles, je vous en prie.

Les papiers me paraissent beaucoup moins bons.

1. Ils ne se sont pas retrouvés.

2. Pour la *Correspondance littéraire*, à laquelle les princes étaient abonnés.

3. Un des émigrés établis à Bremgarten; il avait envoyé à Meister des vers sur *la cascade de Laufen*, c'est-à-dire : sur la chute du Rhin, près de Schaffhouse.



Est-ce que ces infâmes Jacobins sont dans la nature des choses? Ils ramènent sans cesse à leur effroyable pente, que termine un abîme sans fin.

Je partais pour Paris, et vous? Commencez donc par Lausanne.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Mézery, ce 9 décembre [1794].

C'était moi, qui me plaignais de ce que vous n'aviez pas répondu à ma recommandation pour Mme de la Borde et Mme de Noailles, et à mes remerciements de la lettre de Grimm[1] : est-ce que vous n'avez pas reçu cette lettre-là?

On nous a donné l'idée de faire M. de Saussure professeur à Goettingue, à la place d'un M. Lichtenberg, vieux et cassé. Nous avons écrit, et j'attendais cette réponse pour vous prier de continuer ou de cesser les démarches en Russie. Si M. de Saussure pensait comme moi, il n'irait jamais auprès de cette femme qui pend et Varsovie et Kosciusko[2].

M. de Staël est en route pour la Suisse; il a dû partir de Copenhague le 24 novembre; mais je vous jure que je ne sais rien du tout du motif qui l'amène[3]; il est plus

1. On a lu à la page précédente : « Mon père a reçu la lettre. » — On voit qu'il s'agissait d'une lettre de Grimm.

2. Varsovie venait d'être prise et pillée par les Russes, le 8 novembre 1794; et Kosciusko, le 4 octobre, vaincu et percé de coups, avait été conduit prisonnier à Saint-Pétersbourg. On sait qu'il ne fut point pendu.

3. La Suisse, où allait se conclure la paix de Bâle (5 avril 1795) était à ce moment un vrai centre de négociations diplomatiques. M. de Staël avait tout naturellement un rôle à y jouer.

que diplomatique dans sa conduite avec moi. Sans raison pour cela, je trouve les probabilités moins fortes en faveur de la paix.

Un petit appartement très joli vous attend chez Mme Rilliet; comment ne nous donnez-vous pas au moins deux mois d'hiver? Mon père, qui vous offre aussi sa maison, sans parler de la mienne, arrive le 15 à Beaulieu.

Mme de Charrière a tout arrangé sans frais; elle veut rendre les douze louis envoyés par Suard, à Mme Panckoucke[1].

Je veux aller à Paris en même temps que vous; je me fie à votre goût, et j'espère en votre raison.

J'étais inquiète du sort de cet excellent Zurich[2]. Je n'ai pas trop à me louer des décisions générales, mais il suffit d'un ami pour m'attacher à toute une ville. Adieu, dites-moi que vous venez à Lausanne.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 13 janvier [1795].

Quoique vous m'oubliiez complètement, je veux vous envoyer cette *Épître au Malheur*, avant qu'elle soit imprimée.

La ville de Lausanne ne vous verra donc pas avant le printemps? c'est-à-dire avant que mon père la quitte, au 1er de mars; et moi, au 1er d'avril.

1. Belle-sœur de Suard.
2. Il y avait du mécontentement dans les campagnes du canton de Zurich; et Barthélemy, dans une lettre du 3 décembre au Comité de Salut public, exprime, comme Mme de Staël, ses inquiétudes sur ce qui semblait se préparer.



Mathieu a toutes les permissions possibles de Leurs Excellences de Berne.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Mézery, [près] Lausanne, 10 février [1795].

Je vous confie un secret qui n'est pas même su de mon père : c'est cette brochure[1], qui paraîtra bientôt. Si vous en êtes content, pourriez-vous la faire imprimer de vos côtés pour l'Allemagne? Je vous dis cela en l'air, sans vouloir que vous ayez le moindre embarras pour cela.

Je voudrais pourtant bien vous voir avant le mois d'avril. Mon père est retenu dans son lit par une chute; il restera encore le mois de mars à Beaulieu. Si je pars pour Paris dans le mois d'avril, je ne saurai donc rien de ce que vous voulez que j'y fasse?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Lausanne, 12 mars [1795].

J'ai été bien longtemps sans vous envoyer ce que vous aviez la bonté de désirer, parce que je n'en avais pas d'exemplaire. Il est arrivé ce que vous aviez prédit : on m'a reconnue, mon père l'a su, a lu l'ouvrage, et m'a pardonné. Ainsi vous pourriez faire et dire sur ces exemplaires tout ce que bon vous semblera.

Vous êtes bien silencieux sur vos projets. Moi, je veux aller en France à la fin d'avril; ne pourrions-nous

1. Il s'agit sans doute des *Réflexions sur la paix.*

pas allier nos desseins tout à fait ensemble? Je ne vous écris point de belles lettres, comme vous étiez accoutumé d'en recevoir autrefois; je réserve les compositions pour l'imprimerie; mais il est bien vrai que je ne connaîtrais rien de plus doux que de voyager, rester, vivre avec vous; et cela, tout à fait à part de ce qu'il y a d'utile pour les progrès de l'esprit à causer sans cesse avec vous.

M. de Staël se plaît beaucoup à Paris, et croit que la sûreté y est parfaite. Des noms connus et riches sont rentrés en France, et dans leurs biens. En vérité, il n'y a plus que la nature des choses à craindre; l'intention des gouvernants est bonne. Adieu, adieu.

J'ai mis le paquet à la diligence.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Lausanne, 1er de mai [1795].

Ma cousine a dû vous écrire pour vous remercier de cette constante bonté, qui place votre caractère à la hauteur de votre esprit. Moi, je vous renvoie la lettre de M. de Féronce[1], en vous remerciant de recueillir pour moi des compliments, qui deviennent si doux par le sentiment que vous y attachez.

Je pars pour Paris le 10 de mai[2]; vous avez donc le temps de me répondre, courrier par courrier, à Coppet, et de me mander quand vous viendrez; et si j'ai une

1. Voir la note de la page 46.
2. Les lettres de Benjamin Constant à sa famille donnent des détails intéressants sur le séjour de Mme de Staël à Paris, en 1795.



commission quelconque à faire pour vous, il y aurait de la grâce à vous, à me persuader que je puis vous être utile. En attendant, vous qui me l'êtes réellement, vous me permettrez de vous adresser Mme de Montrond [1], si elle vient à Zurich, et si, malheureusement, vous y êtes encore.

M. Henri Grand me donne ce soir un bal, à nul autre pareil; il faut que je vous quitte pour soigner ma parure. Convenez que ce n'est pas là un prétexte.

Tendresses et dévouement pour la vie.

M. NECKER A MEISTER.

Ce 29 septembre [1795].

J'ai voulu lire votre ouvrage [2], monsieur, avant de vous répondre. Vous l'avez encore perfectionné; et on y trouve de tout, dans un genre parfait : finesse d'observation dans les mœurs, sur la langue, et sur les caractères; vues très philosophiques en gouvernement; et la plus belle imagination dans les tableaux, depuis le dîner des marchands de poisson jusqu'à la magnifique description de la terre de M. Beckford ; car j'écris son nom, pour me dédommager de ce que vous vous êtes tenu trop souvent aux lettres initiales. Je suis sûr que votre ouvrage sera lu et relu avec un grand intérêt par tout le monde; et je me fais honneur de le prêter, en attendant que les libraires en aient, ce qui sera

1. C'était une femme de lettres, dont le fils épousa Mlle de Coigny (la *jeune captive* d'André Chénier).

2. *Souvenirs de mes voyages en Angleterre*, 1795. Une première édition en avait paru en 1791.

bientôt, je le présume. L'édition que vous m'avez envoyée est magnifique.

Je crois que nous avons tous intérêt à votre voyage d'Italie[1]; nous ne connaîtrons bien ce pays-là que par vous. Cependant je serais fâché d'acheter ce plaisir par votre éloignement, et je trouve que dans ce temps de fermentation, il n'y a que la Suisse où l'on soit tenté de vivre.

Il me semblait, par votre précédente lettre, que vous alliez partir pour Paris; et M. de Montesquiou me l'annonçait de même. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit. Je vous envoie une assignation sur Bâle pour ce que je vous dois[2]. Je l'aurais fait plus tôt; mais j'ai toujours cru que vous rempliriez votre projet de séjour à Coppet, avant de vous mettre en route pour la France. Pardonnez ce retard.

Ma fille est en campagne, à trois lieues de Paris; elle a cru devoir se tenir à l'écart pendant le moment des élections[3] et des assemblées primaires. On dit que le triomphe de la Convention dans la grande controverse actuelle intéresse la tranquillité; mais il est bien difficile de s'intéresser à cette réunion d'hommes qui, d'une manière ou d'une autre, ont tant fait de mal.

Adieu, monsieur. En vous aimant et en vous admi-

1. Les campagnes de Bonaparte en Italie, qui commencèrent au printemps de 1796, détournèrent Meister de ce projet de voyage; il le réalisa plus de vingt ans après, et publia alors : *Ma promenade au delà des Alpes*, Berne, 1819.

2. Au moment où il écrivait cette lettre, M. Necker ne savait pas que Meister était arrivé à Paris depuis une semaine.

3. La Convention allait se dissoudre, et l'on procédait à l'élection des Conseils qui devaient la remplacer.

9

rant, je ne puis croire *aux faux jours de la surprise et de l'habitude* [1], malgré le mérite de l'idée et le charme de l'expression.

1. C'est dans un chapitre de son livre sur l'Angleterre : les *Idées d'un voyageur*, que Meister avait dit : « Pour bien observer, il faut éviter également les faux jours de la surprise et ceux de l'habitude. Nous passons trop légèrement sur les objets qui nous sont familiers, nous sommes trop étonnés de ceux qui nous sont absolument nouveaux. »

CHAPITRE III

LE DIRECTOIRE

Auprès de Mme de Staël, Meister ne jouait pas un des premiers rôles, mais seulement les utilités. Elle faisait appel à sa complaisance, quand elle avait un service à lui demander; mais d'elle à lui, point de confidences inutiles.

Dans l'été de 1794, elle avait fait la connaissance de Benjamin Constant, et l'on sait quelle place il avait prise presque aussitôt dans son existence. Mais, en écrivant à Meister, Mme de Staël n'a laissé échapper que deux fois (pages 157 et 209) l'expression de ses sentiments passionnés.

En 1795, dès qu'elle l'a pu faire sans trop d'imprudence, et à maintes reprises ensuite, sous le Directoire et sous le Consulat, elle est allée à Paris; elle y passait chaque fois une ou deux saisons, et son salon y était un centre brillant et animé : alors elle n'avait pas besoin de Meister, et elle ne lui écrivait plus. Ces séjours font des espaces blancs dans leur correspondance. Mais à peine était-elle revenue en Suisse, ce pays lui paraissait vide, sans mouvement et sans intérêt : elle repensait aussitôt à son vieil ami, elle lui faisait signe, il lui revenait fidèlement, et il recevait le plus gracieux accueil.

M. Necker était revenu à Coppet quelque temps après la mort de sa femme, et il y passa en repos toutes les dernières années de sa vie. Des fenêtres de son château, il considérait les événements en philosophe, en vieux routier, bien dérouté, à vrai dire : à lire ses lettres, on comprend que Bonaparte, qui jugeait tout avec raideur, n'ait vu en lui qu'un homme fini.

M. NECKER A MEISTER.

[Décembre 1795.]

Vous voilà donc, monsieur, revenu parmi nous [1]. Vous voilà dans un pays moins d'accord avec votre esprit qu'un grand théâtre, mais plus adapté à la douceur de vos mœurs et à la sagesse de vos opinions. Je ne sais comment j'avais eu l'idée, en apprenant votre départ de Paris, que peut-être vous auriez pris votre route par Coppet; et il m'est arrivé de regarder de côté et d'autre, dans mes dernières promenades sur les grands chemins. Je sens pourtant que la direction donnée à votre voyage était la plus naturelle, et que peut-être vous avez été bien aise de voir à Bâle un homme que vous estimez [2], et qui se trouvait alors dans une situation incertaine. On m'a écrit qu'il avait réellement été remercié, mais que le lendemain on avait changé d'avis.

Je vous remercie, monsieur, de l'idée que vous me donnez de l'impression dont vous avez été affecté, vers la fin de votre séjour à Paris. Combien les liaisons de

1. Meister venait de faire ce voyage à Paris, au récit duquel notre Notice a emprunté quelques pages.
2. Barthélemy, chargé d'affaires français en Suisse.

ces idées auraient été intéressantes pour les hommes à qui vous vous seriez ouvert en conversation! Je conclurais pourtant du peu que vous me dites, que vos sensations se rapportent essentiellement aux circonstances dont la cherté et la pénurie des denrées ont été une cause principale, et j'aurais aimé vous questionner sur les rapports mêmes de la Constitution nouvelle avec l'opinion publique, et avec vos présages.

Les papiers de nouvelles sont devenus très circonspects; et la lettre d'une page que m'a écrite Fornier[1] est remplie d'oreilles de lièvre, et voilà tout. Je l'avais prié de me mander ce qu'il savait de particulier sur le petit exil de ma fille[2]; et il me renvoie à vous, en m'ajoutant seulement que je dois vous presser. Je n'ai garde de le faire, et de m'exposer à vous paraître indiscret.

Avez-vous quelque vue particulière en vous replaçant à Zurich? Vous vous y trouverez bientôt mal à l'aise pour votre grandeur; mais le peu de gens distingués se réuniront autour de vous.

Ma fille est de retour à Paris. Je lui avais témoigné que sa concession et celle de M. de Staël aux invitations pressantes du Comité de Salut public m'avaient paru entachées de faiblesse, et elle en convient. Elle paraissait disposée à partir le 15 de ce mois.

1. Un des députés à l'Assemblée législative se nommait Fornier. Nous ne savons s'il s'agit de lui, ou d'un autre.

2. Voir le récit de cet incident dans le livre de lady Blennerhassett sur Mme de Staël, II, 301.



M. NECKER A MEISTER.

Coppet, 2 janvier 1796.

Je suis obligé, monsieur, par ménagement pour mes yeux, un peu malades depuis quelque temps, d'employer le plus souvent un secrétaire; et je compte assez sur votre amitié pour espérer que vous le trouverez bon. J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance les lettres plus circonstanciées que vous avez eu la bonté de m'écrire, et je vois avec plaisir que vous êtes occupé à nous rendre tous confidents de vos nouvelles réflexions morales et politiques [1]; c'est un véritable bienfait pour les hommes capables de penser et de sentir.

Ma fille est arrivée après une assez longue route, mais sans accident; M. Constant lui a servi de compagnon de voyage. Ils sont tous deux merveilleusement lestés en idées et en espérances républicaines; et ils pardonnent un peu trop les moyens des gouvernants en faveur du but. Je suis bien éloigné de voir de même, et je me rapproche bien plus volontiers de votre manière de juger.

Voilà un armistice bien inattendu [2] et dont l'explication tient en mouvement tous les spéculateurs, tous les raisonneurs, et tous les curieux. Cet armistice va ramener à l'armée française les déserteurs et les récalcitrants, dont le nombre s'accroissait journellement.

1. Meister rédigeait alors les *Souvenirs* de son voyage à Paris.
2. Armistice du 31 décembre 1795.

Le gouvernement français aurait-il eu cette vue politique? et les coalisés ne l'auraient-ils pas aperçue? Mais il faut croire que cet armistice a été précédé de préliminaires, et de préliminaires bien arrêtés.

La Suisse ne songera-t-elle point à se procurer dans le traité de paix générale une sauvegarde contre l'ambition française? Il faut s'en remettre à la sagesse des chefs de l'État.

Nous avons une idée vague, mais encore incertaine, d'un séjour à Lausanne. Je vous ferai part de notre marche afin que vous nous donniez de vous, monsieur, ce que vous pourrez sans vous gêner.

J'ai quitté hier ma fille à Lausanne, où j'avais été au-devant d'elle; elle vient ici ce soir avec sa cousine.

Agréez, je vous prie, monsieur, les tendres assurances de mon inviolable attachement.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Vous avez traité mon recommandé, le comte Carletti[1], avec un soin parfait. Vous avez reçu une lettre de mon père, qui vous annonçait mon arrivée, et cependant, ni l'un ni l'autre, nous n'avons reçu un mot de vous. Expliquez-moi ce silence. Est-ce que vous feriez un ouvrage sur votre séjour à Paris? Prenez-y garde : ne

1. Il avait été auprès de la Convention l'envoyé du grand-duc de Toscane; mais il s'était heurté aux écueils d'une situation difficile, et ayant mécontenté à la fois le grand-duc et le gouvernement français, il s'était retiré en Suisse.



prenez pas la France du 13 vendémiaire[1] pour la République française, et ne vous fermez pas la porte d'un pays que vous regretterez plus tôt que vous ne croyez.

Nous nous sommes décidés à rester à Coppet; moi faisant de temps en temps quelques courses à Lausanne, dans un petit appartement où je peux vous loger; ne reviendrez-vous pas pour nous voir? Je ne vous dirai point que les nouvelles de France sont meilleures : que le Directoire a fait peur de la Terreur pour avoir des hommes et de l'argent, mais qu'ayant obtenu l'un et l'autre, il ne peut avoir aucune envie de culbuter une Constitution qui lui donne la première place. Mais laissons la politique, et venez me voir, car je vous aime de tout mon cœur.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, le 18 mars [1796].

A présent que le beau temps est revenu, que faites-vous? Mon père dit qu'il aurait un extrême plaisir à vous voir, mais qu'il ne faut pas vous tourmenter. Est-ce qu'en effet, cela vous tourmenterait de venir dans notre beau pays de Vaud? J'y reste encore tout le mois prochain; mais en mai, la République française me reverra. Vous voyez donc bien que je n'écris pas sur la politique. Malgré tout mon républicanisme, il n'est pas possible de rien dire en conscience, qui plaise parfaitement à la République.

1. Le 13 vendémiaire an IV (4 octobre 1795) le général Bonaparte avait écrasé les royalistes qui s'étaient insurgés à Paris contre la Convention.

Mon père est indigné des bruits qui ont couru sur son mariage; il dit que vous, vous n'avez pas pu le croire. Jamais homme, je crois, n'a été plus loin de cette idée.

Aller à Zurich pour un auteur allemand[1], quelque célèbre qu'il soit, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Je crois savoir déjà tout ce qui se dit en allemand, et même cinquante ans de ce qui se dira. Ce que j'aime d'eux, c'est leur talent, mais non pas leur esprit; et en conversation, il n'y a que de l'esprit. Aller à Zurich pour vous voir, serait plus naturel et plus doux; mais je suis fixée près de mon père jusqu'à mon grand départ. C'est donc le mois d'avril que vous devriez venir passer à Coppet. Mandez-moi vos projets. N'y entre-t-il point de France? Ce n'est que cela qui s'appelle un projet!

Je vous aime pour ma vie.

Faites-moi le plaisir de me dire tout de suite si le bailli Hottinger, chez qui demeurait M. de Montesquiou, vit encore[2] : cela m'intéresse pour un jeune homme de mes amis, qui avait des raisons d'espérer qu'il lui ferait avoir un certificat de résidence en Suisse, pour études, pendant l'année 1789, nécessaire à sa rentrée. Cela se peut-il?

1. Wieland, qui avait marié sa fille à l'un des fils du poète Gessner, a fait un séjour à Zurich en 1796.
2. Oui; il est mort en 1804.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Lausanne, le 5 avril [1796].

J'ai écrit pour Wagnière[1], et l'on m'a répondu qu'il était à Ferney; par conséquent, de Coppet, vous le verriez. Je retourne dans huit jours chez mon père, et je vous y attends. Je vais en France vers le 15 de mai, et Benjamin Constant part le 15 avril. Voyez ce que vous pouvez faire de nous; mais surtout, arrivez.

Votre récit de votre premier voyage en France sera-t-il conçu de manière à rendre le second impossible? Pensez-y! Vous devriez me le montrer, car j'ai beaucoup de délicatesse sur tout ce qui concerne la République.

Un songe, un rien, tout nous fait peur
Quand il s'agit de ce qu'on aime.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. NECKER, EN SON CHATEAU DE COPPET.

Jeudi 12 mai [1796].

Je suis établie dans la maison d'Olive, à Ouchy, où vous avez votre chambre. C'est à quatre pas de Lausanne; ainsi vous pourrez y cultiver la singulière bienveillance qu'en traversant une ville seulement, vous savez y inspirer. Mandez-moi tout de suite quel jour vous voulez ma voiture à Rolle. Quoi que vous en

1. L'ancien secrétaire de Voltaire; il est mort à Ferney, le 7 avril 1802.

disiez, c'est la seule idée raisonnable. Je ne vous parle de rien, pour vous attirer par l'idée que j'ai quelque chose à vous dire; mais ce qu'il faut que vous entendiez répéter, c'est que je vous aime toujours plus, chaque fois que je vous vois.

J'écrirai demain à mon père pour lui dire les lettres que j'aurai reçues de Paris.

Point de lettres d'Italie. Les Autrichiens étaient devant Pavie, par le dernier courrier [1].

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, le 8 juillet [1796].

Je vais vous demander une chose singulière et peut-être fort difficile; mais vous en verrez le motif; et si cela ne se peut pas, vous me le direz, et je n'en douterai pas un instant. On m'a écrit de France qu'on travaillait à faire porter une loi qui exceptât les étrangers propriétaires, du pouvoir qu'a le Directoire de les renvoyer tous. On croit qu'un bon moyen pour cela, c'est de faire signer par plusieurs personnes en Suisse cette pétition [2], ou toute autre dans le même esprit. Je ne puis paraître là-dedans, par la raison qu'on apercevrait trop vite mon intérêt, et que mon intérêt gâterait tout.

1. Bonaparte écrivait le 6 mai : « Je marche aujourd'hui sur Plaisance; Pavie se trouve tournée. » L'armée française franchit le Pô le 7 mai; et le passage de l'Adda, au pont de Lodi, eut lieu le 10. Le lendemain, Bonaparte écrivait à Carnot : « La bataille de Lodi, mon cher directeur, donne à la République toute la Lombardie. »

2. Sans doute, le texte en était joint à la lettre. On ne l'a pas retrouvé.



Il faudrait donc que quelques Zurichois et Bâlois signassent cela, avant qu'on y mît les noms du pays de Vaud dont je dispose. Daignez voir si, en disant que cela vous est envoyé de Paris, vous pouvez le faire signer à Zurich, et de Zurich à Bâle, par quelques personnes. Vous me le renverriez ainsi, et l'un de mes amis dans ce pays le colporterait. Vous entendez cette affaire; vous entendez quel intérêt j'y dois mettre : tout est dit. L'idée est juste en elle-même, intéresse tout étranger qui possède en France, et vous-même, si voulant y vivre sans crainte, vous preniez la précaution d'acheter un petit domaine.

J'attends toujours M. de Staël, qui s'annonce de huit jours en huit jours. Il assure qu'il n'a qu'un congé, et que son existence n'est pas changée [1]; et quand votre impératrice passe dans une affaire, elle la ravage.

Vous avez écrit à mon père, et point à moi; je me suis persuadé qu'à ce dernier voyage je vous avais été moins agréable. Vous voyez que je me vante d'autrefois; mais je ne suis pas encore faite aux pertes du temps, et ce n'est pas d'ailleurs notre amitié qui souffrirait de ce que j'ai vingt-huit ans dans quinze jours [2]. Dites-moi que mes inquiétudes sont chimériques; je n'ai jamais eu de raison dans mes vrais sentiments.

1. Il paraît que le baron de Staël avait reçu des lettres de rappel, et avait pris sur lui de les tenir pour non avenues ; il attribuait sa révocation à l'impératrice Catherine. — Voir le livre déjà cité de lady Blennerhassett, II, 324.

2. Mme de Staël était née le 22 avril 1766; et Meister qui, dix jours après, était arrivé à Paris pour la première fois, ne pouvait avoir oublié cette date. Ce que Mme de Staël dit là, n'a ni rime ni raison.

Dans un mois, si vous vous souvenez encore de l'*Esprit de parti*[1], disposez-en; il paraîtra dans deux ou trois semaines.

Mon père me dit de vous répéter que l'important pour cette pétition, est que l'on ne puisse jamais se douter qu'elle vienne de moi : cela perdrait tout.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 19. . . . [1796].

Voilà un extrait d'une lettre que j'ai reçue de Paris ; elle sera peut-être déjà vieille quand vous la recevrez; mais il faut que je vous accoutume à partager tout ce qui est à moi.

On nous menace d'un décret du Deux-Cents de Berne qui renverra tous les Français sans exception. Vous sentez quel effroi répand cette nouvelle. Voyez d'avance si Weiningen, [ou] ce château près de Bremgarten, ou cette maison qui dépendait du prince des Ermites[2], que M. Escher, le favori tacheté de Mme la Statthalter[3], m'avait promise, offrirait un asile en cas d'orage. Des orages dans les tombeaux! C'est trop cruel; au lieu de l'intérêt dans le calme, c'est de l'agitation dans le vide. Pensez vite, je vous en prie, à un abri pour nous, si la loi fatale est portée; car, morte ou vive, je veux passer l'hiver ici, M. de Staël y arrivant.

Adieu, vous que j'aime.

1. C'est un des chapitres de l'*Influence des passions* (I, VII).
2. Voir la lettre du 22 août 1794.
3. *Statthalter* est le titre du préfet d'un district.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

22 septembre [1796].

Je ne sais pas ce qui vous est arrivé cette année; mais il est bien certain que vous nous oubliez, je veux attribuer cela à quelques causes extraordinaires : si c'était naturel, ce serait encore pis.

M. de Staël est venu ici; il a été de là aux eaux d'Aix; il revient dans quinze jours, et nous serons tous réunis invariablement pendant le mois d'octobre dans ce château. Si cela pouvait vous tenter, qui sait ce que nous ferions dans la suite?

Votre impératrice nous a bien tourmentés; on dit qu'elle sait jusques à mon existence : je voudrais bien ignorer la sienne.

Je suis bien aise de vous dire qu'on m'attribue, dans un pays un peu lointain, les *Lettres sur l'imagination*[1]; mon père et moi, nous sommes destinés à vous voler[2]. Je vous prie de continuer à ne pas mettre votre nom à vos ouvrages. Juste ou non, cela me fait de la célébrité, et je la garde.

Ce livre[3] auquel vous voulez bien vous intéresser, je vous l'enverrai, si vous me dites que vous ne viendrez pas ici; mais je voudrais que la difficulté d'écrire cela, vous décidât à partir. — Voulez-vous me mander tout

1. Meister avait publié cet ouvrage en 1794.
2. Une édition de ce livre, publiée en Suisse, portait sur le titre : *par Mr. N. k. r.*
3. *De l'influence des passions.*

de suite si vous savez quel sort a eu la pétition envoyée à Bâle? Benjamin part dans dix jours pour Paris, et voudrait savoir ce qui en est.

Que vous mande-t-on de l'Allemagne, de l'Italie, de l'univers enfin, dont la France est le volcan? Wieland est-il parti de Zurich[1]? Avez-vous par hasard pensé à lui faire des coquetteries pour moi? Des coquetteries, cela va à tout. Permettez-moi de vous offrir ce qui ne convient qu'à vous, l'estime la plus haute et l'amitié la plus tendre.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, 10 octobre [1796].

Voilà ce livre que vous avez la bonté de désirer. Je vous en envoie deux exemplaires, parce que j'ose vous prier de le faire traduire en allemand, par toute autre personne que M. Usteri, qui a traduit le livre de Benjamin[2] en mettant toujours (lorsqu'il s'agissait des Jacobins) à la place de *ces êtres féroces* : *ces messieurs cruels*[3]. Le pasteur Meister, si vous regardiez une fois

1. Wieland, qui avait fait un séjour à Zurich au mois de juillet, était déjà de retour à Weimar, où il était arrivé le 10 septembre.
2. *Du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier*, 1796.
3. En réalité, il n'y a pas *d'êtres féroces* dans le texte français, ni de *messieurs cruels* dans la traduction allemande. « Si quelque chose, avait dit Benjamin Constant, pouvait flétrir le sentiment qu'on éprouve en défendant la liberté, ce serait de penser que ces hommes se disent ses défenseurs...; il faudrait les avoir pour ennemis »; et ces derniers mots avaient été traduits par : « .... müsste man diese Herren zu Feinden haben. » Voilà tout. — Quoi qu'il en soit, c'est à son cousin Léonard que Meister a confié, comme le désirait Mme de Staël, le soin de traduire en allemand le livre *De l'influence des passions*.



ces feuilles en déjeunant, serait ce que je préférerais ; mais enfin, voyez ce que vous croyez le mieux, ou le possible : ce qui diffère, comme vous savez.

J'ai envoyé un exemplaire à M. de Féronce par la poste, il a ses ports francs; mais ayez la bonté de me dire comment je pourrais en faire parvenir deux exemplaires, l'un à Wieland, l'autre à Gœthe : leur adresse, et le moyen. En voilà-t-il assez de l'auteur femelle!

A présent, parlez-moi, de grâce, de notre situation en Suisse. Serez-vous prudents[1], ferez-vous semblant de repousser sans vous compromettre? Enfin, surtout à cause de mon père, ayez la bonté de m'écrire votre situation.

Vous me demandez si je permets l'impression de votre Voyage à Paris? Quoique les Français soient battus, je vous demande de n'y pas mettre votre nom : il ne faut jamais se fermer la porte du paradis.

Si vous ne voulez pas venir me voir, je suis tentée d'aller vous faire une visite; mais il faut pour cela que les orages soient calmés.

Brûlez ma pétition.

Mon livre vous arrivera plusieurs jours après cette lettre, parce que je n'ai pas voulu que vous fussiez d'abord frappé de son poids. Répondez-moi donc, avant de l'avoir reçu, sur notre situation politique. Aussi bien, comme il faut toujours écrire à un auteur

1. Dans la Forêt-Noire, les Français que commandait le général Moreau, étaient en retraite. Les troupes suisses qui gardaient la frontière du Rhin, laissèrent passer beaucoup de soldats français, ce qui provoqua des réclamations de la part de l'Autriche.

après avoir lu son livre, j'aurai deux lettres pour une.

Je pense tout à coup que je suis bien indigne par cette réponse de la spirituelle lettre que vous m'avez écrite; mais mon gros volume y suppléera; et ce qui ne peut y être, c'est l'expression de mon entière confiance dans votre parfaite amitié.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 3 novembre [1796].

Je vous remercie de votre aimable lettre; je crois avec vous que tout système, par cela seul qu'on ne veut y admettre aucune exception, est toujours attaquable; mais il est impossible, dans un ouvrage sur un sujet tant de fois traité, de ne pas saisir un côté de la question. Les idées ne seraient point enchaînées, le but divaguerait, si l'on n'adoptait point cette méthode.

Dites-moi, de grâce, quels sont vos projets? les miens sont dans le vague, au moins jusqu'à l'hiver complet que je dois passer à Lausanne. Ah! que je m'ennuie dans ce pays!

Que dites-vous du nôtre? Qu'espérez-vous de la paix[1]? Voulez-vous vous charger de faire parvenir au comte Carletti[2] un paquet, avec une lettre, qui vous arrivera par le fourgon de mardi?

Il me semble que ce pays est encore une fois en

1. Elle ne fut conclue que l'année suivante (à Campo-Formio, le 17 octobre 1797).
2. Qui habitait Sienne à ce moment.

sûreté[1]. Mon Dieu! qu'on aurait besoin de n'être pas si souvent sauvés!

Vous savez que je vous aime à jamais.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

[Hérivaux, Seine-et Oise], 22 avril 1797.

Mon père m'assure que vous avez la bonté de penser à moi. J'ai été jusqu'à présent si proscrite, si solitaire, que je m'anéantissais à mes propres yeux. Les élections faites, je vais revenir à Paris; et de là, je croirai mes lettres un peu dignes de vous, si vous ne venez pas vous-même dans un pays à présent beaucoup plus aristocrate que vous.

Gœthe m'a envoyé, avec la plus superbe reliure possible, un roman de lui, nommé *Willams Meister*.

Comme il était en allemand[2], je n'ai pu qu'admirer la reliure (Benjamin assure, entre nous, que je suis mieux partagée que lui, qui l'a lu). Mais il faut que dans votre bonté, vous fassiez parvenir de ma part à Gœthe un remerciement superbe, qui jette un voile sur mon ignorance, et parle beaucoup de ma reconnaissance et de mon admiration pour l'auteur de Werther. Avez-vous lu l'ouvrage de Benjamin[3]? La haine et l'amour le trouvent beaucoup plus distingué que le premier; je voudrais bien en savoir votre avis.

1. Quand Moreau eut achevé sa retraite, la Suisse licencia les douze mille hommes qu'elle avait placés sur le Rhin.

2. Dans le livre II de l'*Allemagne* (chapitre 28e : *Des romans*) Mme de Staël a écrit quelques pages sur *Wilhelm Meister*, « ouvrage très admiré en Allemagne, mais ailleurs peu connu ».

3. *Les effets de la Terreur*, 1797.

Mais n'en avez-vous donc pas assez de votre république zurichoise, et n'êtes-vous pas curieux de venir dans un pays où l'on choisit pour députés[1] M. de Vauvilliers parce qu'il est compromis dans une conspiration royaliste, M. Bourlet parce qu'il a été valet de chambre de M. le comte d'Artois; enfin une république démocratique où l'on risque d'être lapidé si l'on n'est pas aristocrate; un système philosophique où la profession de foi du catholicisme le plus superstitieux sert à tout, etc. Sans les armées, il n'y aurait plus d'espoir pour la République, et je veux commencer un livre ainsi : *La contre-révolution est faite, Louis XVIII règne; reste à savoir si les deux Conseils et le Directoire pourront conspirer assez adroitement pour le détrôner.* Vous sentez que mon patriotisme a beaucoup d'humeur de tout ceci. La République m'exile; la contre-révolution me pend; il me faut un juste milieu, qui n'est jamais en France qu'un passage si rapide, qu'il sert à peine de transition entre un excès et l'autre. Je ne crois pas que ce tableau vous dégoûte de venir en France; et moi, je n'aurais point de plaisir plus doux que de vous y recevoir, et de vous témoigner mon inviolable amitié pour vous.

1. Dans le département de Seine-et-Oise, M. de Vauvilliers venait d'être nommé membre du Conseil des Cinq--Cents, et M. Bourlet, membre du Conseil des Anciens.

M. DE STAËL A MEISTER.

Paris, ce 26 mai 1797.

Monsieur, une lettre de M. Brégard, de Hambourg, m'a apporté celle que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je ne sais pas quel chemin elle a pris; car elle aurait dû m'être parvenue il y a déjà longtemps. Je n'ose plus vous offrir mes services; car, en vérité, mon crédit est si petit qu'il se borne presque à rien.

Mais si, cependant, je pouvais vous être bon à quelque chose, j'espère bien que vous avez assez d'amitié pour moi, pour être persuadé du plaisir que j'aurais de vous être utile.

Agréez, monsieur, l'assurance du sincère et inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Staël von Holstein.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Coppet, ce 22 janvier [1798].

J'arrive, et j'ai besoin de m'excuser auprès de vous, monsieur, de mon long silence. Au milieu de nos orages de France, nous craignions les lettres de l'étranger; et l'on nous réduisait à craindre pour les amis qui nous environnaient, et à ne pas oser parler à ceux pour qui nous n'avions rien à redouter. Hélas! ce temps de calme pour la Suisse est donc passé; je suis au déses-

poir de l'état dans lequel je trouve notre malheureux pays. Est-ce que vos bonnes têtes de Zurich ne peuvent pas venir à notre secours? Je ne crains point que les troupes qui passent par Genève aient pour but d'attaquer le pays de Vaud [1], mais les brouillons se plaisent à le répandre, et font aller la révolution par la peur. Je crois ce que j'ai toujours cru : c'est que le seul but des Français est d'avoir une contribution de la Suisse [2]. Vous avez vu dans le *Rédacteur* l'article [3] qu'il y a sur les Cantons [*suisses*].

L'on revient sans cesse à la perte d'argent, à la guerre de finances; tout cela veut dire que l'on veut quelques millions. Cependant, ne trouvez-vous pas que l'on ne répond pas assez en Suisse aux imputations absurdes; qu'on n'envoie pas à Paris un *envoyé des treize Cantons*; qu'enfin on s'endort comme tous les vieux gouvernements, dont les individus semblent avoir l'âge de l'institution. Il me paraît au moins qu'on devrait écrire au Directoire, en réponse à l'article du *Rédacteur*, qui est presque officiel, une lettre d'un genre propre à faire effet, non seulement ici, mais en France.

1. Six jours après cette lettre, le 28 janvier 1798, les troupes françaises entrèrent en Suisse, et aidèrent le pays de Vaud à proclamer son indépendance.

2. « Il n'y avait point d'argent pour transporter une armée en Égypte; et ce que Bonaparte fit surtout de condamnable, ce fut d'exciter le Directoire à l'invasion de la Suisse, afin de s'emparer du trésor de Berne. » *Considérations sur la Révolution française*, III, 27.

3. Le 15 janvier, le *Rédacteur* parlait de la « coquinerie des banquiers suisses qui tuent le papier-monnaie et favorisent la sortie du numéraire... Les Suisses nous ont fait une guerre sourde, plus dangereuse que celle des Allemands, etc. »



Ne pourrrait-on pas, ou plutôt ne pourriez-vous pas, vous, faire une belle réponse à l'article du *Rédacteur*[1], que je vous invite à lire comme une preuve complète que ce n'est pas à la Constitution, mais à l'argent qu'on en veut. Vous concevez que je suis dans un trouble extrême.

Votre bonté vous décide-t-elle à me donner quelques nouvelles avec la prudence française? Après six mois de silence, une confiance dans votre sentiment, une confiance profonde dans votre caractère, me fait vous écrire comme si notre amitié ne pouvait être interrompue. Dites-moi si j'ai raison.

SUARD A MEISTER.

Greng (près Morat), 24 janvier [1798].

J'ai reçu une lettre de madame de Staël. Elle arrive pour la bagarre. Elle ne les craint pas, m'écrivait son pauvre père. Malheureux homme! Faut-il qu'une révolution si inattendue vienne tourmenter sa vieillesse, et lui ôter le peu que l'autre lui avait laissé! En pensant à sa destinée, je n'ai pas la hardiesse de m'affliger sur la mienne. Quel déluge de calamités publiques et privées! Il me fait dire par sa fille de ne plus lui écrire; et elle-même n'ose s'expliquer, ni rien entendre. Que pense-t-elle aujourd'hui de la belle journée du 18 fructidor?

1. Cette réponse, Meister essaya de la faire dans une brochure anonyme : *Réflexions d'un Suisse sur le projet de Constitution helvétique imprimé à Bâle*, qui a été publiée au commencement de 1798, et que l'auteur a recueillie dans son livre : *Sur la Suisse à la fin du XVIII[e] siècle*.

Au moment du coup d'état du 18 fructidor, Suard était au château de Coppet, où il rendait visite à M. Necker. Ne pouvant plus rentrer en France, il avait passé quelques mois en Suisse. Quand ce pays fut envahi par l'armée française, il se réfugia en Allemagne.

MADAME DE NOAILLES A MEISTER.

28 février 1798.

On m'a dit que le jour du passage des Français dans le pays de Vaud, notre ami à Coppet avait eu vingt officiers à déjeuner chez lui, qui s'y sont conduits avec une politesse et une honnêteté parfaites. M. Necker de Germany avait consulté M. Desportes (*Résident français à Genève*) pour savoir si son frère devait s'éloigner, mais celui-ci a assuré qu'il n'avait pas la moindre chose à craindre; et sur cela, il est resté, et il a très bien fait. Tout le monde se loue de la bonne discipline des Français, et de la bonne police qu'ils font observer à Lausanne, qui en avait grand besoin. Le commandant est un homme fort honnête, qui a déclaré n'en point vouloir aux émigrés français, et la preuve en est qu'il a permis à deux de ma connaissance, de retourner dans leur ancien asile dans le pays de Vaud. Cependant, comme tout n'est encore que provisoire, il règne une grande confusion dans les autorités...

Les troupes françaises avaient été accueillies avec joie dans le pays de Vaud, puisqu'elles lui apportaient la liberté. En arrivant dans la Suisse allemande, elles s'y heurtèrent à une résistance patriotique, qu'elles réussirent à écraser: ce furent alors des temps de troubles et de pillage. Aussi

Meister, au printemps de 1798, alla chercher un asile en Souabe, où il passa quelques mois. Mais déjà dans l'été, il vint se réinstaller à Zurich, chez son cousin, le pasteur Léonard Meister. — Un peu plus tard, c'est chez M. et Mme Burkli qu'il alla loger.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Coppet, le 10 novembre [1798].

Vous avez la bonté de vous plaindre de mon silence; je savais que mon père vous écrivait, et je ne multipliais pas, dans notre situation de l'année dernière, la possibilité de recevoir même les lettres les plus chères. A présent, j'ai repris mon courage avec la sécurité de mon père. Il me flatte de votre voyage ici; je vous prie d'observer que vers le milieu de l'hiver, les premiers jours de janvier, j'irai passer six semaines à Genève; que Benjamin, qui m'a accompagnée ici, repart vers ce temps. Moi, je reste six mois de suite; mais mon impatience me dit qu'il faut que vous arriviez tout de suite. Nous causerons beaucoup, et nous nous entendrons ni trop, ni trop peu pour une discussion animée. C'est à ces doux moments que je renvoie tout ce que je voudrais vous dire. Mais je voulais que vous sussiez d'avance que mon tendre sentiment pour vous ne peut éprouver d'altération.

DE MADAME DE STAËL.

À M. MEISTER, CHEZ M. LE PASTEUR MEISTER, A ZURICH.

Ce 8 décembre [1798].

Tout est grâce dans votre lettre, et le reproche et le pardon; et j'ai été heureuse de tous les deux. Mais permettez-moi de vous parler sur l'espoir que vous nous donnez de vous posséder ici. Je vais le 1er de janvier passer six semaines à Genève. Comme j'y ai un appartement, j'aurais une chambre à vous offrir; mais comme mon père et moi, nous ne jouirions pas de vous en même temps, il faudrait nous compenser ce séjour à double. Je retourne à Paris le 1er de juin, ce qui nous laisse du temps, comme vous voyez. Mais à cette époque, je crains extrêmement de laisser un de mes deux fils sans précepteur, et mon père est tout à fait décidé à en prendre un. Ne pourriez-vous pas nous indiquer ce qui conviendrait aux trois générations? Cela n'est pas facile; mais au moins, je voudrais ce qui serait nécessaire à mes enfants : le latin, l'allemand, l'anglais, et s'il se pouvait, la musique. Vous avez donné à Mme Rilliet[1] ce qu'elle désirait; vous savez comme moi ce qu'il nous faut, trouvez-le moi.

Ne savez-vous rien de plus que nous dans vos contrées[2]? C'est-à-dire, avez-vous quelques peines de plus que nous? Combien nous parlerons, et sans nous dis-

1. Chez qui Meister, en 1797, avait placé son neveu Hess.
2. Les troupes françaises occupaient encore la ville de Zurich.

puter; car qui pourrait remonter au passé, sous un tel présent! On espère encore la paix à Paris. On ne peut penser sans frémir aux moyens financiers qu'on emploierait pour faire la guerre. En tout, on ne cherchera de remède à ce qui est, que dans l'exagération et non le changement du système actuel. Oublions, s'il se peut, dans quelques sentiments doux, l'histoire qui pèse sur nous. Pour cela, mandez-moi le plus tôt possible vos projets en notre faveur.

Benjamin me quitte le 1er de février; il est bon à entendre, je vous l'atteste, et bon à combattre, si l'on veut.

Mille amitiés inaltérables.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce vendredi 28 décembre [1798].

Mon père me dit que vous viendrez à la fin de janvier; je serai encore à Genève, vous y passerez quinze jours chez moi, et nous reviendrons ensemble à Coppet: c'est une affaire arrangée.

Je prends la liberté de vous demander de m'envoyer par la diligence deux ouvrages allemands, s'ils se trouvent à Zurich; *Don Carlos*, tragédie de Schiller, et *der Genius*, de Grosse, en quatre volumes, qui a paru en 1792 et 93. C'est pour Adrien de Lezay, qui veut les traduire [1] et qui espère que vous serez bien aise de lui faire ce plaisir. Vous voilà donc assuré de deux

1. La traduction de *Don Carlos*, par Adrien de Lezay, a paru en l'an VIII, à Paris.

reconnaissances, et il ne vous en faut pas tant pour obliger.

Adieu jusqu'au 1er de février; je ne vous accorde pas un jour de plus.

DE MADAME DE STAËL.

AU CITOYEN MEISTER, CHEZ LE CITOYEN BURKLI, A ZURICH.

Coppet, ce 28 mars [1799].

Il est donc décidé que je ne vous verrai pas pendant ce voyage. Je fais encore une dernière tentative : je vous dis que je partirai vraisemblablement le 15 avril. Cela vous décidera-t-il à quitter Zurich, dont je ne puis comprendre le charme? Je vous dois de l'argent pour des livres que vous avez bien voulu m'envoyer; mais j'espérais vous voir, et il faut à présent que je compte avec vous. Avez-vous lu tous les ouvrages défendus [1], Mallet, Rivarol, Carnot? Je n'ai pas aperçu ce dernier, mais pour Rivarol, c'est un ouvrage remarquablement spirituel, de l'imagination dans la métaphysique, de l'éloquence dans l'imagination, et des idées surtout; non pas les premières, mais celles qu'il est ingénieux de découvrir. On est étonné de se retrouver à lire; il semble que la vie ne se parle plus.

1. Mallet-Du Pan, *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétiques*, 1798. — Rivarol, *Discours préliminaire du nouveau Dictionnaire de la langue française*, 1797. — Carnot, *Réponse au représentant Bailleul sur la conspiration du 18 fructidor*, 1798.

On s'étonnerait de voir le livre de Rivarol au nombre des *ouvrages défendus*, si l'on ne savait qu'il contenait quelques digressions politiques, entre autres deux chapitres intitulés : *Que la fixité est le premier des biens en politique. — Aperçu du système et du règne de la Terreur*.

Et les nouvelles de la guerre? Je me mets, moi, à m'inquiéter pour les Français. Vous conviendrez que c'est délicat; mais j'ai moins de confiance dans cette seconde guerre, et le voisinage de la Suisse me trouble. A Paris on dit que Sieyès est porté par les Conseils, et Roberjot par le Directoire. On croit à Sieyès[1].

Genève s'agite dans les élections, les scissions, tout le genre français. Il y a des conjectures diverses sur le sort des élections, cette année.

Je suis toujours sans précepteur. Comme une fille à marier, aucun candidat ne me plaît.

Vous qui avez en vous le modèle de ce que j'aimerais sous tant de rapports, trouvez-moi donc quelqu'un qui vous ressemble un peu.

Dites-moi donc un mot de vos projets; les miens ne sont jamais bien fixes, et il serait doux de les modifier pour vous.

Je chargerai le secrétaire d'ambassade de M. de Staël de votre affaire en Suède, à mon arrivée : c'est un homme d'esprit, et pour qui vos ouvrages ne sont pas perdus.

SUARD A MEISTER.

Anspach, 20 juin [1799].

N'oubliez pas, je vous en prie, de me marquer ce que vous savez de votre respectable ami de Coppet. Je

1. Chaque année, un des cinq membres du Directoire en sortait, et le Conseil des Anciens nommait quelque autre à la place vacante. C'est Sieyès en effet qui fut nommé membre du Directoire, le 16 mai 1799.

n'ose encore lui écrire : il est très circonspect, et il a bien raison. Mais mon cœur souffre de n'avoir, depuis si longtemps, aucune nouvelle de lui que par Paris.

Germaine y est retournée.... Savez vous ce qu'elle y fait, et ce que devient son Benjamin? L'un et l'autre doivent être un peu serrés dans leurs souliers.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Le 20 août [1799].

J'ai relu avec un extrême plaisir vos *Lettres sur l'Imagination*, et *les Souvenirs de Paris*, que je ne connaissais absolument pas. Il y a dans vos *Lettres* un examen, que je crois très juste, d'une faculté qui semble échapper à l'observation. Il faut pouvoir, comme vous, attacher sa raison à son imagination pour l'analyser. Elle domine tellement de certaines gens qu'ils ne parviendraient jamais à en faire la séparation d'avec eux-mêmes.

Le style est singulièrement pur, et c'est un grand mérite dans des sujets de ce genre, où tout consiste dans l'expression. Les citations sont fort agréables ; ce sont les repos dans un livre que les citations, et il importe qu'on s'y trouve bien.

Les *Souvenirs de Paris*, quoique, selon moi, ils représentent la Révolution vue par dehors, ont un grand intérêt ; et je conseille à tout aristocrate d'aimer ce livre à la folie. Ce que vous avez, et ce que vous aurez toujours en écrivant, c'est un charme de douceur et

d'apparente modération, qui émousse toutes les colères, même la mienne sur la note[1].

Il y a une belle et profonde expression dans vos *Lettres* : *les inepties audacieuses de nos signes conventionnels*[2], je vous cite celle-là entre beaucoup d'autres ; mais ce qui fait penser se retient toujours mieux.

J'ai envoyé les deux paquets. Il faut aussi que je vous remercie sensiblement de votre lettre. A travers mille versions contradictoires, j'ai du vrai à opposer.

Est-il vrai qu'il y a eu une attaque aussi sur Brougg, où les Français ont fait beaucoup de prisonniers? Les aristocrates disent que l'attaque sur Zurich était réelle[3], et qu'on y a perdu beaucoup de monde. Je me recommande à votre bonté pour ne pas nous laisser sans nouvelles, nous n'en avons que par vous, et il est bien vrai que, quand vous nous écrivez, rien ne nous manque.

1. La note 29e, qui parle de la brochure de B. Constant : *De la force actuelle du gouvernement de France* « où l'on regrette, dit Meister, de trouver tant d'indifférence et d'oubli pour les victimes de la Révolution, et tant de patience et d'égards pour leurs bourreaux ».

2. Le passage visé par Mme de Staël est au commencement de la quatrième lettre : « Je voudrais pouvoir deviner de quelle manière nous acquérons nos idées, de quelle manière elles se gravent dans notre mémoire ou s'en effacent, de quelle manière encore nous pouvons les écarter ou les rappeler à volonté. Mais... j'ai désespéré de trouver jamais quelque explication qui pût nous satisfaire. Sans essayer donc de pénétrer le mystère d'un mécanisme qui peut-être n'a jamais existé que dans notre imagination, et grâce à l'ineptie audacieuse de nos signes conventionnels... »

3. Les Français, qui avaient évacué Zurich le 5 juin, firent le 14 août un simulacre d'attaque sur les Autrichiens qui occupaient cette ville.

Avez-vous eu la bonté de penser au précepteur? J'ai toujours besoin de me décider.

Voulez-vous dire à M. Stapfer que, dans cette maison, on a été enchanté de sa lettre sur le Jeûne[1]. Il y a en effet du bonheur de style et de sentiment, et plusieurs vues philosophiques sur les effets de la religion chrétienne.

Je n'ai pas de nouvelles hors de Paris depuis huit jours, parce que Benjamin est allé à sa campagne. Cependant, il me paraît qu'on est maître des Jacobins; la police et la force armée leur sont ôtées; il ne reste plus qu'à les fermer (*fermer leur club*) pour signaler la victoire.

Tenez toujours, je vous en prie, à votre projet d'octobre. Vous nous faites tant de plaisir, que nous devons vous plaire: j'ai dans l'idée que c'est là le premier principe de toute amabilité. Adieu, monsieur, il m'est très doux de compter sur votre intérêt; et j'aimerais bien à exercer le mien envers vous, en vous menant cet hiver à Paris. Je suis très bien dans la victoire; et comme je sais qu'elle me sied, je la souhaite encore plus.

Adieu, adieu.

1. Stapfer avait été nommé ministre des cultes par le Directoire helvétique; c'est en cette qualité qu'il avait publié un mandement — comme en publient encore aujourd'hui, chaque année, les autorités suisses — pour inviter le peuple à célébrer le jour du Jeûne fédéral.

Ce mandement de Stapfer avait été diversement apprécié, et avait particulièrement déplu à ceux qui voulaient séculariser les biens d'Église.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 27 août [1799].

Auguste[1] s'est chargé de copier cette musique pour vous. Elle sera moins bien, mais vous lui saurez gré de ce mouvement. La troisième génération se prépare à vous aimer.

Mes nouvelles de Paris sont assez bonnes : tranquillité générale, et force à Sieyès, c'est-à-dire à la véritable république. Les royalistes se sont montrés trop tôt dans le Midi; ils y seront défaits. J'ai moins de confiance dans les nouvelles de l'extérieur, depuis que je ne crois plus que les vôtres. Il n'est pas vrai cependant que Gênes soit évacuée. Il ne l'est pas non plus que tout le Piémont soit au pouvoir de Championnet. Le pasteur[2] le croit peut-être; mais cela n'est pas encore vrai.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi l'on nous fait redemander par la maréchaussée la circulaire de M. Stapfer sur le Jeûne? Je n'en puis concevoir la raison[3].

Et mon précepteur, y avez-vous pensé? J'ai toujours plus de désir d'en avoir un, maintenant que j'espère un peu que nous n'aurons pas d'Autrichiens ici.

Donnez-moi donc quelques commissions; je suis un peu honteuse de ne pouvoir vous rendre que le plaisir que vous me faites en m'écrivant.

1. Le fils aîné de Mme de Staël.
2. Sans doute Léonard Meister, le cousin d'Henri.
3. Le Directoire helvétique avait été mécontent du mandement de Stapfer, et faisait retirer les exemplaires qui en avaient été distribués.

Vous devriez faire un autre roman que *Betzi*, pour les gens sévères. Vous avez montré le talent des romans les plus difficiles ; vous en feriez un charmant, où vous pourriez mettre votre nom. Vous m'avez mis en train des romans ; j'en rêve un depuis ce temps.

Les livres dont vous avez la bonté de me donner la note ne sont-ils pas presque tous en allemand? Je ne l'ai pas appris depuis votre départ. Quand vous reviendrez, je vous poursuivrai de mon manuscrit [1].

Si Zurich est pris, venez vous consoler ici. J'ai tant de générosité dans le malheur qu'il faut me le souhaiter, ne fût-ce que pour la bonne grâce.

Mille amitiés et remerciements. Votre lettre est attendue comme un oracle dans cette maison.

DE MADAME DE STAËL.

AU CITOYEN MEISTER, CHEZ MADAME HALLER, DE NYON [2], A BERNE.

Ce mardi 17 septembre [1799].

Il faut cependant que j'aie recours à votre bonté pour prendre une décision relativement au précepteur de mon fils. Voyez celui de Berne ; car je pars dans cinq ou six semaines, et le moment tant redouté d'une décision devient pourtant nécessaire. Je prendrai un répétiteur de Genève pour six mois, si je ne rencontre pas ce qu'il faut pour un précepteur. Mes recherches ont

1. *De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, 1800.

2. C'était la sœur d'Ursule Schulthess, qui avait épousé l'un des fils du grand Haller. Son mari avait été bailli de Nyon.

été inutiles; je n'espère plus que dans votre jugement.

Vous souvenez-vous que vous m'avez promis de revenir nous voir les premiers jours d'octobre? Je crois que l'intention de Benjamin est de passer ici, du 10 au 15 octobre; mais que vous font ses nouvelles à lui, qui croit la République française impérissable? Il me mande que par un arrêté secret du 15 fructidor (1er septembre) Talleyrand est nommé ministre des finances, mais qu'il hésite s'il acceptera. Pour Robert Lindet[1], c'est décidément un imbécile. Convenez que ce n'est pas ce qu'on devait attendre d'un collègue de Robespierre.

Des lettres de Gênes du 5 septembre disent que tout y était dans le même état. Les Français y sont encore. Je ne vous dis rien de la Hollande, j'en suis profonment affligée.

Est-il vrai que M. Steiger[2] est allé à Berlin? Cela serait significatif pour la neutralité de ce pays. Sur ce point nous sommes d'accord, et je l'en aime d'autant plus.

Adrien [*de Lezay*] qui est à demeure ici, vous demande d'indiquer à Henri de Crousaz les livres qu'il désire[3]. Vous voyez combien vous seriez bien reçu dans cette maison où tout le monde, dans des degrés différents, vous aime et vous apprécie.

1. Ancien membre de la Convention; ministre des finances, du printemps de 1799 jusqu'au 18 brumaire.

2. Steiger était avoyer de Berne en 1798, au moment de la prise de cette ville par les Français. Il partit pour l'exil, où il fit mille efforts pour engager les puissances à rétablir en Suisse l'ancien état de choses.

3. Sans doute Crousaz était à Zurich, où, mieux qu'à Berne, on pouvait se procurer les nouveautés littéraires qui paraissaient en Allemagne.

Je viens de faire un voyage à Lausanne, où j'ai vu toutes les femmes et tous les hommes lisant et admirant vos *Lettres* [*sur l'Imagination*]. Ce n'est que Lausanne, mais c'est Lausanne tout entier.

On a oublié de faire partir ma lettre; j'y ajoute qu'une lettre de Gênes du 9 septembre annonce que les Français sont rentrés à la Bocchetta et à Novi, que les Austro-Russes ont évacué.

Paris est tranquille; il paraît que Barras est beaucoup mieux avec les Jacobins que Sieyès.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce mardi 15 octobre [1799].

Je voulais vous écrire sur la prise de Zurich [1], mais j'ai craint que vous n'aimassiez pas un intérêt mélangé, et j'ai laissé à mon père le soin de vous exprimer ce que je sentais comme lui dans tout ce qui vous touche.

Il me permet aujourd'hui de vous apprendre une grande nouvelle : Genève tire le canon pour l'arrivée de Bonaparte à Fréjus, et à Lyon où il a passé le 12 avec Berthier. On ajoute qu'il a débarqué avec mille hommes de son armée, et après avoir fait un traité de paix avec la Porte. Quoi qu'il en soit, c'est un grand événement, et cet homme de plus vaut une armée. Il ne faut pas, pour son bonheur, lutter de vœux contre cette République. Sa destinée est invincible; mon amitié pour vous, votre affection pour moi, est le seul

1. L'armée française, commandée par Masséna, avait repris, le 26 septembre, la ville de Zurich.



petit intérêt que vous ayez de ce côté. Grossissez-le pour qu'il vous console.

Nous avons les *Anecdotes du 18 fructidor*[1], et nous vous les ferons passer par la diligence de mardi.

Je partirai donc sans vous dire adieu. C'est par humeur contre mes opinions que vous ne venez pas, et vous les trouveriez cependant bien plus douces qu'il y a deux mois.

Donnez-moi des nouvelles de ce pauvre Lavater[2], et pensez à moi avec bienveillance dans la victoire comme dans la défaite.

Quelles nouvelles avez-vous sur cette tyrannique et révolutionnaire contribution?

Au printemps de 1798, les Français, en arrivant à Zurich, avaient imposé à cette ville une contribution de guerre de trois millions, et ils avaient enlevé le trésor de la République, déposé à la Collégiale.

Quand les troupes françaises rentrèrent à Zurich dans l'automne de 1799, Masséna imposa aux habitants un emprunt forcé de 600 000 francs : nouvelle exigence qui méritait sans doute les épithètes que lui applique Mme de Staël. Mais la guerre ne se fait pas sans frais : on se soumit; et, en définitive, le caractère noble et humain de Masséna a laissé de bons souvenirs à Zurich. — Il faut ajouter que cet emprunt forcé de 1799 a été remboursé par la France, vingt ans après.

1. *Anecdotes secrètes sur le 18 fructidor, et Nouveaux Mémoires des déportés à la Guyane, écrits par eux-mêmes*, Paris, s. d., VII et 252 pages in-8.

2. Le jour de la prise de Zurich, Lavater avait été grièvement blessé par un soldat brutal; il eut quinze mois de souffrance, et mourut le 2 janvier 1801.

CHAPITRE IV

LE CONSULAT

Quand Bonaparte revint d'Égypte, Mme de Staël en fut enthousiasmée comme toute la France : le lecteur vient de le voir. Ce moment d'illusion dura peu ; et dans les lettres qui suivent, à la veille et au lendemain de la bataille de Marengo, on remarquera des sentiments déjà autres : moitié figue, moitié raisin. Bientôt l'éloignement se dessine davantage entre le maître du pays, qui courbe tout sous son pouvoir, et madame de Staël, qui veut garder la tête haute. La dernière lettre de ce chapitre où l'on remarquera les mots : *c'est un pays de fer que la France*, n'est antérieure que de quelques semaines au moment où le Premier Consul, en exilant Mme de Staël loin de Paris, se brouilla définitivement avec elle.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 20 mai [1800].

Me permettez-vous de vous adresser un exemplaire de mon ouvrage[1]? J'espérais toujours que vous vien-

1. *De la Littérature, considérée dans ses rappports avec les institutions sociales.* — « Mme de Staël part demain pour retourner

driez dès que vous me sauriez arrivée; mais huit jours se passent sans nouvelles de vous. Je vous écris donc d'abord pour me plaindre de votre silence, et pour vous conjurer, c'est le mot, de venir ici passer quelque temps.

Nous causerons beaucoup; et rien de ce qui se dit ne s'écrit, ni dans ce temps, ni dans aucun autre. Donnez-moi le mois de juin. Je passe le mois de juillet à Genève, et ma cousine vient demeurer ici pendant une partie du mois de juin : tout s'arrange donc pour que le voyage et le séjour que vous nous accorderez réunissent toutes les convenances.

M. d'Erlach est-il à Berne? Voulez vous lui parler de moi, et lui dire que je lui écrirai dès que vous m'aurez appris où il est.

Avez-vous pu résister à la curiosité de voir le héros? Il va conquérir de nouveau l'Italie[1], et signer une seconde fois la paix à Campo-Formio : n'est-ce pas historique? Mais je m'arrête, je ne veux pas anticiper sur nos conversations; je me réserve, comme moyen de vous attirer, l'air du mystère et l'apparence du secret.

Agréez l'assurance de mon inaltérable amitié, et dites-moi que vous la recevez avec bienveillance.

chez son père. Elle a publié son ouvrage sur *la Littérature*, qui a eu un grand succès... », écrivait Benjamin Constant à son oncle, dans une lettre datée de Paris, 16 floréal an VIII : 6 mai 1800, et non pas : 6 mars, comme le dit l'éditeur (*Lettres de Benjamin Constant à sa famille*, Paris, 1888, page 163).

1. La bataille de Marengo eut lieu le 14 juin 1800; la paix fut signée à Lunéville le 9 février 1801.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Genève, ce 24 juillet [1800].

J'ai fait un voyage à Genève, qui m'a empêchée de vous répondre, monsieur; mais je n'ai cessé de regretter votre société. Il me semblait que vous aviez tort de nous quitter, et que vous deviez rester avec nous, parce que nous sentions mieux que personne le charme de votre esprit et de votre caractère. Vous serez aimé partout; mais qui peut vous juger comme nous, et par la comparaison, et par le souvenir de tout ce que nous avons connu d'aimable et de spirituel à Paris?

Notre arrangement tient toujours pour le 1er de décembre, n'est-il pas vrai?

Je crois bien à présent que nous trouverons la paix. Les lettres de France ne l'ont pas encore dit, mais celles de Suisse me paraissent entièrement dans ce sens.

L'Académie tombe un peu[1]; et toutes les petites institutions aristocratiques que l'on met en avant sont déjouées par Bonaparte. Il paraît que, si cela continue, il sera le meilleur républicain de France. En effet, je le crois le plus libre de tous les Français.

1. Il était question, à ce moment, de rétablir l'Académie française. Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, était favorable à ce projet. M. Charles Nisard a publié toute une liasse de lettres écrites à ce propos par Lucien, et par Morellet, Suard et d'autres anciens membres de l'Académie, de prairial à fructidor an VIII. (*Mémoires et correspondances historiques et littéraires*, Paris, 1858, pages 269 à 286.) Voir aussi les *Mémoires* de Morellet, chap. XXIX. En définitive, le projet dut être abandonné. On sait qu'il fut repris en 1803, avec un plein succès.



Si la paix ne se fait pas, une seconde armée de réserve, un peu moins complète que la première cependant, mais toujours une armée, passera par Genève.

Soyez assez bon pour me mander ce que vous savez de l'Allemagne.

Auriez-vous cru jamais que le chevalier de Coigny, tel que vous le connaissez, se serait mis dans la plus active conspiration royaliste? Il avait écrit dans toutes ses lettres qu'il fallait faire à Bonaparte *un lit de roses*, et pendant quelques jours on a cru que ce lit de roses était celui de Guatimozin. Enfin, il s'est trouvé que c'était seulement la place de connétable, et sa vie est hors de tout danger.

Je continue l'allemand avec résignation; mais je ne conçois pas comment vous avez fait pour écrire si bien le français, en sachant si bien l'allemand : il me semble que l'un exclut l'autre.

Adieu, monsieur, adieu.

Dans quatre mois, je vous verrai à Coppet, et nous partirons ensemble.

Mon adresse toujours à Coppet [1].

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 28 juillet [1800].

J'ai lu dans votre lettre à mon père, monsieur, que l'on vous avait dit que Benjamin avait des relations avec les patriotes du pays de Vaud. Je crois qu'il n'est

1. Genève était française en ce temps-là; et les lettres adressées à Genève pouvaient être ouvertes par la police.

aucun homme à qui ce reproche convienne moins qu'à lui. Il évitait avec soin tous les rapports avec ce pays, voulant faire reconnaître ses droits de Genevois et de Français; et de plus, il a manifesté au Directoire une opinion directement opposée à celle de La Harpe, qui le savait, et s'en plaignait. Dites cela, je vous en prie, à Reinhard [1], si c'est lui qui vous a dit ce mot, et s'il le tient de Talleyrand. Je fais toutes ces suppositions en l'air, et vous savez mieux que moi ce qui en est.

On croit à la paix à Paris; n'est-ce pas aussi votre avis? Mais il paraît que l'Autriche veut qu'elle soit générale.

Mille amitiés.

Vergessen mich nicht [2].

Avez-vous reçu une lettre de moi, de Genève, il y a huit jours?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, 10 septembre [1800].

Vous ne dites pas un mot de moi dans votre lettre à mon père. Est-ce que notre projet de Paris ne tient pas? J'ai supposé qu'il était invariable; moi, je le suis. Je pars le 30 novembre ou le 1er de décembre, pas un jour plus tard; et votre place dans ma bonne berline est à vous. Mandez-moi donc si vous l'acceptez. Je ne

1. Reinhard, — celui-là même dont l'*Éloge* a été le dernier écrit de Talleyrand, — était alors ministre de France en Suisse.

2. On voit que Mme de Staël n'en était encore qu'aux éléments de la langue allemande. L'expression correcte — on le sait bien — eût été : *Vergessen Sie mich nicht*.



voudrais pas faire cette course seule, et quelle douce manière de n'être pas seule, que de causer et de lire avec vous! C'est bien sincèrement que je m'en réjouirais. Il faudrait arriver dans les premiers jours de novembre, pour donner à mon père quelques moments, et profiter d'un beau jour pour partir.

Vous allez me trouver bien importune; mais l'ardeur de l'allemand me transporte : Pouvez-vous m'envoyer *Agnès de Lilien*[1]; un roman appelé *Delavare* ou *Denavare*, traduit de l'allemand en anglais, et qu'on dit superbe[2]; enfin *Saint-Julien*, de Lafontaine.

Si l'un de ces trois ne se trouvait pas, donnez-moi un joli roman quelconque; pas de féeries, et point de Lafontaine : j'en connais presque tout. De plus, M. Gerlach[3] a écrit à Zurich à MM. Orell, Füssli et Gessner, pour leur demander pour moi le *Dictionnaire des deux nations*, les œuvres dramatiques de Gœthe, et la dernière pièce de Schiller, intitulée *Wallstein*. Voulez-vous avoir la bonté de vous assurer que cet envoi est fait?

Enfin, pourriez-vous m'envoyer des contes de fées en allemand, ou les *Voyages* de Campe en allemand, pour

1. « *Agnès de Lilien*, écrit madame de Staël plus tard, est, après *Werther*, le roman allemand qui m'a fait le plus de plaisir; c'est le premier livre que j'ai lu dans l'original; et l'esprit qu'il y a m'a fait deviner la langue. » *Agnès de Lilien* est un roman de Mme de Wolzogen, publié à Berlin en 1798. Cf. *Nachlass der Frau von Wolzogen*, II, 277.

2. *Donamar*, par Bouterweck, roman en trois parties, publié de 1791 à 1793.

3. Jeune ministre protestant, précepteur des fils de Mme de Staël.

que je les fasse traduire par mon fils. Mille et mille excuses d'une telle confiance dans votre bonté.

Eh bien! Que dites-vous de la guerre? Si l'Autriche n'est pas sûre de la Russie, sa conduite est inexplicable.

Benjamin m'a quittée; je viens de faire inoculer ma fille : je ne suis pas dans les temps heureux de ma vie. Si vous étiez ici, je me distrairais de tout par votre entretien.

Et *Séligni*[1] est-il imprimé? Je me retrace, et je relis tous les romans à présent. Le duc de Brunswick dit des biens infinis de mon ouvrage. Toute démocrate que je suis, cela m'a fait plaisir. Ne vous en est-il rien revenu d'Allemagne, et savez-vous si l'on le traduit? Je voudrais qu'il le fût sur la seconde édition[2].

L'abbé Rousseau[3] prétend que vous avez écrit des observations sur mon ouvrage[4]. Si cela était vrai, il serait indigne à vous de ne pas me les montrer.

M. NECKER A MEISTER.

30 novembre [1800].

Ma fille est bien près de se mettre en route pour la grande ville; ce n'est pas sans déchirement de cœur que je verrai ces hautes montagnes entre elle et moi.

1. C'est le héros du roman de *Betzi*, que Meister publia dans cette année 1800.

2. La seconde édition de *la Littérature* avait paru six mois après la première.

3. Qui fut plus tard évêque de Coutances.

4. En effet, Meister avait envoyé aux abonnés de la *Correspondance* une longue analyse du livre de Mme de Staël.



Je vous trouve dans un petit compartiment, à Zurich. Il me semble qu'à défaut de Paris, Genève devrait vous convenir; les moyens de communication avec la Suisse, par Coppet, y sont si faciles que vous pourriez également suivre par vos voies habituelles votre correspondance littéraire.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

[Été de 1801].

Je prie M. Meister de vouloir bien me donner les renseignements les plus détaillés qu'il pourra sur un couvent, ou chapitre, où l'on fait des vœux; qui doit être à Seckingen, — quelque nom de ce genre — sur les frontières de Suisse. Le noviciat est-il long dans cet ordre? Un évêque pourrait-il en dispenser? Ces recherches très innocentes ne donneront-elles pas trop de peine à M. Meister? Tous les détails que je pourrais savoir sur les règlements de cet ordre, la liberté qu'il laisse, son histoire; qui l'a fondé? le livre où on en parle, me seraient très utiles[1].

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 23 octobre [1801].

J'ai tardé bien longtemps, monsieur, à vous prier de remettre cette romance à Mlle Burkli[2]; mais mon fils,

1. C'est en vue du roman de *Delphine*, que Mme de Staël faisait toutes ces questions. Il y a en effet un couvent à Seckingen, sur le Rhin, entre Bâle et Schaffhouse; mais Mme de Staël, en définitive, a suivi un conseil que Meister semble lui avoir donné, et fait entrer Delphine dans une autre abbaye, celle du Paradis.

2. Charlotte Burkli, la fille du « tribun » et d'Ursule Schulthess.

à qui j'en parlais tous les jours, était dans l'ardeur du grec pour le collège. Je voudrais que vous ajoutassiez à cette romance mille remerciements pour la grâce que la mère et la fille ont mise à nous donner le plaisir de les recevoir.

Que dites-vous de toutes ces paix, et de l'indifférence de Paris à côté des transports de Londres? La paix était bien plus utile cependant à la France qu'à l'Angleterre. N'en concluriez-vous pas, par hasard, que la liberté est de quelque chose dans l'intérêt que les peuples prennent à leur destinée? Faites cette réflexion de ma part, je vous prie, à M. Burkli, qui se repent trop d'avoir eu raison. Bonaparte, très en colère de l'impassibilité de Paris, a dit à ses courtisans réunis : « Que leur faut-il donc? Que leur faut-il donc? » Et personne ne s'est levé en pied, ou rassis s'il était debout, pour lui dire : La liberté! citoyen Consul, la liberté!

Ne croyez-vous pas que, dans les articles secrets avec la Russie, il est question du Piémont? Cela ne vaudrait pas la peine de faire un traité, pour dire seulement qu'on respectera les Constitutions respectives. Comme elles sont toutes deux fondées sur le même principe, cela va de soi-même. Vous voyez que je me laisse aller à mon mouvement naturel; mais je vais rentrer dans les chaînes, et l'amusement, qui énerve aussi l'âme, et je me tairai six mois.

Je pars le 10 novembre : ne voulez-vous me donner

Elle devint en 1802 la belle-fille de Mme Zeerleder, qui, dans le roman de *Delphine*, figure sous le nom de Mme de Cerlèbe.

aucune commission pour Paris, et surtout me dire que vous y viendrez?

Je vous importune encore pour cette abbaye du Paradis [1]. Dans quel livre en trouverai-je une description, ou à quelle personne m'adresser pour en avoir une? Avez-vous aussi l'idée d'un livre qui m'apprît les cas où l'on exempte du noviciat? Enfin, vous savez ce qu'il faut de vérité pour un roman : je vous en prie, fournissez-la-moi.

J'ai adhéré à toutes vos critiques, et cela va mieux d'autant. Je vous en remercie encore, et de toute la grâce que vous avez mise pour moi dans votre séjour ici. Que dites-vous de la Suisse? Quand m'envoyez-vous le roman moral [2], mais qui ne doit pas être moins passionné? Il ne faut pas que l'on puisse jamais expliquer le triomphe de la vertu par la faiblesse de la passion. Faites-moi donc une Betzi qui résiste.

Mille amitiés, et pardon si j'ai trop écrit comme on cause.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 3 juin [1802].

Vous avez su tous les chagrins [3] que j'ai éprouvés. Vous a-t-on dit de plus qu'à mon arrivée à Genève, j'ai vu mourir sous mes yeux l'instituteur de mes

1. Abbaye aujourd'hui sécularisée, au bord du Rhin, presque en face de Schaffhouse. Voir les deux dernières parties de *Delphine*.
2. Le fait est que Meister n'a pas écrit le roman que lui demandait Mme de Staël.
3. Le baron de Staël était mort le 9 mai.

enfants, M. Gerlach, à vingt-six ans? J'en ai éprouvé la plus sensible douleur. Pourriez-vous m'aider de quelque manière à réparer cette perte? Vous savez ce que je désire. De plus, je tiens à la musique; mais l'homme qui se dévouerait à l'éducation de mes enfants, s'il était jeune et libre, pourrait y voir une longue perspective. Je le mènerais à Paris; et s'il me convenait, je le garderais chez moi aussi longtemps qu'il le voudrait; car étant veuve maintenant, je ne serais pas fâchée d'avoir chez moi un homme qui se mêlât de mes affaires et de mes études littéraires. Il faudrait pour tout cela rencontrer M. Meister [1]; mais convenez qu'un tel bonheur ne se retrouve pas deux fois. Enfin, si vous pouvez en écrire en Allemagne, il se peut que l'espoir de vivre auprès d'un homme tel que mon père, tentât beaucoup de jeunes gens susceptibles d'enthousiasme.

Vous ne nous parlez pas cette année de venir nous voir; nos troubles [2] vous éloignent-ils? Nous ne nous en apercevons pas beaucoup; ils nous ruinent; mais ils ne nous exposent pas, et vous ne vous en apercevriez pas du tout. Nous valons bien la peine que l'on cause avec nous cette année : moins les journaux parlent, plus les voyageurs sont curieux. Moi, j'ai mon idée sur ce pays, c'est qu'on veut le traiter comme la

1. Ces paroles de Mme de Staël nous aident à comprendre la situation de Meister près de Mme de Vermenoux, quand il continua à demeurer chez elle après que l'éducation de son fils eut été terminée.

2. Les paysans vaudois s'étaient soulevés; et ne voulant plus payer les droits féodaux, ils allaient dans tous les châteaux brûler les titres de propriété de ces droits.



Cisalpine[1]; mais je ne veux pas dire cette idée, parce que *l'on* doit avoir l'air de céder aux circonstances malgré soi, et que ceux qui devinent cette intention seraient fort mal vus.

Tous les fonctionnaires publics signent le *oui*[2]; il n'y a pas vingt personnes payées qui s'y soient refusées; les volontaires sont plus rares. Il faut encore deux pas : l'hérédité, et la couronne impériale. Après, j'espère que l'on ne nous demandera plus rien. Que dites-vous de tout cela cette année? Mais on ne peut se rien dire si vous ne venez pas nous voir.

J'attends donc un petit mot de vous sur ce sujet, le plus intéressant pour mon avenir de cet été.

N'avez-vous point pensé au roman qui doit expier *Séligni*[3]?

Moi, je vais imprimer le mien; je vous demanderai encore quelques renseignements sur l'abbaye du Paradis.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 4 août [1802].

Je vous envoie en propriété la brochure[4] de Camille; vous y trouverez des sentiments très républicains, et point de principes monarchiques : car il indique même,

1. Bonaparte venait de se faire nommer président de la République cisalpine.
2. Il s'agit du plébiscite qui établissait le Consulat à vie.
3. Séligni est le héros du roman de Meister : *Betzi*.
4. *Vrai sens du vote sur le Concordat à vie, par le citoyen.....* Paris, 60 pages. — Camille Jordan, dans un post-scriptum de la seconde édition, est indiqué comme l'auteur de cette brochure.

dans un endroit, que l'institution directoriale était bonne, remise en d'autres mains; mais notre Consul, qui craint moins les royalistes que les républicains, a voulu que l'on crût que c'était royaliste. Elle a eu, cette brochure, le plus grand succès à Paris.

Mon père me dit que vous viendrez nous voir en automne; je m'en réjouis vivement.

J'ai écrit à Paris sur M. Keller [1]. Villoison m'a répondu simplement : « Il ne vous convient pas ». Rien de plus; j'aurais voulu plus de détails.

Je mets sur votre conscience le quatrième volume de mon roman. Il y a l'abbaye du Paradis près de Schaffhouse, sur une rivière qui se jette dans le Rhin, à quelques lieues de Lindau : car il me faut une ville autrichienne [2] où l'on puisse aller et revenir dans le même jour. Il y aura des chanoinesses religieuses établies là. Si l'on me conteste un mot de tout cela, je vous dénonce : je vous en avertis, pensez-y; il est encore temps.

Rien n'annonce encore ici de grands orages. Adieu, monsieur.

Benjamin nous quitte le 15 septembre. Ne vous verra-t-il point? C'est lui qui veut que je vous fasse cette question. Moi, s'il est parti, vous me consolerez de son départ. Mille amitiés.

1. On a vu dans la lettre précédente que Mme de Staël cherchait un précepteur pour ses fils.
2. Meister lui indiqua la ville de Radolfzell, qui était alors autrichienne, pour remplacer celle de Lindau, trop éloignée.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE MEISTER.

Les personnes de la société de Mme de Staël ne pourront manquer de reconnaître les originaux de plusieurs de ses portraits. Celui de Delphine, pour être à quelques égards le plus idéal de tous, n'en paraîtra pas moins ressemblant à ceux qui connaissent toute la chaleur et toute la bonté de l'âme de l'auteur, l'intéressant abandon de son esprit et de sa sensibilité. C'est sans doute M. Benjamin Constant qu'elle s'est proposé de peindre dans M. de Lebensei; M. de Narbonne, sous quelques rapports, dans Léonce. Quant à l'ami particulier qui lui a fourni l'original du caractère de Mme de Vernon, il serait trop indiscret de le nommer[1], puisque, pour le déguiser mieux, elle a cru devoir prêter ce caractère à une femme. Le modèle de l'aveugle est bien sûrement M. Huber-Lullin, de Genève[2], l'auteur de l'excellent ouvrage sur les abeilles.

1. On sait que c'est Talleyrand que Mme de Staël avait eu en vue.

2. C'est de lui déjà que parlait Voltaire, trente ans auparavant: « Savez-vous, madame, une aventure de votre pays? Que Mlle Lullin, fille de votre petit secrétaire d'État Lullin, et plus petite que lui, s'était éprise, à l'âge de seize ans, du fils d'Huber, le grand découpeur; et que, dès que ce jeune homme est revenu de Paris entièrement aveugle, elle a été au plus vite le demander en mariage à son père, et lui a déclaré qu'elle n'aurait jamais un autre mari, et que dès qu'elle aurait vingt-cinq ans, elle consommerait cette belle affaire? Ce serait Psyché amoureuse de l'Amour, si ces deux enfants étaient plus jolis. »

(*Lettre à Mme Necker*, 11 décembre 1773.)

DE MADAME DE STAËL.

A M. HENRI MEISTER, HOMME DE LETTRES,

CHEZ M. LE TRIBUN BURKLI, A ZURICH.

Ce 29 juin [1803].

C'est vers ce temps-ci, monsieur, que vous nous avez donné l'espérance de vous voir à Coppet, et je vous rappelle combien nous le désirons. Si vous êtes encore à Zurich, je vous recommande deux Anglais, avec qui je viens de passer deux mois en les voyant tous les jours, et me trouvant chaque jour mieux de les voir. L'un est lord John Campbell, le second fils du duc d'Argyll; et l'autre M. Robertson, un Écossais dont l'esprit est très cultivé. Tous les deux ont ce charme dans les manières, que nous avons perdu en France, et qu'il est si doux de retrouver. Mais ils sont timides, et parlent mal le français. Ils passeront deux ou trois jours à Zurich[1], et ne vous empêcheront pas de venir nous voir, si vous persistez dans cette aimable résolution. Vous trouverez, je crois, chez nous, Mathieu de Montmorency, et nous parlerons France pendant quelque temps. Je viens de beaucoup parler de l'Angleterre; et certes, mon estime et mon intérêt pour ce noble pays n'ont pas diminué. Si quelque chose menaçait les Anglais à Zurich, je compte sur votre bonté pour en avertir mes amis, que je vous recommande de nouveau en vous disant qu'ils sont dignes de vous. Mille amitiés.

N[ECKER DE] ST[AËL].

1. La guerre venait d'être déclarée à l'Angleterre, et Bonaparte avait fait chasser du pays de Vaud ces deux Anglais.



DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. DE ZEERLEDER, A BERNE.

Coppet, ce mardi 5 juillet [1803].

Lord John Campbell et M. Robertson, deux Anglais auxquels je m'intéresse beaucoup, ont une lettre de moi pour vous, monsieur, depuis cinq ou six jours, dans laquelle je vous pressais extrêmement de venir nous voir ici. Je vous remercie beaucoup de m'avoir prévenue. Vous était-il permis de douter du plaisir que vous nous feriez? Si la lettre que j'ai donnée à mes Anglais vous est remise, je vous prie de les recevoir avec intérêt, et de leur donner tous les renseignements nécessaires à leur départ.

Je me fais une véritable fête de vous revoir et de causer avec vous. Mon père veut que je vous dise qu'il éprouve aussi ce même sentiment.

Adieu, ne vous arrêtez pas trop longtemps à Berne.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. DE ZEERLEDER, A BERNE.

Coppet, ce 2 août [1803].

Je vous remercie de votre aimable lettre. Il me semble en effet que nous ne nous sommes jamais mieux convenus que ce voyage-ci. M. de Montmorency est ici, il m'a apporté beaucoup de plaisir, mais peu de nouvelles. C'est un pays de fer que la France : tout y semble immobile.

Il veut aller aux glaciers; et diverses courses autour

de Genève retardent d'un mois toute idée de voyage en Suisse. Dans un mois, ne serez-vous pas parti pour Paris? Si quelques hasards vous retardaient, je crois encore (sans certitude cependant) que nous vous verrons à Zurich.

Je n'ai point reçu de réponse de votre sénateur Vogel, et je voudrais à présent que ma lettre fût adressée à Vienne, poste restante, où sont à présent mes amis. Je suis un peu inquiète de cette lettre, qui disait trop ma pensée. Je vous prie d'avoir la bonté de vous en occuper, si vous passiez à Baden bientôt.

Je rappellerai à mon père ce qu'il vous a promis[1]. En vérité, je n'ai rien lu qui m'ait coûté plus de larmes : quelle incroyable universalité de talents! Le véritable esprit est présent à tout; mais c'est surtout cette jeunesse d'âme qui est admirable.

Vous êtes aussi très jeune, vous; et quand je cause avec vous, et que j'entends votre son de voix, je crois que nous sommes contemporains.

Écrivez-moi ce que vous faites; je veux suivre votre vie.

1. Il s'agit d'une nouvelle de M. Necker : *Henri et Élise*.

CHAPITRE V

L'EMPIRE

Pendant toute la durée de l'Empire, Mme de Staël a été l'ennemie de Napoléon. Meister n'était point au nombre des satisfaits : ses abonnés, les princes d'Allemagne, étant dépouillés et ruinés par les guerres, la *Correspondance littéraire* avait du plomb dans l'aile. Néanmoins il savait gré à l'Empereur de la tranquillité que l'Acte de médiation avait rétablie en Suisse : il n'oubliait pas le service rendu par celui qui avait mis un terme aux troubles toujours renaissants des temps révolutionnaires.

C'est en raison de cette divergence fondamentale, tacitement sentie, que Mme de Staël, à cette époque, n'a mis que rarement, dans ses lettres à Meister, ce quelque chose de vif et de passionné qu'on attendrait d'elle, et qu'on trouvera plus loin dans ses lettres à Schlegel, où elle s'épanche avec une grande ouverture de cœur, avec tout son flot d'idées et de sentiments.

Au moment où elle a écrit la lettre qui suit, Mme de Staël était revenue de son premier voyage d'Allemagne. M. Necker était mort le 10 avril 1804.

A M. MEISTER, CHEZ M. HALLER, BANQUIER A BERNE.

Genève, 23 août [1804].

J'espérais vous trouver à Zurich[1]. Je suis persuadée que mon désespoir serait entendu de vous. Ne pourriez-vous pas venir à Coppet? Le premier moment vous serait cruel, mais l'idée que vous me feriez du bien, sera peut-être douce. Vous parleriez de lui, vous sentiriez encore son influence[2].

Je suis venue ici pour mes enfants; mais je retourne à Coppet le 1er octobre, et je ne partirai pour l'Italie que le 1er de novembre. Donnez-moi de vos nouvelles. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 12 juillet [1805].

Les quinze jours ne sont-ils pas près de finir? et avez-vous un doute que tous les moments me conviennent?

Vos *Nouvelles*[3] sont pleines de grâce, et il me semble que celle où vous me nommez me plaît davantage que toutes les autres, excepté *Aline*[4], que je connaissais.

1. Meister était à Paris, au moment où Mme de Staël passa par Zurich en revenant d'Allemagne.

2. La visite de Meister n'eut lieu que l'année suivante.

3. *Cinq nouvelles helvétiennes*, 1805. C'est dans *Angélique de Seymour*, que Mme de Staël est citée : « J'aurais le talent de l'auteur de *Delphine*, que je doute encore si j'aurais le courage de vous retracer tous les détails de l'entrevue d'Angélique avec sa mère. »

4. L'histoire d'Aline est celle de Mme Burkli, de ses jeunes

J'aime aussi *Palémon*. Nous en parlerons. Votre appartement vous attend. Hélas! combien vous trouverez le château vide!

Est-il vrai que l'on a proposé à la Diète la réunion de la France [1]? Je n'en crois rien. Mille amitiés.

L'Empereur est à Paris aujourd'hui.

MADAME DE STAEL A MEISTER.

Coppet, ce 20 août [1805].

Je vous remercie de vous être bien trouvé ici. Il fallait toute la certitude que vous aviez de m'y faire plaisir, pour supporter ce vide, ce terrible vide que la mort y a fait. C'est en vain que je renouvelle mon esprit, et par la distraction naturelle dont je suis susceptible, et par la volonté de distraction que j'ai : je sens une blessure dans le cœur, par laquelle ma vie s'en ira.

Dites-moi ce que vous faites. Venez-vous à Vevey? Je persiste à vous y aller voir. Si vous y venez, mandez-moi seulement dans quel temps je suis sûre de vous y trouver.

On mande de Boulogne que l'intention des flottes combinées était de venir à Brest, d'en faire lever le blocus en se réunissant à la flotte qui y est, et qu'alors, sous la protection de quarante vaisseaux, la descente eût été tentée; mais on ne croit plus qu'elle se fasse à

amours avec Meister. C'était de la part de Mme de Staël une attention délicate, que de préférer ainsi le récit où Meister avait dessiné son propre portrait. « Il est trop frappant pour qu'on s'y méprenne », lui écrivait Mme Rilliet.

1. Non, il n'en avait pas été question.

présent. L'Empereur était parti, sur un aviso expédié de la Martinique, qui lui disait que la flotte de l'amiral Villeneuve se dirigeait sur Brest.

J'ai eu hier à dîner, ici, le prince de Mecklembourg-Schwerin, celui qui avait épousé la grande-duchesse Hélène [1]. Il est doux, et intéressant par ses regrets pour sa femme; il passe à Berne.

J'ai lu *Mathilde* de Mme Cottin, c'est un capucinage marivaudé. Comme la mode arrange le talent!

Elleviou fait les délices de Genève au théâtre. Si vous étiez à Genève, à beaucoup d'égards vous vous y plairiez plus qu'à Berne, et vous mettriez à la poste de Coppet vos lettres pour l'Allemagne. Ce projet plairait-il à Mme Burkli [2]? Quant à moi, il me serait très doux, car je reviendrai souvent ici, avant l'éternel séjour que j'y ferai.

Mon fils est parti, il y a huit jours, avec Hochet [3]; il essaie ses ailes. C'est à son âge que mon père est parti seul pour Paris.

Vous me ferez un extrême plaisir de me mander tout ce que vous pourrez savoir sur la réunion du pays de

1. La grande-duchesse Hélène, sœur de l'empereur Alexandre, morte à dix-neuf ans. C'est d'elle que descendent le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, aujourd'hui régnant, et son oncle, le mari de la reine Wilhelmine de Hollande.

Le prince de Mecklembourg se remaria en 1810; la duchesse Hélène d'Orléans est un des enfants qu'il eut de ce second mariage.

2. Le *tribun* Burkli était mort le 2 septembre 1804; sa veuve épousa Meister en 1806, et Mme de Staël pressentait ce qui se préparait.

3. Benjamin Constant, dans son *Journal*, a spirituellement médit de Hochet. Sainte-Beuve, au contraire, et Saint-Marc Girardin, qui était parent de Hochet, ont parlé de lui avec éloge.

Vaud. C'est pour mes bons féodaux que cela m'importe[1].

Adieu, *my dear Sir*, je vous aime plus que jamais. Mon cœur vous associe à sa plus intime pensée.

Dites à Mme Berlepsch[2] que je souhaite vivement qu'elle vienne à Coppet.

DE MADAME DE STAËL.

M. MEISTER, CHEZ M. ZEERLEDER, BANQUIER A BERNE.

Coppet, 18 octobre [1805].

Je vais passer l'hiver à Genève. Que voulez-vous? Mais au milieu de cette guerre, que devenir et que faire? Mais de tout ce qu'on peut faire, le plus triste est ce que je fais.

Si vous avez quelque pitié de moi, vous m'écrirez ce qui se passe dans le monde. Adressez-moi vos lettres encore à Coppet, où je serai encore quinze jours. Je suis assez triste. Quoi qu'il arrive, il ne peut rien arriver qu'il ne le soit.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu à Vevey? Serait-il impossible de vous voir à Genève cet hiver, avec Mme Burkli? Il me semble que, quand vous étiez ici, j'avais dix fois plus d'émulation pour tout.

1. Il paraît qu'on recommençait à parler de réunir le pays de Vaud à la France. La question des droits féodaux était encore pendante dans ce canton; et la solution en devait être plus favorable aux propriétaires, si la réunion n'avait pas lieu.

2. Femme de lettres allemande. Dans un des chapitres de l'*Allemagne*, à propos de la fête d'Interlaken, Mme de Staël la mentionne élogieusement.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. ZEERLEDER, A BERNE.

Genève, 12 novembre [1805].

Monti[1] m'est revenu tout enchanté de vous, ce que je conçois; mais même enchanté de Berne, qu'il trouve très supérieure à Genève. Je voudrais que vous n'en jugeassiez pas ainsi. Vous me feriez un vif plaisir en venant ici cet hiver. Ne serait-ce pas pour vous une diversité?

Il est arrivé ici une lettre de Cadix du 22 octobre, qui dit que les flottes combinées sont sorties le 19; et que, le 21, elles ont été attaquées par Nelson, qui les a vivement battues. Le vaisseau l'*Achille* a sauté; dix vaisseaux seulement sont revenus avec l'amiral Gravina, et l'on attendait avec beaucoup d'inquiétude des nouvelles des vingt autres. La flotte de Nelson était de vingt-sept vaisseaux, et celle des combinées de trente.

Ne dites pas que vous tenez cette nouvelle de moi; et, pour me consoler, mandez-moi l'arrivée de notre Empereur à Vienne.

Monti repart pour l'Italie samedi. Tout ce qui est distingué passe ici, pour me faire mieux sentir l'absence.

Adieu, aimez-moi, je vous prie, parce que je vous aime.

1. Le poète Monti, dont Mme de Staël avait fait la connaissance pendant son voyage en Italie, venait de faire un séjour à Coppet, d'où il était parti pour une excursion à Berne.

Une partie des lettres que Mme de Staël lui a écrites, ont été publiées à Livourne en 1876. On regrette que les éditeurs ne les aient pas données en entier.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Genève, ce 22 janvier [1806].

Il m'est arrivé, par une aveugle, quelques lignes de vous. J'ai regretté que ces lignes fussent adressées *à Mme Rilliet ou à moi*. Je veux de vous quelques mots pour moi toute seule.

Vous a-t-on dit que j'ai fui du monde réel dans le monde idéal, et que je joue la tragédie? Mon Dieu, que je voudrais vous avoir pour spectateur!

Je vous envoie deux petites pièces de vers anonymes, qui m'ont été envoyées après *Mérope*. Si je joue *Phèdre*, vous devriez bien venir à Genève voir cela; c'est une manière nouvelle de considérer ses amis.

Je ne vous dis rien du Continent, où il n'y a plus qu'un homme.

On croit à Paris que Joseph est parti pour aller prendre Naples, avec ou sans Lucien. J'irai peut-être un jour à Naples; le soleil y tiendra lieu de la pensée.

Adieu, je vous aimerai toute ma vie.

DE MADAME DE STAËL. A M. MEISTER, A BERNE.

Genève, ce mercredi 12 [mars 1806].

J'avais deviné votre secret, mais je voulais attendre d'en être sûre. On me dit que vous êtes marié [1]. Je vous

1. Dans une lettre du 25 février, Mme Rilliet écrivait à Meister : « Nous irons, M. Hess (*neveu de Meister, et précepteur des fils de Mme Rilliet*) et moi, communiquer cet heureux événement à nos amis Diodati, et en parler avec Mme de Staël, qui, au reste, l'avait prévu et arrangé depuis longtemps; mais nous nous tairons encore quelques jours. » Le mariage eut lieu le 2 mars.

en félicite : c'est un beau soir que cette union qui est précédée par les souvenirs de toute la vie. Mais dites-moi si vous ne m'amènerez pas Mme Meister[1]? Si je vous verrais moins, j'aurais l'égoïsme d'être triste de tout ce qui m'empêcherait de vous voir.

Je continue ici mes essais dramatiques; ils vont bientôt finir cependant, et j'en aurai recueilli le genre d'idées que je voulais avoir sur cet art. Mais si je vous avais eu pour spectateur, j'aurais su si l'on avait raison de me louer.

Dites-moi ce qu'il faut penser de tous ces bruits sur la Suisse et le prince Murat[2]? Vous ferez sûrement partie de l'empire d'Occident, mais comment? L'univers se tait. Oh! qu'aurait dit mon père, et n'est-ce pas pour cela que Dieu me l'a enlevé!

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE MEISTER.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MADAME DE VANDEUL (1807).

Il est rare d'avoir un talent comme celui de madame de Staël. Elle possède une grande partie des charmes de cette Corinne dont elle peint avec tant de feu le génie, le talent, les inépuisables ressources. Elle doit avoir un empire très prononcé sur tout ce qui l'entoure;

1. Quelques semaines plus tard, Mme de Staël écrivait à Camille Jordan : « Je n'aime pas trop, j'en conviens, que mes amis se marient; mais quand ils le sont, ce ne serait plus de l'amitié que de ne pas partager leurs sentiments; et si je vois Mme Camille, je serai aussi coquette avec elle que je l'ai été pour vous. »

2. Il était question de faire de Murat le landamman de la Suisse. Voir la *Vie des deux bourgmestres De Wyss*, par leur fils et petit-fils, Frédéric de Wyss.

et, l'ayant vue dans sa jeunesse, c'est toujours avec peine que je songe qu'elle doit être très difficilement heureuse. Le monde n'est guère composé que d'esprits, d'âmes, de talents et de goûts médiocres. Il est peu d'individus qu'elle puisse trouver à hauteur d'appui. Comme ses ouvrages annoncent beaucoup de noblesse, de générosité, de bonté, je lui suppose de l'indulgence; mais c'est un triste rôle dans la vie que de ne pouvoir éprouver et obtenir que ce sentiment. Il est si doux d'être bête, ignorante à son aise! Avec Mme de Staël, comment ne pas être embarrassée de son insignifiance, et de sa supériorité?

Dans cette *Correspondance* que Meister continuait à envoyer à ses abonnés, il cite aussi quelques lignes d'une lettre de Mme de Staël, qui lui avait été sans doute adressée à lui-même :

Je vous ai envoyé avant-hier, monsieur, *Corinne ou l'Italie*.

Je suis impatiente de savoir ce que vous en pensez. Il me revient qu'on trouve à Paris que c'est ce que j'ai fait de mieux; je le crois aussi, mais votre opinion m'est nécessaire...

Un article *Variétés*, dans le *Publiciste* du 5 juillet 1807, est évidemment de Meister; et puisque Mme de Staël (on va le voir) l'a trouvé *charmant*, et qu'il est court, nous pouvons le donner en entier :

UN SEUL MOT ENCORE AU SUJET DE CORINNE.

Ce dernier ouvrage de Mme de Staël a, comme elle, un charme irrésistible et vainqueur.

C'est mieux qu'un roman, c'est un *Voyage sentimental* dans le genre noble, et d'une composition sublime.

Celui de Sterne est écrit dans un genre particulier que l'auteur se créa pour lui; c'est une composition (peut-on dire?) sur le mode ingénu.

La différence qui se trouve entre ces deux voyages s'assimile à celle qui existe entre la tragédie et la comédie : celles-ci ont chacune leurs beautés respectives qu'on admire également; la majesté de Corneille et la sensibilité de Racine n'offusquent point la vérité de Molière.

On se fait un plaisir de voyager terre à terre avec Sterne; on aime à s'élever à la voûte éthérée avec *Corinne*. L'originalité de l'ouvrage anglais est précieuse; la richesse des pensées, dans celui de Mme de Staël, est inappréciable; et pour avoir su goûter le premier, on n'en savoure que mieux ce dernier. C'est une jolie femme en qui mille beautés se découvrent, et mille et une se laissent deviner.

Par un vieillard suisse.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Lausanne, ce 7 août [1807].

Dites-moi si une petite page charmante, écrite dans le *Publiciste*, est de vous?

Ce que vous m'écrivez est si aimable que je vous attribue tout ce qui, sur *Corinne*, m'a fait un vrai plaisir.

J'aurais un grand désir d'aller vous voir; mais je dépends, en ce moment de Mme Récamier, dont la santé un peu altérée, ne lui permet pas un long voyage.

Pourquoi ne viendriez-vous pas, avec Mme Meister, à Coppet? Nous y serons le 25 août à poste fixe. Je voudrais fort que Mme Lebrun[1] vînt à Coppet. Je ne sais si j'oserais me faire peindre en Corinne par elle, mais Mme Récamier serait un charmant modèle.

Dans tous les cas, la société de Mme Lebrun est aussi aimable que son talent, et nous serions charmés de la voir. Vous devriez aussi engager le docteur Gall[2] à passer quelques jours à Coppet. On dit qu'il parle très bien français. Il nous expliquerait son système, et peut-être qu'à quelques égards, les savants de Genève l'intéresseraient.

Quant à moi, je le recevrais avec un grand plaisir, et je lui livrerais ma tête pour le plaisir de l'écouter.

Je voudrais fort que la noble Angleterre fît la paix, afin d'y aller; mais je ne sais pas si d'ailleurs elle y gagnerait. Rester seule debout, est plus beau, et

1. Qui était alors en passage à Zurich.

2. A ce moment, Gall faisait à Zurich un cours de cranioscopie; et Meister, dans une lettre que le *Publiciste* inséra le 5 août, écrivait : « Après avoir parcouru toutes les capitales de l'Allemagne, le docteur Gall veut bien gratifier celles de la Suisse du bienfait de ses découvertes. Il voyage avec quatre ou cinq malles remplies de crânes... »

Mme de Staël a parlé du système de Gall dans un des chapitres de *l'Allemagne* (III, 10).

il me semble prouvé que la faiblesse et la platitude ne sont pas même utiles.

Comme il se peut que j'aille passer l'hiver à Vienne, quand même vous me refuseriez de venir à Coppet, je ne renoncerais pas à vous voir, à Zurich. Mais bien que je me réjouisse de votre bonheur de toute mon âme, je n'aime pas trop que vous ne soyez plus garçon pour les voyages. Je vous dis mille tendres amitiés. Je vous prie de me faire aimer de Mme Meister.

Répondez-moi un petit mot, ici, sur le docteur Gall et Mme Lebrun.

DE MADAME DE STAËL. POUR MONSIEUR MEISTER.

Coppet, le 30 août [1807].

Je suis ravie de vous savoir à Berne, et j'annule ma lettre du 24 (*qui n'a pas été retrouvée*). Mais je vous supplie de hâter votre voyage ici. On ne sait jamais quel hasard peut déranger ce qui fait plaisir dans ce monde, et c'est une des plus pures joies qui puissent me rester que de vous parler encore une fois. Mme Meister ne sera-t-elle pas du voyage? Je tâcherai de lui rendre le séjour ici le plus doux que je pourrai.

Mes enfants se réjouissent de vous revoir; je vous réserve une lecture qui vous intéressera[1]. Enfin, venez.

1. Dans une lettre du 9 juin 1807, Mme Rilliet écrivait à Meister: « Que dites-vous de *Corinne*, cher ami? Mme de Staël n'a jamais rien écrit qui valût cela. Depuis son retour, j'ai fait deux petits séjours à Coppet. Elle a commencé quelque chose de nouveau; et je n'ai rien lu de plus fin, de plus spirituel que ces premiers chapitres écrits depuis quinze jours... Je viens de voir l'abondance, la facilité de son talent dans cette ébauche dont je

Vous serez reçu, comme un prince de la Confédération du Rhin recevrait un cousin de l'Empereur. Seulement, le fond du cœur sera comme les manières.

Mille tendresses et mille impatiences de vous voir arriver.

DE MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, le 18 septembre [1807].

Oserais-je vous prier de faire dire aux principales auberges de Zurich que l'on remette à M. Prosper de Barante un petit mot que voici. Faites-lui dire que vous voulez lui parler, pour qu'il ait l'avantage de vous voir. Il vous intéressera parce qu'il a beaucoup d'esprit et qu'il arrive de Berlin; il est *auditeur*. Je vous prie de mettre quelque intérêt à cette commission qui me touche[1].

Nous allons jouer la tragédie ici. Si vous y veniez, comme j'aurais plus d'émulation et de plaisir! M. de Sabran[2] fait une comédie; Benjamin, *la Mort de Wallstein*; moi, *Geneviève de Brabant*. Voyez si Coppet n'est pas dramatique. Le dénouement de tout cela sera le voyage de Vienne.

Mme Lebrun a fait un portrait de moi, qu'on trouve très remarquable[3]. Elle l'a porté à Paris. Il est pris

vous parle : il est vrai qu'elle est là sur son terrain. Ce nouvel ouvrage sera, je crois, intitulé : *De l'esprit de la conversation.* » — Il s'agit du chapitre XI de l'*Allemagne*, qui a ce titre même.

1. Prosper de Barante était fils du préfet du département du Léman, de qui Mme de Staël n'avait qu'à se louer.

2. Sur les relations du comte Elzéar de Sabran et de Mme de Staël, voir le *Correspondant* de janvier 1894.

3. Mme Necker de Saussure a donné ce portrait au musée de Genève.

comme une sibylle, ou comme Corinne, si vous l'aimez mieux.

Je me réjouis de vous voir à Zurich; tout le reste est triste. Adieu, aimez-moi.

DE MADAME DE STAËL. POUR M. MEISTER-SCHULTHESS[1].

Zurich [à l'*Épée*, décembre 1807].

Je suis si inquiète de n'avoir pas les lettres de Genève, que je laisse mon courrier ici, pour me les porter à Schaffhouse. Voulez-vous, *my dear Sir*, avoir la bonté de les lui donner bien empaquetées; et si par malheur il n'y en avait pas, d'envoyer à la poste mon courrier, pour savoir si, pour vous ou pour moi, il n'y en aurait pas. Pardon; mais j'ai une funeste imagination sur l'absence et les lettres. Hélas! j'ai assez souffert pour cela. Et le retour en Allemagne me poursuit follement des idées les plus sombres.

Mille pardons, et mille hommages à Mme Meister.

MEISTER A SON NEVEU HESS.

Zurich, le 3 janvier 1808.

Le passage de Mme de Staël à Zurich n'a été qu'une apparition très fugitive, mais dont j'ai été infiniment reconnaissant. Car la seule journée qu'elle a passée ici, ses bontés ont daigné me l'accorder tout entière. Si j'en avais été prévenu quelques jours d'avance, il n'au-

1. Suivant l'habitude suisse, Henri Meister joignait quelquefois à son nom le nom de demoiselle de sa femme, née Ursule Schulthess.

rait pas été tout à fait impossible de la recevoir un peu mieux. Quoiqu'il en soit, elle a enchanté, ou pour parler avec le grand homme, elle a enjôlé complètement toutes les personnes qui ont eu le bonheur de la voir, ici comme à Berne, sans en excepter l'auguste chef de notre République. Elle m'a dit quelques mots sur vous, qui m'ont fait un sensible plaisir. La manière dont elle m'a parlé de sa première amie (*madame Rilliet : nous avons dit que Hess était le précepteur de ses fils*) et des succès qu'elle avait partagés avec elle, ne m'a guère moins intéressé. Mais ce n'est encore que par les gazettes que j'ai su son arrivée à Munich. Je suis très curieux d'apprendre comment elle se trouvera du séjour de Vienne. Toutes les distractions auxquelles son cœur et son imagination peuvent s'être livrés depuis quelques années, ne me paraissent pas avoir nui beaucoup à l'espèce de sentiment qui les avait précédés. Et il me semble qu'elle ne m'a jamais parlé de l'ami (*Benjamin Constant*), que malgré tout son esprit je ne saurais aimer prodigieusement, avec une préférence plus sérieuse. Qu'en pense la plus sensible et la meilleure des amies?

MEISTER A SON NEVEU HESS.

Zurich, 16 mars 1808.

Je ne sais si Mme de Staël me boude ou m'oublie. Cette dernière supposition est plus simple que l'autre, mais elle ne m'a pas donné signe de vie depuis que j'ai eu le bonheur de la voir ici. Pour m'en venger, voici ce que m'en ont appris des lettres de Vienne :

« Mme de Staël continue de faire ici beaucoup d'effet.

Elle donne à dîner aux hommes aimables et aux savants, à souper à quelques femmes; et tous les jeudis, des thés où le monde entier s'assemble. Personne ne se refuse au désir d'être remarqué par elle. L'on est flatté de son suffrage, et on le recherche plus ou moins, suivant le désir que chacun a d'arriver par elle à la célébrité. Elle, de son côté, sait tempérer ses empressements sur ceux qu'on lui témoigne, et paraît quelquefois attacher un plus grand prix à ceux qu'on lui refuse. Il est impossible, même avec beaucoup de prévention contre elle, de lui refuser un esprit supérieur, un charme extrême dans sa manière de s'exprimer; elle avance quelquefois des paradoxes, qu'elle essaie de faire passer, grâce à la médiocrité qu'elle croit à son auditoire. Il me semble qu'elle a abandonné les discussions politiques; elle n'a pas trouvé ici de partisans de ses opinions; et quelques personnes très supérieures se sont chargées de défendre les nôtres avec tant d'avantage, qu'elle a senti qu'il fallait abandonner cette matière, et renoncer à convertir les peuples du Nord, comme elle dit des Viennois[1]. Elle tâche toujours de faire entrer dans la conversation le degré d'enthousiasme que le sujet peut comporter, et alors elle parle d'un ton improvisateur. Je suis très sûr que dans certains moments elle se croit inspirée. Elle exalte extrêmement les beautés de la littérature allemande, au point même de dire qu'on ne peut lui comparer la litté-

1. Vienne qui est, comme Munich, à cent lieues au sud de Berlin, est considérée dans les pays de langue allemande comme une ville du Midi.

rature française, que Racine n'était pas vraiment poète... Elle nous a donné une représentation d'Agar; elle met tout en mouvement pour jouer Phèdre... »

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

Chougny, près Genève, 18 juillet 1808.

Je voulais vous parler de Mme de Staël, qui vient demain ici dîner, et passer la journée. Je voulais vous dire qu'elle est revenue tout embellie de son séjour à Vienne, et pour la première fois, presque bien aise de se retrouver à Coppet. Ce serait un bien heureux miracle si ce *presque* devenait un *tout à fait*, mais elle est loin de là. Ne viendrez-vous pas la voir[1]?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, le 18 novembre [1808].

Votre lettre m'a fait pleurer. Vous avez plus que jamais la puissance et le don d'émouvoir toute mon âme. J'ai remarqué dans lui (*M. Necker*), je remarque en vous que les hommes distingués vont toujours en croissant, et qu'en avançant dans la vie, l'âme s'épure, et se dégage de tout ce qui est égoïsme, pour mieux pénétrer dans les vérités éternelles.

Je suis impatiente de votre ouvrage sur l'Immortalité[2] : envoyez-le-moi le plus tôt possible.

1. Meister, en effet, fit en automne un séjour à Coppet, dont il fut enchanté, à ce qu'il écrivait à son neveu Hess. Il alla ensuite passer l'hiver à Berne.

2. *Euthanasie,* entretiens sur l'immortalité de l'âme, 1809.

Quelle bonté dans votre article[1] ! Comme tous les mots sont choisis avec l'esprit de l'amitié! Albertine a lu son article avec une joie qui m'inquiéterait, si je ne savais pas que tout est innocence en elle, même l'amour-propre.

Avez-vous eu la bonté de savoir d'Hœpfner[2] s'il a reçu ma lettre, et pourquoi il ne m'a pas répondu?

Ce sont les *Pensées* de Lavater *sur l'Éternité*[3] que j'ai pris la liberté de vous demander, ainsi que *Jeanne de Montfaucon*[4].

Je vais aller à Genève, et je m'en ennuie d'avance. Ecrivez-moi. Serait-il possible que vous m'envoyassiez les nouvelles littéraires qu'on vous donne de Paris pendant cet hiver, en m'associant au prix que doit coûter ce bulletin? Après que vous l'auriez lu, vous me l'enverriez, et je vous le renverrais.

Nous ne savons encore rien de l'Espagne : êtes-vous de même à Berne?

Je vous enverrai nos œuvres de Coppet, *Wallstein* et le *Prince de Ligne*[5], dès qu'elles paraîtront.

1. C'était une lettre qui avait paru dans le *Publiciste* du 30 août : « La fête des bergers, célébrée le 17 de ce mois dans le beau vallon d'Unspunnen, a surtout été remarquable par l'affluence d'étrangers de la première distinction... On remarquait l'auteur de *Corinne* et sa charmante fille, madame Lebrun, M. Sismondi, M. Werner, MM. de Montmorency, de la Rochefoucauld, de Sabran.... »

2. Éditeur qui publiait à Berne des journaux et revues en langue allemande.

3. Dans ce que Mme de Staël a dit de Lavater (*De l'Allemagne*, IV, 2 : *Du protestantisme*) elle ne parle pas de cet ouvrage : *Aussichten in die Ewigkeit*, 4 volumes, Zurich, 1768-1778.

4. Pièce de théâtre de Kotzebue, que Mme de Staël mentionne et apprécie dans l'*Allemagne* (II, 25).

5. *Wallstein*, tragédie en vers, par Benjamin Constant. Paris,

Rappelez-moi à Mme Meister. J'irai vous chercher à Berne tous les deux le printemps prochain, si vous ne venez pas ici me voir. J'y suis décidée.

Le poète danois[1] ira peut-être vous voir à Berne, je vous le recommande. Il a une très belle imagination. Le pôle et le Midi agissent sur l'âme. Il faut lutter contre la nature, ou jouir par elle : cette idée est-elle de vous ou de moi?

M. Zeerleder n'a-t-il aucun projet de voyage? Je veux causer avec lui, avant le départ de mon fils.

Meister a envoyé aux abonnés de sa *Correspondance* l'extrait d'une lettre (non retrouvée) que lui avait écrite Mme de Staël, après avoir lu *Euthanasie* :

« C'est avec un véritable entraînement que j'ai commencé et fini la lecture le même jour . Il y a tant de pureté, de douceur et d'élégance dans le style, qu'on se laisse séduire par des pensées justes et profondes, comme par un roman. Je voyais aussi dans ces *Entretiens* l'image d'une personne qui a protégé mon

1809. — *Lettres et pensées du prince de Ligne,* publiées par Mme de Staël-Holstein. Paris, 1809.

1. Œhlenschläger, qui passa quelques mois à Coppet et à Genève. A son départ, au mois de mars 1809, Mme de Staël écrivit dans l'album qu'il lui présentait, suivant l'ancien usage des voyageurs allemands : « J'introduis pour la première fois le français dans ce livre. Mais, bien que Goethe l'ait appelé *une langue perfide,* j'espère, mon cher Œhlenschläger, que vous croirez à mon amitié pour vous, et à ma vive estime pour l'auteur d'*Axel et Valburg.* » — Voir l'*Allemagne,* II, 25. — « Mme de Staël, a dit Œhlenschläger dans son autobiographie, était très considérée à Genève à cause de sa fortune, de son rang, de ses talents et de son grand air; mais son genre de vie, libre, émancipé, ne s'accordait guère avec ce monde genevois, où tout était compassé et calculé. »

enfance[1]; et son sentiment pour mon père, et son attachement pour vous, se mêlaient à toutes mes impressions. Vous portez une grande clarté dans les abîmes, et cela fait du bien, au moins pour un moment; car les ténèbres y reviennent bien vite. »

MADAME DE STAËL A MEISTER.

2 janvier 1809.

Comment vous êtes-vous imaginé que je ferais une comédie sur Berne et Zurich?

Dites-moi donc si cela ne sert à rien d'avoir trente-six ans[2], tout triste que cela est, et si vous n'êtes pas en état de répondre de moi. Certes, ce n'est pas à ces innocentes villes que je m'attaquerais, si je voulais faire de la satire : j'irais plus haut.

Voici ce qui a donné lieu à cette absurdité. Nous avons voulu amuser une pauvre fille bien malade, Amélie Fabri[3]. J'ai fait pour cela un proverbe où la

1. Mme de Vermenoux.

2. Mme de Staël, qui était née le 22 avril 1766, se rajeunit ici de six ans. Sans doute elle ne voulait pas en imposer à Meister, mais lui indiquer l'âge qu'elle voulait qu'il lui donnât, en parlant d'elle aux autres.

3. Elle était bien malade, en effet : elle mourut le 21 mars 1809. Née le 7 septembre 1771, elle était la petite-fille du pasteur Jacob Vernet. Benjamin Constant a parlé d'elle à plus d'une reprise, dans ses lettres et dans son *journal intime*, par exemple, page 85 : « J'ai passé la soirée chez ma pauvre Amélie, et joué au piquet avec elle. Elle n'est vraiment pas si sotte qu'on le dit, et je ne la crois pas non plus aussi douce qu'elle cherche à me le paraître. Mais elle a une sorte de gaieté et de grâce qui, malgré sa laideur toujours croissante, ranime, chaque fois que je la regarde, mon petit sentiment pour elle. »

Signora Fantastici, et sa fille Zéphirine Fantastici, font jouer la comédie à tout le monde : Anglais, Allemands, Zurichois, bègue, etc., afin de donner lieu à la contrefaction de tous ces accents par Mme Rilliet, mon fils, et Frédéric de Châteauvieux. La pièce est jolie pour une soirée, et je ne compte pas avoir porté par là atteinte à mon respect pour l'Angleterre, ni à mon estime pour Zurich. C'est un proverbe comme cent autres, excepté qu'il est peut-être un peu plus spirituel. Il est mort et né le même jour. Voyez, je vous prie, si cela ressemble à ce qu'on vous a dit.

J'ai, dans mes lettres sur l'Allemagne [1], à propos d'Interlaken, un morceau sur Berne, qui est, je crois, très vrai, mais très flatteur. Le temps est passé où l'ennui était le plus grand mal.

Je vous envoie, par la diligence, le discours de Prosper de Barante, qui fait sensation à Paris [2]. Vous y trouverez de singulières lacunes, que la prudence lui a dictées; mais il y a de l'esprit.

Avec quel bonheur j'écrirai, une fois sur terre libre, la vie politique et littéraire de mon père!

Vous aurez *Wallstein* dans quinze jours, et le *Prince de Ligne*. Je pense toujours à vous; et même quand j'écris, je me demande ce que vous en penserez.

1. Mme de Staël s'était proposé d'abord d'écrire sous forme de lettres son livre sur l'Allemagne, qui aurait ainsi été le pendant des *Lettres sur les Anglais*, de Voltaire. Le 7 janvier 1809, Meister écrivant à son neveu, et lui parlant de Mme de Staël : Vous pouvez juger, lui disait-il, de l'impatience avec laquelle j'attends ses *Lettres sur l'Allemagne*.

2. *De la littérature française pendant le XVIII*e *siècle*.

Dites-moi vos projets; je suis tentée d'aller vous voir à Berne au mois d'avril, ou les premiers jours de mai. Dites-moi si je serais sûre de vous y trouver.

J'ai acheté Bossey pour échapper à la faillite de M. d'Illens, qui me menaçait. Je le revendrais très volontiers, ne devant jamais l'habiter. C'est charmant : trouvez quelqu'un qui me l'achète; que n'est-ce vous?

Talma dit qu'il viendra cet été chez moi [1].

Si vous êtes à Berne, j'irai causer Amérique, pour mon fils, avec M. de Zeerleder.

Ayez la bonté de demander à M. Frédéric qu'il soit assez bon à son tour pour demander, en conversation, à M. de Talleyrand si on ne lui a rien dit à Paris sur moi : je voudrais le savoir. Auriez-vous aussi la bonté de remettre cette petite note de ma part au Landamman qui s'occupe des régiments suisses? C'est un fils d'un secrétaire de M. de Staël, dont il s'est toujours occupé. Pardon de tant d'ennuis, mais vous trouvez du plaisir à être bon pour moi, et je vous dis tout ce qu'il me faut.

Mes tendres compliments à Mme Meister. Si Talma vient, il faut qu'elle vienne à Coppet, et j'irai l'en prier.

On dit la guerre d'Espagne bien sanglante, par les tirailleurs.

Adieu, adieu, ne m'oubliez pas.

1. Mme de Staël, au mois de juillet 1809, alla assister à Lyon à quelques représentations données par Talma.

MEISTER A SON NEVEU HESS.

30 juin 1809.

J'ai été ravi de toutes les nouveautés que je dois aux bontés de Mme de Staël. Je ne doute pas que je ne le sois encore plus de celle que nous attendons avec une si vive impatience. L'aimable extrait qu'elle a daigné nous donner de l'*Esprit du prince de Ligne* m'a fort amusé; aussi se l'arrache-t-on de tous les côtés, ainsi que le *Wallstein*. Mes correspondants de Paris m'écrivent que la tragédie n'y réussit pas tout à fait aussi généralement que la préface... Croit-on que le succès de *Wallstein* hâte le dénouement[1] d'un roman, trop long déjà pour que l'unité d'action et d'intérêt ait pu s'y soutenir, et qu'il serait trop fâcheux de voir terminer par un ménage[2] à la Rumford? — Ceci bien entre nous.

1. Le roman devait avoir un dénouement tout autre. — Voir la lettre suivante.

2. M. Guizot a écrit en 1841 une notice sur la comtesse de Rumford; on la trouve dans ses *Mélanges biographiques et littéraires*, et il l'a jointe aussi au second volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.

La veuve du célèbre Lavoisier s'était remariée en 1805 avec le comte de Rumford. « Leurs caractères, dit M. Guizot, ne se convinrent point... Après des agitations domestiques que M. de Rumford, avec plus de tact, eût rendues moins bruyantes, la séparation devint nécessaire, et elle eut lieu à l'amiable, le 30 juin 1809, » — c'est-à-dire le jour même où Meister écrivait ce qu'on vient de lire. On comprend ainsi qu'un *ménage à la Rumford* n'était pour lui qu'une union où les alentours retentissent du bruit des discordes des deux conjoints.

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

22 août 1809.

Mme de Staël a dans ce moment un grand chagrin : c'est le mariage de Benjamin, fixé à cet automne. Elle refuse depuis six ans de l'épouser, et ne peut supporter l'idée qu'il en épouse une autre. Cette contradiction doit paraître absurde; mais elle s'explique pour ceux qui connaissent le cœur humain. C'est justement les volontés croisées et les contrastes, qui prouvent que nous sommes vrais.

Mme de Staël a interdit à tout ce qui l'entoure, et à tout ce qui la voit, de lui dire un mot sur ce qui l'occupe et la dévore. C'est d'elle seule qu'elle veut tirer sa force ou sa résignation; et elle a traité assez mal une ou deux personnes qui ont voulu lui parler, et qui sont venues s'en plaindre à moi.

Benjamin doit la quitter dans le courant de septembre ou d'octobre, aller se marier et s'établir à Paris chez sa femme, qui y a une maison toute montée. Mme de Staël, quelques semaines plus tard, partira pour Blois; et j'espère qu'elle soutiendra cette séparation mieux qu'elle ne le croit; d'autant qu'elle ne se brouille point avec Benjamin, qu'il ira la voir à Blois, et restera lié avec elle, extérieurement du moins, comme il l'est depuis bien des années.

Cette lettre appelle un commentaire. On sait que déjà au mois de décembre 1808, Benjamin Constant s'était lié avec Charlotte de Hardenberg par une cérémonie nuptiale,

célébrée à Brévans dans le Jura. « Mon père nous a tirés d'embarras, écrivait-il à sa tante Mme de Nassau. Nous nous sommes mariés secrètement chez lui, devant un ministre protestant[1]. »

Mais cette union n'avait pas de valeur légale, et même e pasteur, en la célébrant, s'était mis dans un mauvais cas : aussi ne l'a-t-il pas couchée sur ses registres. En conséquence, Mme Rilliet n'était pas dans l'erreur, en parlant de Benjamin comme si son mariage n'avait pas encore eu lieu à cette date. M. de Constant et Mme de Hardenberg ne se mirent en règle avec le Code et ne se marièrent officiellement qu'à la fin de 1809, à Paris. — Voir Ritter, *Notes sur Mme de Staël*, Genève, 1899, pages 79 et suivantes.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, le 29 août [1809].

Je crois que mes deux fils partiront pour la Suède dans les premiers jours de septembre.

Je voudrais bien qu'ils vous trouvassent encore à Zurich, pour vous parler et vous entendre. Ne pouvez-vous pas retarder votre départ pour Berne jusqu'au 10 septembre? Je vous prie de ne dire à personne que je vous ai mandé cela; car dans ce temps, et plus encore dans ma situation, tout est l'objet d'un commentaire.

Vous avez été bien aimable pour mon ami Schlegel, et je vous en remercie comme s'il n'était pas assez distingué pour se recommander lui-même.

Ce qui me fait désirer que vous restiez à Zurich, c'est

1. Menos, *Lettres de Benjamin Constant*. Paris, 1888, page 309.



que mes fils ne passeront pas par Berne, à cause d'une course de montagne.

J'ai ici dans ce moment MM. de Montmorency, Adrien et Mathieu, qui ont passé bien près de vous, il y a peu de jours, en allant à Schinznach[1].

Il y a eu cette année en Suisse des voyageurs de Paris, mais presque pas des pays étrangers. Il y a une certaine terreur dans toutes les âmes, qui fait qu'on se tient dans sa tanière, en tremblant. J'espère vous voir cependant cet automne, vous qui pouvez remuer sans crainte, et qui n'avez de la célébrité que ses douceurs.

Je vous dis mille tendresses, et je vous prie de m'en rendre quelques-unes.

Mes hommages à Mme Meister.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Chaumont par Écure (Loir-et-Cher), le 25 mai [1810].

Vous ne pouvez vous imaginer combien j'ai été touchée de votre lettre, mon ancien et digne ami. Vous avez fait vibrer ce qu'il y a de plus intime dans mon âme. Ah! si le destin veut que vous revoyiez avant moi celui que j'ai tant aimé, saura-t-il que jamais un jour ne se passe sans que son souvenir soit vivant dans mon cœur? Mais non, je vous reverrai; votre imagination est si jeune, et votre talent dans toute sa pureté. Vous vivrez longtemps; et peut-être bientôt nous nous retrouverons. Je vous dirais ce que je veux faire, si j'étais près de vous; mais comment vous l'écrire? Ce qu'il y a de certain, c'est que

1. Bains sulfureux, à quelques lieues de Zurich.

cette situation d'exil ne pourrait plus se prolonger. Elle avait déjà brisé l'amitié la plus sacrée; elle me faisait vivre des sacrifices des autres et des miens. Enfin, croyez-moi quand je vous dis que cela ne se pourrait plus. Mes fils doivent s'envoler, ma fille se fixer dans un pays où elle pourra toujours vivre. Enfin, je vous dirai comme cet homme : je vous donne ma parole d'honneur que j'ai raison. C'est en présence de mon ange tutélaire, et du ciel, sa patrie, que j'ai pris le parti de quitter le Continent; et rien qui ne fût noble et fier n'est entré dans ma résolution. Une seule chose pourrait la changer : quand mon livre sur l'Allemagne aura paru dans deux mois, mes enfants iront demander à l'Empereur mon rappel. S'il me l'accorde, je reste; sinon, je pars avec émotion, mais avec fermeté. Vous voyez que je réponds avec détail et confiance à votre lettre. Puis-je jamais vous parler sans vous tout dire?

Votre petit écrit sur la Vieillesse[1] m'a très intéressée. Il y a un calme et une pureté qui m'ont donné une douce idée de votre sort actuel; et pour la première fois, je pourrais supporter d'être vieille. Il faut avoir soin, si l'on peut, que le déclin de cette vie soit la jeunesse de l'autre. J'ai vu mon père gagner sensiblement avec les années. Se désintéresser de soi, sans cesser de s'intéresser aux autres, met quelque chose de divin dans l'âme.

Je ne suis pas de votre avis sur le séjour de la cam-

1. *Lettres sur la vieillesse*, 1810.

pagne pour les vieillards. Je crois la distraction un bien nécessaire; c'est l'exercice de l'être moral, et ceux qui pensent se dévorent eux-mêmes, quand ils n'ont pas d'action au dehors.

M. Schlegel est bien flatté de votre souvenir. Il travaille du matin au soir à son *Cours de l'art dramatique*, qui est vraiment un chef d'œuvre de critique littéraire.

Je suis effrayée moi-même de tout ce que j'ai travaillé pour mon ouvrage, et je suis tentée de dire comme l'abbé d'Espagnac, que la force de mon discours me fait tomber en faiblesse. Adieu, écrivez-moi ici. Votre lettre sera un plaisir et une bénédiction; car vous êtes devenu un homme religieux sans cesser d'être éminemment spirituel, ou plutôt parce que vous êtes ainsi.

Adieu encore. Donnez moi des nouvelles de votre santé et de celle de Mme Meister.

HESS A SON ONCLE MEISTER.

Genève, 30 mai 1810.

Ah! que ne pouvez-vous faire partager votre manière de voir (*sur la sérénité dans la vieillesse*) à une personne que vous aimez beaucoup, à Mme de Staël! elle en aurait bien besoin. Jamais je n'ai vu personne qui redoutât, autant qu'elle, l'époque où il faut renoncer à faire de l'effet, à briller dans le monde; et comme il faut toujours qu'elle soit dans les extrêmes, elle ne sortira de cet engouement pour toutes les illusions de la vie, qu'en se jetant dans le mysticisme. Le commen-

cement est déjà fait; et M. Schlegel travaille, tant qu'il peut, à consommer l'œuvre. Cet hiver, elle a beaucoup vu des personnes dont les idées religieuses sont très exagérées... Mme de Staël passe tour à tour d'idées aussi exagérées à un besoin de monde, de distraction, de plaisirs frivoles; et ne conçoit point de milieu entre ces deux extrêmes. Elle est fort triste dans ce moment, parce que l'espoir dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre s'est évanoui, et qu'elle est retombée dans l'alternative de quitter le Continent, ou de revenir à Coppet. Peut-être que la brouillerie de la France avec les États-Unis, en rendant le trajet en Amérique plus difficile, lui fera faire des réflexions salutaires.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE MEISTER.

Nouvelles de Paris, 29 septembre 1810.

On vient d'arrêter la vente du Voyage de M. de Chateaubriand en Syrie et dans le Levant. Ce qui fait plus de bruit, c'est la défense de publier le livre de Mme de Staël sur l'Allemagne. Les deux premiers volumes étaient déjà tout imprimés et approuvés, moyennant plusieurs cartons. Le troisième avait donné lieu à plus de difficultés. On assure que sur la lecture des deux premiers volumes, l'autorité supérieure en a défendu la publication. On ajoute, ce qui n'est guère douteux, que l'auteur a reçu l'ordre de quitter le lieu où elle est, dans peu de jours, avec la faculté de choisir pour sa retraite Coppet, Munich, ou les États-Unis. On prétend

qu'elle choisira les États-Unis, où ses affaires l'appellent.

Depuis, l'on mande de Genève qu'en effet Mme de Staël avait reçu l'ordre de quitter la France sous deux jours, et de s'embarquer au Havre sur un vaisseau parlementaire qui doit y être; mais que son fils avait obtenu pour elle un délai de huit jours; que l'on a nommé un nouveau censeur pour son livre, M. Esménard, qui doit le revoir et y faire les coupures nécessaires; qu'enfin elle paraît renoncer au projet de passer en Amérique, et qu'on se flatte de la revoir bientôt à Coppet.

L'ouvrage de Mme de Staël, arrêté par la police, a coûté, dit-on, quarante mille francs à Nicolle, le libraire, non compris quatorze mille francs payés pour le manuscrit.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER, CHEZ M. ZEERLEDER, A BERNE.

Coppet, ce 3 novembre 1810.

Votre lettre est bien bonne, et je me conformerai aux conseils qu'elle renferme.

Je ne ferai point *réimprimer* mon livre; car c'est là le point sur lequel je reçois lettres sur lettres de M. de Rovigo. Mon Dieu, que j'aurais de plaisir à causer avec vous! Si j'allais à Lausanne passer un mois avec vous, il n'y aurait que la route de Berne à Lausanne : c'est bien court.

A propos de fortune, ne pourriez-vous pas, conjoin-

tement avec M. de Zeerleder, me rendre, à Zurich ou à Berne, un service? Je voudrais emprunter sur Coppet une somme quelconque, mais à 4 pour cent; parce que, comme il s'agit uniquement d'un partage de fortune avec mes enfants, que je ne dois rien à personne (et la convenance de l'intérêt doit être appréciée, comme il n'y a rien d'hypothéqué sur Coppet) la sûreté parfaite pourrait décider à un taux plus bas. Ayez la bonté de vous occuper de cela pour moi, cela m'est essentiel.

Je suis bien aise que vous passiez l'hiver à Berne. Vous viendrez, ou j'irai. Dites-moi si vous n'avez rien entendu dire à Berne qui me concerne. Sait-on bien comme mon ouvrage parlait des Suisses et des Allemands, etc.? Croyez-moi, c'était une noble action que cet ouvrage.

La police a donné 500 francs à Nicolle de dédommagement; moi, je lui ai envoyé quinze mille livres[1]. Mille tendresses.

Au reste, M. de Rovigo dit que j'ai un si grand talent, que l'État en a besoin : ainsi vous voyez que tout pourrait s'arranger.

1. Si le chiffre indiqué tout à l'heure par Meister (14 000 francs) est exact, Mme de Staël, en rendant au libraire les droits d'auteur qui avaient été payés d'avance, y aurait joint, en les calculant largement, les intérêts courus depuis qu'elle avait reçu cette somme.

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

Genève, 13 novembre 1810.

Mme de Staël vous invite à faire une course à Lausanne, quand elle y sera. Je comprends toute la séduction de cette offre; mais la saison, voilà l'obstacle; car la distance est petite de Berne à Lausanne.

J'aurais bien envie de vous laisser toute votre pitié pour notre amie, et par ce véhicule vous déterminer à ce voyage qu'elle vous demande; mais je ne peux rien vous dire d'autre, si ce n'est qu'elle est aussi vive et aussi brillante que jamais : ce qui prouve en faveur du système des *cachettes* multipliées du cœur humain. L'amour-propre à l'abri, on compose avec le reste, et l'on trouve toujours moyen de se tirer d'affaire.

Mme de Staël a loué un appartement à Genève, où elle vient s'établir le 26. Elle coupera son hiver par un séjour de quelques semaines à Lausanne, afin d'y rencontrer Benjamin et sa femme. Ce mot *et sa femme* vous prouve que la douleur n'est plus là, pour Mme de Staël, et il faut bien en bénir le Ciel.

Il paraît (soit dit entre nous) que Benjamin n'est pas à se repentir de ce mariage, fruit du dépit, et d'un amour passager; et que, s'il pouvait se remettre dans la position où il était il y a trois ou quatre ans, quelque mal qu'il en dît alors, il le ferait avec une joie ineffable. Mme de Staël est trop bonne, et ne l'aime plus assez, pour que son regret la venge; mais cependant elle ne s'en désole pas.

Elle n'a aucun projet arrêté pour l'avenir; mais elle s'ennuie ici. Elle trouve le pays trop étroit, et la société trop toujours la même; et je crains bien que ce flambeau ne jette cet hiver les dernières clartés que nous puissions voir. L'Amérique est toujours dans sa tête; mais elle n'a rien décidé du tout dans ce moment.

Ces détails sur une personne que vous aimez, vous plaisent : voilà pourquoi je m'y suis longtemps arrêtée.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Genève, le 21 décembre [1810].

M. Schlegel vous dira tout ce qu'il y a à dire sur moi, mais je ne m'en remets pas à lui pour vous affirmer le besoin extrême que j'ai de vous voir. D'un autre côté, je ne voudrais pas, pour rien au monde, vous exposer à un voyage pénible dans cette saison. Voulez-vous m'attendre à Berne? J'y serai le 12 avril, si je vis. Jusque-là, j'irai où vous voudrez, et finalement jusqu'à Berne, s'il vous était impossible de m'attendre jusqu'au printemps.

Je voudrais aussi vous montrer les cendres de mon ouvrage. Enfin, il faut que je vous voie avant ce grand départ, auquel je suis plus résolue que jamais. Écrivez-moi par l'occasion très sûre de M. Schlegel; et si vous savez quelque chose, mandez-le moi.

La pauvre Suisse sera-t-elle sauvée[1]? La légation fran-

1. Dans une lettre du 28 décembre 1810, le bourgmestre De Wyss écrivait : « Notre patrie se trouve dans une crise dange-



çaise a-t-elle parlé de moi? Enfin, dites à M. Schlegel ce que vous me diriez, exeepté quelques tendresses de plus qu'il faut me réserver. Donnez-moi des détails sur votre santé, et dites à Mme Meister que nous l'aimons tous, de vous rendre heureux.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE MEISTER.

Février 1811 (Extrait d'une lettre de Genève).

Mme de Staël parle toujours de son voyage en Amérique; d'un autre côté, elle fait des projets de spectacle pour Coppet; ainsi vous voyez qu'elle ne pense pas à un départ prochain. Si elle passe l'été dans son château, et il y a des personnes qui le croient, il serait bien possible qu'elle coupât l'uniformité de sa vie par une excursion à Berne et à Zurich; mais ceci n'est encore qu'une idée assez vague. En attendant, elle a joué deux comédies de sa composition : le *Mannequin* et le *Capitaine Kernadec.*

Juin 1811.

On mande de Genève que Mme de Staël, qui était allée prendre les eaux d'Aix en Savoie, a reçu l'ordre de revenir à Genève ou à Coppet, et d'y rester. On ajoute que M. le professeur Schlegel, qui depuis quelques années dirigeait l'éducation de ses fils, a reçu presque en même temps l'injonction de quitter Coppet, d'une manière tellement positive, qu'il a demandé des passeports et qu'il les a reçus aussitôt.

reuse... A peine peut-on s'empêcher de craindre que l'heure suprême de notre indépendance politique ne soit venue. »

Des nouvelles plus directes nous assurent qu'il n'a quitté ce pays que momentanément, pour aller faire une visite à son frère établi à Vienne, et régler avec lui quelques intérêts de famille. — Ce qui paraît plus certain, c'est que Mme de Staël avait demandé des passeports pour l'Italie, et qu'ils lui ont été refusés. Elle ne renonce point au voyage d'Amérique. Mais de quel port obtiendra-t-elle la permission de s'y rendre?

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER-SCHULTHESS, A ZURICH.

Coppet, ce 13 juillet 1811.

Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, de payer pour mon compte vingt louis à M. Tieck [1], qui se trouve à Zurich maintenant, et qui m'a envoyé le portrait de ma fille, plus idéal que ressemblant. J'acquitterai ces vingt louis où vous voudrez. Mais j'ai osé compter sur l'intérêt que vous auriez la bonté de mettre à ce sculpteur un peu pauvre, quoiqu'il ait du talent.

J'ai su de vos nouvelles par Mme de Custine, et je ne renonce pas à l'espoir de vous voir cet été. Il faut que je cause avec vous, et parce que je vous aime, et parce que j'ai besoin de savoir si je suis encore digne de parler avec vous. L'exil abat l'esprit, lors même qu'il relève l'âme.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé et de votre bonheur. Dieu vous bénisse, et nous aussi! Ce siècle

1. Le sculpteur Frédéric Tieck, frère du poète Louis Tieck.



apprend du moins qu'on n'est de rien dans son sort, et qu'on ne dispose que de sa conscience.

J'ai bien des choses à vous dire, et pour abréger je vous embrasse : cela sert à se faire comprendre.

Mille hommages à Mme Meister.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 27 juillet [1811].

Je vous remercie bien de votre bonté, et je ferai payer ce que je vous dois à Lausanne.

Votre projet de la fin d'août ou du commencement de septembre me ravit. Je me flatte que rien ne m'empêchera d'en profiter. Il se peut qu'un de mes amis, M. Schlegel, soit dans ce moment auprès de vous. Dites-lui, je vous prie, que je lui écrirai par le prochain courrier, poste restante; et que je lui demande de m'écrire des nouvelles de sa santé. Je vous le recommande, s'il avait besoin d'être recommandé, comme l'homme le plus excellent et le plus spirituel qu'on puisse rencontrer.

Je suis toujours ici dans une espèce de prison, du moins du côté de France, qui rend la vie très pénible; mais tout a des inconvénients, et l'on est dévoré par le mal de l'incertitude. Au moins les affections ne sont pas incertaines, et celle qui m'attache à vous est profonde et inaltérable. Que de plaisir j'aurai à vous parler!

Mais avancez votre voyage, s'il est possible. On est toujours plus sûr de ce qu'on tient.

Je vous donnerai, pour vous amuser, un brûlé : devinez lequel? Les roués ne sont pas toujours bien mauvaise compagnie : Pourquoi n'en serait-il pas autant des brûlés?

Mille tendresses.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce vendredi 2 août [1811].

Je viens d'écrire à M. Dumolin pour qu'il veuille bien payer à M. Gaspard Schulthess les vingt louis que vous avez bien voulu m'avancer. C'est par le courrier de mardi prochain que la lettre de change doit arriver.

Je prends la liberté, *my dear Sir*, de vous prier de remettre cette lettre à M. Schlegel. Si, par hasard, il était absent, je vous prierais de la lui envoyer sur-le-champ, par le messager le plus rapide, parce que mon fils lui donne (à M. Schlegel) rendez-vous mardi 6 à Fribourg, et que je désire qu'il ne perde pas un instant pour s'y rendre.

Convenez que la vie est un peu triste dans ce temps-ci. Je l'oublierai pour quelques instants, quand vous viendrez me voir.

Je vous embrasse de tout mon cœur, si vous me le permettez.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

(Ce billet est écrit pendant un petit séjour de Meister à Genève.)

Dites-moi si j'ai quelque espoir de vous garder encore? Je suis sûre de faire changer votre place (*à la diligence*) contre le jour que vous voudrez; j'ai fait ce changement très souvent. N'avez-vous pas du plaisir à me faire du bien?

J'ai une lettre de M. Schlegel, qui me demande de vos nouvelles.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 5 octobre [1811].

Votre départ m'a fait beaucoup de peine. Je trouvais dans votre présence l'intérêt et le calme qui me manquent tout à la fois dans ma situation actuelle. Je me rappelais avec vous du passé, dont vous êtes une image si douce qu'il semble que vous le recommencez. Vous n'avez pas voulu, vous n'avez pas pu prolonger ce temps; et je n'ai pu me défendre d'un petit moment d'aigreur contre votre invincible résolution. Maintenant que l'époque est arrivée où vous seriez parti tout de même, je ne sens que de la reconnaissance pour les jours que vous m'avez accordés. Si j'étais libre, j'irais passer l'hiver avec vous. Vous et Schlegel, vous ranimeriez mon âme qu'ils ont tuée. Vous savez que Schlegel est revenu ici; le ministre de la police a consenti à son départ pour l'Amérique avec moi, et je me suis décidée à ce départ, *si* j'obtiens mon passage sur la frégate *la*

Constitution, qui a amené M. Barlow [1], *si* la guerre n'est pas déclarée entre l'Amérique et l'Angleterre, et *si* cette frégate part dans un mois. Voilà encore bien des incertitudes. En attendant, dites moi ce que vous faites; car je ne renonce pas à vous apercevoir. Koreff [2] et Mme de Custine sont ici. J'ai vu aussi un baron de Randohr, auteur d'*Uranie*, qui va à Naples comme envoyé de Prusse; mais il me semble qu'il n'y a de nouvelles d'aucun lieu du monde, et suivant l'expression du livre des Macchabées : *la terre se tait devant Alexandre.* Il n'y a que la comète qui ait osé se montrer comme à l'ordinaire, et je voudrais une place dans sa brillante chevelure.

Avez-vous ouï dire que le père de la Trappe [3] avait été arrêté à Hambourg?

On prétend que le pape refuse [4]. Quelle puissance que la religion, qui donne de la force aux faibles, tandis que tout ce qui était fort n'en a plus!

On m'a fait encore offrir de raccommoder le brûlé, d'ôter quelque chose, d'ajouter surtout quelque chose, de changer le titre, et de le faire paraître; mais je n'ai plus de talent, plus d'idée, plus d'inspiration; et je suis

1. Venu d'Amérique en France pour négocier un traité de commerce.

2. Koreff, « un jeune médecin d'un grand talent », dont il est fait mention dans l'*Allemagne* (III, 10).

3. Dans les *Dix années d'exil*, Mme de Staël a raconté sa visite au couvent des trappistes, dans une vallée du canton de Fribourg, et comment, peu de jours après, un mandat d'arrêt fut lancé contre le père-abbé, M. de Lestrange.

4. Il était prisonnier à Savone, et était obsédé à ce moment par les émissaires de l'Empereur.

devenue passive, ce qui n'était guère dans ma nature.

Le grand événement de ma vie à présent, c'est le soleil. Quand il fait beau, j'espère que le bon Dieu ne m'a pas encore abandonnée.

Adieu, j'espère aussi que je vous reverrai. C'est du soleil qu'une amitié qui date de l'enfance, et ranime en nous la jeunesse. Mes hommages à Mme Meister. Écrivez-moi, je vous en prie.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Ce 10 décembre 1811.

J'ai été bien touchée de votre lettre, et votre proposition m'a été tout à fait au cœur [1]. Cela me serait bien doux, si je pouvais l'accepter. Mais je ne dois faire en rien parler de moi, jusqu'à ce que mon parti soit pris. Je craindrais aussi de faire penser à vous à cause de moi, et votre paisible vie ne doit être troublée par rien; mais je passerai, quoi qu'il arrive, encore quelques heures avec vous.

On n'a répondu à aucune de mes demandes de passeport; mais ce qui m'a retenue, c'est mon procès [2]. Je ne

1. Il semble que Meister avait engagé Mme de Staël à venir à Zurich, en effectuant le projet dont elle avait dit un mot dans la lettre précédente.

2. Coppet avait appartenu à Gaspard de Smeth, dont le testament fut homologué en 1771. Le baron van der Laher, son héritier, vendit le château en 1780; et trente ans après, il intenta un procès en résiliation de cette vente, alléguant qu'à teneur du susdit testament, le château de Coppet ne pouvait pas être aliéné.

Les tribunaux vaudois firent justice, et le déboutèrent de sa demande.

le crois point aussi sérieux que votre bonté se le figure. C'est un sot que mon adversaire; et la sottise a souvent l'air combinée, quand elle agit seulement sans réflexion. D'ailleurs, c'est Auguste qui soutient ce procès, puisque Coppet est à lui; mais je n'ai pas voulu rien changer à ma situation, et je me suis dévouée au plus triste hiver, à Genève, dont l'imagination puisse se faire l'idée. Adoucissez-le en m'écrivant quelquefois *à Coppet*[1]. Je vis loin de toutes nouvelles. Schlegel va retourner à Berne, et je vais me lancer au milieu des Genevois, que j'estime beaucoup, mais qui n'ont presque pas une idée ni un intérêt en commun avec moi. J'attends le beau temps comme le Messie; et je vous le répète, je ne changerai rien à mon sort, sans passer quelques heures avec vous. Écrivez-moi, pensez à moi; et vous, que le royaume du ciel a conquis, faites-y quelques prières pour la famille de M. Necker.

Mes compliments empressés à Mme Meister.

Savez-vous qu'on a interdit le théâtre à Mercier[2] d'*Agamemnon*?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 3 avril [1812].

Je suis chagrine de ne pas pouvoir faire ce que vous désirez, mon digne ami; mais personne ne se soucie ici de ces gravures, dont le grand intérêt est pour

1. Coppet, comme Zurich, était en Suisse; les lettres qui ne sortaient pas de ce pays pouvaient être écrites plus librement.

2. Népomucène Lemercier, auteur de la tragédie d'*Agamemnon*.

Zurich[1]. Moi, qui me sens un peu de Zurich à cause de vous, j'aurais été bien tentée de faire cet acte de bourgeoisie; mais dans mes circonstances actuelles, j'ai tant de dépenses à prévoir que je ne dois me rien permettre au delà du nécessaire.

Je ne sais rien que vous ne sachiez, et je suis sûre que vous êtes mieux placé que moi pour avoir des nouvelles du Nord. Il serait bien aimable à vous de m'en donner : car enfin, d'ici à six semaines ou deux mois, il faudra que je prenne un parti pour Albert. Ma santé est dans un état misérable[2]; et si vous me voyiez maigrie, enflée, pâle, vous ne concevriez pas comment une aussi forte personne que moi a pu être ainsi terrassée; mais c'est le puissant des puissants qui a fait l'entreprise de ma perte. Si je me guérissais, j'aurais le plan d'un ouvrage dans la tête, qui me séduit. C'est un poème historique sur Richard Cœur-de-Lion, avec l'enthousiasme des croisades pour avant-scène. Quatre héros : Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste, Richard et Saladin, pour acteurs; et la perspective de la liberté anglaise dans la Grande Charte, pour dénouement. Mais il faudrait pour cela être dans toute sa force. Les *Martyrs* qui, selon moi, sont un ouvrage manqué, m'ont donné l'idée qu'on pourrait faire un ouvrage dans ce genre, qui serait très beau. Mais il faudrait pour cela

1. Sur l'initiative de Meister et du poète Martin Usteri, une souscription avait été ouverte pour assurer à la ville de Zurich la propriété des collections de Salomon Gessner, l'auteur des *Idylles*, qui était aussi un peintre distingué.

2. Le fils de Mme de Staël et de M. Rocca est né quatre jours après cette lettre, le 7 avril.

voir le Levant, etc., car toutes les descriptions des lieux qu'on n'a pas vus ressemblent à la rhétorique sur les sentiments qu'on n'a pas éprouvés.

J'espère que je vous reverrai. Il me semblerait impossible de renoncer à ce plaisir avant la décision de mon sort; mais si c'est moi qui suis malade, n'est-il pas vrai, vous viendrez vers moi? Comment se porte Mme Meister? Vous êtes-vous occupé de quelque ouvrage cet hiver? Je ne vois votre bonheur que dans le sentiment et la pensée. Vous m'écrivez trop rarement; cela rompt le fil de nos rapports.

Adieu encore, et soyez bon pour moi dans ce monde jusqu'à ce que nous nous réunissions à lui (*à M. Necker*) dans l'autre.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

[Zurich, 25 mai 1812], à dix heures du soir, à l'*Épée*.

J'arrive, et je suis si fatiguée que je ne puis vous voir ce soir. Mais je reste demain pour dîner chez vous, si vous voulez de moi. A onze heures, venez me dire demain que vous partagez un peu le plaisir que j'aurai à vous embrasser.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

[Zurich], mardi soir 26 mai 1812.

Je m'étais fait un triste plaisir, *my dear Sir*, de vous dire adieu en allant aux eaux[1]; et M. Schlegel est allé

1. On sait que Mme de Staël partait pour la Russie; elle ne parle des « eaux » que pour indiquer à Meister ce qu'il devait dire à ceux qui lui parleraient d'elle.



vous chercher pour vous confier, sous le sceau du plus grand secret, que j'étais là. Mon espoir a été déçu; je ne vous verrai point; c'est une émotion douce et douloureuse que je perds. Pensez à moi, souhaitez-moi de vous revoir naturellement bientôt, et permettez-moi de vous demander de m'écrire quand je saurai où je suis. Ma santé, vraiment abîmée, m'obligeait à changer d'air. Priez pour moi celui qui vous a aimé. Mon illustre père veille sur mon sort, j'ose l'espérer. Ne me nommez à personne; peut être verrez-vous Albert, peut-être M. Rocca viendra-t-il vous parler de moi. Recevez-avec obligeance ce qui se recommande de mon nom auprès de vous. Vous m'honorez en m'aimant. Adieu, adieu.

Quand reviendrai-je ici? Quand parlerons-nous au bord de ce lac où vous m'avez donné une si brillante fête?

Le monde et moi, nous ne savons pas ce que nous deviendrons; mais moi, je sais que je vous aime.

Adieu, bénissez-moi en mémoire de mon père.

MEISTER A SON NEVEU HESS.

19 octobre 1812.

Je n'ai plus rien appris de l'illustre voyageuse, depuis que j'ai su par M. Chamisso qu'elle avait heureusement gagné la frontière russe. Elle m'avait promis de m'écrire; mais quand elle n'aurait pas tout autre chose à faire, Dieu sait quand sa lettre pourra me parvenir!

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

Genève, 10 septembre 1813.

Puisque je vous écris par occasion[1], je vous parlerai de notre célèbre amie. J'ai eu souvent de ses nouvelles pendant son séjour en Suède; à présent, ce sera différent; je préfère même ne plus en recevoir de directes, et je lui ai écrit pour la prier de cesser toute correspondance. L'histoire de M. de S. est peu encourageante[2]; et s'exposer pour ne lui être bonne à rien, me paraît une duperie. Elle doit être d'ailleurs si contente qu'elle n'a pas besoin de nous. Les relations qui arrivent de Londres sur son compte sont fort diverses. Les unes prétendent, — et *elle* est de ce nombre, — qu'elle est reçue avec enthousiasme; quelques lettres disent que c'est avec curiosité seulement. Moi, je crois que les premiers instants seront extrêmement brillants. Reste à savoir si la suite répondra au début, et si la distance des habitudes anglaises avec les siennes ne produira pas bientôt des refroidissements. J'ai toujours pensé que Mme de Staël n'était pas faite pour l'Angleterre, qu'elle finirait par s'y ennuyer; et je lui ai toujours déconseillé ce parti. On dit qu'Albertine est trouvée médiocrement jolie, et Auguste trop discoureur.

1. La police lisait les lettres qu'on mettait à la poste, en sorte qu'on n'y parlait pas des personnes qui faisaient ombrage.

2. La police impériale avait intercepté une lettre que Mme de Staël avait écrite de Stockholm au comte Elzéar de Sabran. Le 13 avril 1813, celui-ci fut arrêté à cinq heures du matin, et conduit au donjon de Vincennes, où il demeura emprisonné pendant trois mois.



MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

4 octobre 1813.

J'ai reçu des lettres de Mme de Staël; sa santé n'est pas bonne, son estomac se détruit tous les jours : je vous assure que cela commence à m'inquiéter. Albertine s'ennuie.

Vous avez su la déplorable mort de ce pauvre Albert. Il avait sans doute une mauvaise tête; mais à vingt et un ans, que de temps et de moyens de correction! Je l'avais vu naître et élever. Sa mort m'afflige, plus que sa présence ne me plaisait; et mon regret dépasse de beaucoup mon sentiment. Mme de Staël est bonne mère; elle aura du chagrin par instinct; mais tout ce qu'il y a en elle de faculté qui lui sert à juger, aidera à sa consolation.

MEISTER A SON NEVEU HESS.

29 janvier 1814.

Je serais enchanté de voir la traduction de M. Schlegel (*Cours de littérature dramatique*) par Mme N... (*Necker-de Saussure*). Mais je suis trop avare pour acheter des livres, depuis que j'ai renoncé aux charges et aux bénéfices de ma boutique littéraire. C'est au bout de quarante ans de service que j'ai dit : *Hic* VICTUS *cæstus armaque repono*. Me voilà donc hors de condition. Voyez ce que l'on peut faire encore de votre pauvre oncle, avant de l'enterrer.

Quand aurons-nous l'ouvrage[1] de madame de Staël? Que sait-on à Genève de son séjour en Angleterre?

1. Au mois d'octobre 1813, le livre *De l'Allemagne* avait été publié en Angleterre.

CHAPITRE VI

LA RESTAURATION

Après le long voyage où elle avait fait le tour de l'Europe, Mme de Staël était revenue à Coppet dans l'été de 1814, et Meister l'avait revue encore une fois. Leur vieille amitié s'était retrouvée intacte; et pendant les années qui suivirent, ils reprirent leur correspondance que l'éloignement avait interrompue.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Paris, n° 105, rue de Grenelle-Saint-Germain,
ce 28 février [1815].

Je me suis proposé tous les jours de vous écrire, mon digne ami; et j'ai été si occupée que je me suis contentée de penser à vous. Il faut cependant que je réalise cette pensée, en vous disant moi-même le mariage de ma fille avec le duc de Broglie. Si le Roi n'avait pas eu la bonté d'acquitter les deux tiers du dépôt de mon père (sans les intérêts), ce mariage eût été plus difficile; car le duc de Broglie réunit tout,

excepté de la fortune. C'est un homme d'un rare esprit et d'une instruction admirable; je voudrais fort vous le présenter. Il sera à Coppet, je crois, peut-être dans un mois; et cet automne, je compte vous voir ou chez moi ou chez vous; car j'ai formé le projet de voyager dans les petits Cantons cette année.

Dites-moi quelques mots sur ce que vous croyez de la tranquillité de la Suisse. Il me faut votre bon esprit pour croire fermement à ce qui doit arriver; l'avenir n'est connu que par le sage.

M. Suard se réjouit du rétablissement de l'Académie; moi, beaucoup moins; on espère toutefois qu'il en résultera moins de mal qu'on ne craignait d'abord [1], c'est-à-dire que le nom et la réunion de l'Institut seront conservés [2].

Notre pauvre abbé Morellet [3] est dans son lit, peut-être pour sa vie; mon son esprit n'a rien perdu.

1. Cf. *Considérations*, V, 8 : « Tantôt on proposait de réformer l'Institut, qui a fait la gloire de la France éclairée... »

2. L'Institut de France avait été créé par la Convention, et réorganisé au temps du Consulat. La Restauration rendit aux quatre classes de l'Institut le nom d'*Académies*, auquel se rattachaient des traditions et des souvenirs qui expliquent le contentement de Suard.

Les ultras auraient voulu supprimer le nom d'*Institut*, qui fut conservé; et ils tenaient à exclure des Académies un certain nombre de bonapartistes : ce qui fut exécuté par l'ordonnance du 21 mars 1816.

3. Le 3 décembre 1814, il avait été victime d'un accident que Mme de Souza, dans une lettre à la comtesse d'Albany, raconte en ces termes : « Le malheureux abbé venait de monter dans la voiture, et ses nièces s'apprêtaient à le suivre, lorsque les chevaux prirent le mors aux dents, et passèrent par-dessus une borne. La voiture fut renversée; mais comme la portière était restée

La France me paraît tranquille, grâce à la sagesse du Roi; mais il n'y a de fondé que la reconnaissance qu'il inspire. Les vieux préjugés sont comme Inès de Castro, couronnée après sa mort.

A cet été! Dites-moi que vous me pardonnez, et bénissez ce mariage au nom de mon père, par qui il se fait.

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 105, ce 5 mars [1815].

J'espère que vous avez reçu ma lettre sur le mariage de ma fille, mon digne ami.

Je me trouve tout à coup dans le cas de vous demander, sous le sceau du secret, des informations importantes. Est-il vrai qu'à Coire dans les Grisons, ou dans les Cantons médiats[1] de la Suisse, ou dans les villes allemandes qui touchent à la Suisse, un catholique et une protestante peuvent se marier sans dispense du pape? Nous voudrions n'y pas recourir, par mille rai-

ouverte, l'abbé tomba en dehors et eut la voiture sur lui. On le retira de là, le fémur cassé. »

Le surlendemain, lundi 5 décembre 1814, la Chambre des Députés, dont Morellet faisait partie, fut informée de cet accident: ce qui en fixe la date. Saint-René Taillandier, en publiant la lettre de Mme de Souza, la datait de 1815 ou 1816.

1. Sous l'ancien régime, à côté des XIII cantons de la Confédération suisse, il y avait des *pays médiats* (*zugewandte Orte*) qui y étaient rattachés par des liens plus ou moins étroits : Saint-Gall, le Valais, Mulhouse, etc.

En 1815, il n'y avait plus de *pays médiats*, dans l'ancien sens de cette expression. On peut supposer que, par *cantons médiats*, Mme de Staël a voulu parler des nouveaux cantons (Argovie, Thurgovie, etc.) qui avaient été créés en 1803 par l'Acte de médiation.

sons trop longues à vous détailler. Ayez donc la bonté de savoir si l'on peut se marier par un prêtre catholique quelconque, sans dispense du pape. Il y a beaucoup d'évêques qui ont ce droit dans les pays étrangers ; mais en France, à présent, ils exigent des choses inouïes. Prenez garde, en faisant des questions, qu'on ne puisse pas soupçonner qu'il s'agit de nous, et daignez prendre un prétexte quelconque qui en éloigne l'idée, quand vous ferez des questions à ce sujet.

Répondez-moi, je vous prie, le plus tôt possible.

L'homme dont vous m'aviez parlé en Suisse n'est pas venu chez moi.

Mes compliments à Mme Meister.

N[ECKER DE] ST[AËL].

M'obligez-vous à aimer le catholicisme papiste?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, ce 25 avril [1815].

Il m'est arrivé de Paris la lettre que vous avez bien voulu m'y écrire. Je vous remercie beaucoup de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais si, ce qui est douteux, le mariage a lieu, je ne sais où trouver un prêtre catholique qui se conforme à la décision de la Diète sur ce sujet [1]. Ils disent qu'elle existe, mais qu'ils

1. Le 22 juin 1810, la Diète avait arrêté que les Cantons ne pourraient plus interdire les mariages mixtes à leurs ressortissants, ni enlever les droits de bourgeoisie à ceux qui contracteraient de tels mariages.

Mais cet arrêté ne s'appliquait qu'aux mariages des citoyens

ne veulent pas y obéir. C'est une terrible chose que les gens qui se mettent en dehors de tout raisonnement; il est très difficile de raisonner avec eux. Mais hélas! ce n'est pas de cela dont il s'agit. Avez-vous l'idée du guignon qui me poursuit : quatre jours avant ma liquidation! Le mariage de ma fille, etc., tout est perdu! Mais l'Europe n'est pas moins à plaindre, et je ne sais ce que le genre humain va devenir. Au moins, tâchez d'être neutrés en Suisse [1] : il y aura un coin de la terre où l'on pourra s'affliger en paix.

Que ferez-vous cet été? Belle question, me direz-vous. Moi, je resterai ici tant que je pourrai; mais on m'a mis trente-cinq soldats ou officiers pour me défendre et me ruiner. J'aurais pourtant encore une place pour vous, si vous veniez la prendre, et vous relèveriez mon esprit abattu. Cette fois, le sort m'a paru méchant. Dieu l'en punira.

Avez-vous lu *Charlemagne* [2]? L'auteur, Lucien, que vous avez renvoyé de Suisse, quoiqu'il ne veuille pas être prince français, s'il n'y a pas une Chambre des Pairs, une délibération publique, etc., l'auteur, dis-je, est à une lieue ici sur la frontière, et je le vois souvent. Joseph m'a écrit que l'Empereur était content de ma

suisses; il ne liait que les autorités laïques; et le clergé catholique demeurait libre de refuser son concours à ces mariages.

On voit que Mme de Staël n'avait pas compris la vraie portée de la décision de la Diète.

1. Le 20 mai 1815, les autorités suisses conclurent avec les Puissances Alliées un traité par lequel elles prenaient parti pour elles contre Napoléon, mettaient le pays sous leur protection, et s'engageaient à prêter passage à leurs troupes.

2. *Charlemagne, ou l'Église sauvée*, Londres, 1814.

conduite pendant son adversité, et m'invitait à revenir à Paris. Je reste ici cependant. Il n'y a plus de Paris, il n'y a plus rien que les souvenirs du passé, et vous savez quelle place vous y tenez dans mon cœur!

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER-SCHULTHESS, A ZURICH.

Coppet, ce 31 mai [1815].

Je suis un peu triste de ce que vous me négligez entièrement. Si vous saviez la vie que j'ai menée à Paris, vous ne me blâmeriez pas de ne vous avoir pas écrit.

Dites-moi, confidentiellement, ce qu'il faut penser de notre situation comme Suisses.

Le traité me semble une déclaration de guerre à la France; et cependant, on écrit de Berne que c'est une neutralité[1]. Je ne sais quel parti je dois prendre. Je voulais passer l'été ici, mais je ne veux pas recevoir les Français, ni les Autrichiens, à Coppet. Quel est votre avis?

Votre lettre sera brûlée, mais le souvenir en restera dans mon cœur, comme une preuve de votre amitié. Ah! quel malheur!

M'approuvez-vous d'avoir refusé d'aller à Paris?

1. Mme de Staël avait raison; et quoi qu'on pût dire et écrire à Berne, le fait est que la Suisse avait renoncé à la neutralité.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER-SCHULTHESS, A ZURICH.

Coppet, ce 2 août [1815].

Eh bien, maintenant que nous sommes en paix en Suisse, et qu'à l'honneur près, nous avons tout sauvé, ne penseriez-vous pas à nous faire une petite visite? Je reste ici au moins tout ce mois, et nous verrons après ce que je ferai. Je ne me sens pas grand goût pour la France, dans l'état où on l'a réduite, et je l'aime trop pour ne pas souffrir de cet état. Mon fils va y aller, nous verrons ce qu'il m'en écrira; je l'envoie comme mon corbeau après le déluge.

Schlegel a dit un joli apologue à propos de l'expédition des Suisses en France[1] : Un homme se vantait d'avoir coupé un bras à son ennemi. Et pourquoi vous en êtes-vous tenu là? lui disait-on. — Ah! répondit-il, c'est qu'un autre lui avait déjà coupé la tête.

J'ai été ravie de ce que M. Auguste de Talleyrand a dit à Zurich, de la part de Louis XVIII. Dans quelle situation est ce pauvre roi! Pourra-t-il se maintenir sans les alliés? Et la France supportera-t-elle la présence des alliés, s'ils réduisaient le nombre de leurs troupes?

Je ne sais si mes affaires, bien que décidées, se feront; il me semble qu'il n'y a plus rien de possible. Ce qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'empêcher, c'est mon tendre attachement pour vous.

1. Les troupes suisses avaient occupé dans la Franche-Comté quelques points du territoire français.



Mes compliments à Mme Meister.

Seriez-vous assez bon pour ordonner à votre libraire de Zurich de m'envoyer les lettres de Wieland en allemand, nouvellement publiées. Je suis curieuse de lire ce qu'il dit de moi[1].

Mille et mille amitiés.

DE MADAME DE STAËL.

A M. MEISTER-SCHULTHESS, A ZURICH.

Coppet, ce 25 août [1815].

Je ne vous ai pas répondu plus tôt, parce que je ne savais pas ce que je ferais. Ma requête pour être payée, pouvait me rappeler d'un instant à l'autre; mais à présent je suis sûre de rester ici, s'il plaît à Dieu, jusqu'au 12 septembre au moins; mais vous verrai-je à cause de cela? Si vous ne venez pas cette année, il faut que j'aille chez vous l'année prochaine. J'espère que la dette de mon père sera acquittée : le Roi me l'a promis; mais

1. Pendant son séjour à Weimar, Mme de Staël avait vu Wieland presque journellement; et l'auteur allemand, en effet, a parlé d'elle à ses correspondants. « Elle a prouvé, dit-il, qu'une femme peut avoir du génie, quoiqu'en ait dit Rousseau. Sa conversation est aussi intéressante que ses écrits; et si elle ne parlait pas tellement vite qu'un pauvre Allemand, l'oreille et l'esprit tendus, arrive toujours à perdre une bonne partie de ce qu'elle dit, on voudrait passer sa journée à l'écouter. Elle n'a guères de beau que les yeux. A voir son visage et sa tournure, on pourrait la prendre pour une domestique suisse, si la grâce française n'était répandue sur sa lourde personne. Elle a beaucoup de vie, d'esprit et de feu, quand on s'entretient avec elle; elle est certainement aimable, et quelquefois enchanteresse. Elle a inspiré des passions. A vrai dire, quand je l'ai vue dans le tête à tête, je ne me suis pas senti ému : mais je ne suis qu'un vieillard. »

quand et comment? C'est ce que je saurai pendant cet hiver, que je passerai à Paris.

Je voulais vous demander un service, si j'avais pu causer avec vous. Vous m'avez dit que Mme de la Riandrie[1] avait, de l'héritage de Mlle Clairon, des lettres de M. de Staël qui pourraient me faire de la peine. Ne pourriez-vous pas l'engager à me les remettre à Paris? Elle acquerrait ainsi des droits à ma reconnaissance; et qui sait si je ne pourrais pas la lui témoigner? Enfin, voyez, mon digne ami, si vous ne pourrez pas arranger cela avec votre grâce bienveillante.

Donnez-moi de vos nouvelles, et de celles de la Suisse; ce sont deux objets de premier intérêt pour moi[2].

DE MADAME DE STAËL,

A M. MEISTER SCHULTHESS, A ZURICH.

Coppet, ce 22 juillet 1816.

J'ai le cœur un peu serré de ce que vous ne m'avez rien écrit sur le mariage de ma fille[3].

1. M. Edmond de Goncourt, dans son livre sur Mlle Clairon (Paris, 1890), ne parle pas de ces lettres qui préoccupaient Mme de Staël, quoiqu'il cite (p. 424) une lettre de la vieille actrice, qui la montre en rapport avec M. de Staël.

Meister avait été un des derniers amis de Mlle Clairon; il pouvait ainsi avoir conservé avec sa fille adoptive, Mme de la Riandrie, quelques relations qui expliqueraient comment Mme de Staël s'adressait à lui en cette occasion.

2. Le cachet de cette lettre porte deux écussons accolés, et surmontés d'une couronne de baron. A dextre, les armes Staël : d'argent à huit boules de gueules, rangées en orle; à senestre, les armes Necker : de gueules, au cygne d'argent, nageant dans une mer du même; au chef d'argent, chargé d'une grappe de raisin de pourpre, tigée et feuillée de sinople.

3. Célébré à Pise au mois de février.



N'était-elle pas un peu la vôtre, la petite-fille de mon père? Enfin, si vous avez tort, vous pourriez tout réparer en venant nous voir avant le premier de septembre.

Est-il vrai que vous passerez l'hiver à Paris? J'espère vous voir là, si le mieux de mon ami se soutient assez pour me dispenser de Nice. Au reste, j'irai pour les couches de ma fille en février, si je suis en vie.

Que dites-vous de tout, et de quelque chose de plus que tout? Les ténèbres ou les lumières triompheront-elles en Europe? Mais on ne peut écrire sur tant de questions, et je m'en tiens à vous répéter que je vous aime en vous et en lui.

Mes compliments à Mme Meister.

Savez-vous si M. de Krüdener[1] a reçu une lettre de moi pour sa mère? Vous convertissez-vous à elle, ou elle à vous?

MADAME DE STAËL A MEISTER.

Coppet, le 3 septembre [1816]

Me permettez-vous, mon digne ami, des questions qui m'intéressent en elles-mêmes, et plus encore pour le travail dont je m'occupe en ce moment. Est-il vrai que la torture existe à Zurich!! Nous savons qu'elle

1. M. Paul de Krüdener était ministre de Russie auprès de la Confédération suisse; sa mère habitait le Hörnlein, au bord du Rhin, près de Bâle.

Mme de Staël et Mme de Krüdener s'étaient rencontrées à maintes reprises, dans le cours de leur vie, comme le raconte M. Ch. Eynard (*Vie de madame de Krüdener*, Paris, 1849). Déjà dans une lettre du 23 octobre 1802, adressée à Camille Jordan, Mme de Staël avait parlé de Mme de Krüdener avec le même sourire railleur qu'on retrouve ici.

existe à Fribourg et à Neuchâtel[1]; mais se peut-il qu'un Canton comme le vôtre ait rétabli la torture et la roue? Je me trouve dans le cas d'écrire sur l'état actuel des esprits, et il m'en coûterait d'avoir un si grand, un si horrible mal à dire de Zurich. Ayez donc la bonté de me mander ce qu'il y a de vrai dans cela; car l'esprit de parti est si violent dans ce temps-ci qu'on ne sait rien sur rien.

Je dois partir pour Paris le 15 octobre, et mon intention est d'y aller passer l'hiver. Que faites-vous? et pourquoi ne feriez-vous pas une visite là où vous avez tant de souvenirs? En vérité, je crois que c'est avec eux que nous vivrons.

Je dois vous dire que vos *Lettres sur l'imagination* plaisent beaucoup aux Italiens; je les ai entendu très louer à Milan.

Me pardonnez-vous de vous donner la peine de m'écrire sur un triste sujet, mais dont la vérité ne pourrait être sue que par vous; car les faits sont tous des opinions dans ce temps-ci.

Mille amitiés.

Avez-vous lu l'*Histoire de la session de 1815*, par Fiévée? C'est curieux à lire, quoique ce soit ennuyeux. Mais il n'y a qu'à présent qu'on puisse se servir des formes de la logique pour attaquer la raison.

1. La torture avait été abolie à Neuchâtel en 1815; elle le fut à Fribourg en 1830, à Zurich en 1831. Voir Grebel, *Die Aufhebung des Geständniszwangs in der Schweiz*. Zurich, 1899.

A ce moment, Mme de Staël rédigeait peut-être le chapitre des *Considérations* (IV, 15), où elle dit que, dans le procès de Moreau, « la torture fut de nouveau introduite ».

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

14 février 1817.

Mme de Staël est au comble de ses vœux : sa maison est la plus animée de Paris, et influe tant qu'elle veut et tant qu'elle peut, sans trouver d'opposants. Sa fortune est grande; sa fille charmante; Rocca est passablement; mais sa santé est fort dérangée, ce qui me tourmente. Elle m'écrit souvent, et désire revenir à Coppet.

AUGUSTE DE STAËL A MEISTER.

Lausanne, 31 juillet 1817.

Ma pauvre sœur a beaucoup pleuré, monsieur, en lisant les touchantes paroles que vous avez daigné m'adresser [1]. S'il pouvait exister une consolation pour ce qui est irréparable de tant de manières, ce serait l'intérêt plein de bonté que vous me témoignez. Elle vous était bien tendrement attachée, et l'espérance de vous revoir entrait pour beaucoup dans l'impatience qu'elle avait de revenir en Suisse..., et voilà comment ses vœux ont été accomplis! Je n'ai pas la force de me retracer [2], pour vous écrire, dans toutes les cruelles impressions qui ont déchiré mon âme; vous me pardonnerez. Il ne me reste plus qu'une tâche dans le

1. Mme de Staël était morte à Paris le 14 juillet.
2. *Se retracer* est employé ici par M. de Staël, dans le sens de *repasser sur les traces* (d'émotions cruelles). Sa mère de même (page 171) avait employé : *je me retrace* dans le sens de : *je repasse sur les traces* (d'anciennes lectures).

monde, celle d'exécuter religieusement ses moindres volontés : cette constante occupation est aussi la seule consolation que je puisse espérer.

Je suis venu passer deux jours à Lausanne pour remplir le plus cher de ses vœux et des nôtres : Elle nous a autorisés par son testament à rendre public le mariage qui existait depuis longtemps entre elle et votre ami M. de Rocca, et à présenter son fils à sa famille. J'ai rempli le peu de formalités qui était nécessaire à cet égard, et je vous demande maintenant, pour mon frère Alphonse, la protection et l'amitié dont vous voulez bien m'honorer. Il sera digne un jour, je l'espère, d'en sentir tout le prix. Vivez longtemps, monsieur, pour le bonheur et le charme de tous ceux qui vous connaissent : Que tous les ornements de la terre ne la quittent pas à la fois!

L'ouvrage auquel ma mère travaillait, qui s'intitulera, je crois : *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, est fort avancé; mais, malheureusement, pas terminé de sa main. Une partie du 3e volume n'est écrite que de premier jet. Ma mère a daigné me charger par son testament de le publier, sous la direction de M. Schlegel. Elle nous a adjoint, depuis, M. de Broglie qui, par ses talents et ses rares vertus civiques, est le meilleur parrain que l'ouvrage puisse avoir en France. Vous en recevrez le premier exemplaire : il vous est dû à bien des titres.

Permettez-moi de vous parler encore de mon tendre et respectueux dévouement.

A. Staël.

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

Genève, 22 septembre 1817.

(*Après quelques mots de remerciement pour l'envoi d'un nouvel ouvrage de Meister, les* HEURES, *recueil de prières*).... Vous devinez sans peine que j'ai vite trouvé la prière d'une veuve et d'une mère. Hélas! il m'en faudrait une aussi sur la perte d'une amie, d'une contemporaine, d'un être doué des plus grandes, des plus belles facultés que Dieu puisse donner aux mortels, et qui tombe au milieu de la vie, et de tout ce qui la rendait brillante, célèbre et douce! Ah! quel exemple de la fragilité du corps, et de l'insuffisance de l'esprit contre les organes et la nature! Jusqu'au dernier moment, elle a conservé sa tête et toutes ses facultés mentales; elle ne pouvait plus ni bouger, ni se soutenir; et elle parlait comme dans ses plus beaux jours, lorsqu'elle était debout au milieu d'un salon. C'est mon nom qui a été le dernier sur ses lèvres, et mon image probablement la dernière qui l'ait occupée. Dans le demi-sommeil dont elle ne s'est pas réveillée, elle m'a appelée deux fois, m'a demandée pour me dire quelque chose, et puis n'a plus reparlé. Je vous raconte ce détail parce qu'il m'a vivement émue.

Meister a écrit une courte notice intitulée : MADAME DE STAEL-HOLSTEIN — trois pages in-quarto, sans lieu ni date — qui paraît avoir été faite pour accompagner une gravure du portrait peint par Pierre-Louis Bouvier[1], artiste genevois d'un vrai mérite.

1. Peint d'après nature, en 1816, au château de Coppet; gravé par le même artiste en 1817.

Deux paragraphes de cette notice méritent d'être reproduits :

« Il était impossible de voir et d'entendre Mme de Staël sans être frappé du caractère spirituel et vrai de sa physionomie. Les formes de son front, de tout le haut du visage, conservaient toujours l'air de jeunesse le plus intéressant. La vivacité de ses yeux peignait tout à la fois la profonde chaleur de son âme et l'étonnante mobilité de ses idées et de son imagination. Sa bouche s'embellissait du charme de tous les sentiments qu'elle exprimait tour à tour avec tant de délicatesse et tant d'énergie, avec tant de naturel et d'abandon. On ne posséda peut-être jamais l'esprit de la conversation dans un degré plus rare et plus éminent, avec les formes plus faciles, plus variées, plus éloignées de toute espèce d'exigence et de prétention. Elle avait un si grand fond d'esprit naturel et de ressources acquises, que ce n'est jamais aux dépens des autres qu'elle tâchait de briller. La malignité même de ses plaisanteries avait encore une empreinte de franchise et de candeur qui l'empêchait de blesser l'amour-propre le plus susceptible. En général, l'incomparable bonté de son âme fut encore au-dessus de toutes les qualités brillantes de son esprit et de son génie. Cette bonté la disposait tout naturellement à faire pour des indifférents, lorsqu'ils avaient besoin de son appui, ce que peu de femmes seraient capables de faire pour leurs plus intimes amis; pour ses amis, ce que peu de femmes seraient capables de faire pour l'objet de leurs plus tendres affections[1].

« On doute qu'il soit possible de voir un portrait de Mme de Staël plus ressemblant que celui qu'en a fait M. Bouvier; et c'était une tâche difficile, parce que le caractère de sa physionomie tenait bien moins à la forme

1. Cette dernière phrase se trouvait déjà dans un article de Meister sur *Zulma* (*Correspondance littéraire*, partie non imprimée; manuscrits de Gotha).



de ses traits, qu'à l'intéressante mobilité de leur expression, au charme éloquent de ses regards, à la finesse, ainsi qu'à l'aimable douceur de son sourire. C'est ce que le talent de l'artiste paraît avoir su retracer aussi fidèlement que le pouvait rendre la magie d'un pinceau comme le sien. »

MEISTER A SON NEVEU HESS.

Zurich, le 29 décembre 1819.

Oui, mon très cher neveu, j'ai reçu, lu et relu l'ouvrage de Mme Necker [1]. Je doute qu'il y ait quelqu'un qui puisse en être plus enchanté que moi; car, en le lisant, je croyais revivre au sein de l'immortelle famille dont j'ai conservé tant de souvenirs reconnaissants d'intérêt et de bienveillance, au sein de laquelle j'ai passé les jours les plus heureux et les plus remarquables de ma vie. Cet excellent écrit ressemble bien plus, je l'avoue, à un panégyrique qu'à une biographie. Mais je n'y vois rien, quant au fond, qui ne soit parfaitement juste, parfaitement caractéristique, parfaitement vrai. L'article du second mariage est un chef-d'œuvre de raison, de sentiment, de mesure et de délicatesse.

MADAME RILLIET-HUBER A MEISTER.

Genève, 31 décembre 1819.

... Hélas! je suis la seule qui vous reste de tant de gens avec lesquels vous avez vécu, que vous avez aimés; qui ont disparu de la terre; et c'est moi, c'est

1. *Notice sur le caractère et les écrits de madame de Staël.*

ma pauvre petite personne qui conserve encore la tradition de ce Paris et de ce Coppet où nous nous sommes vus si longtemps.

Je ne suis point étonnée que vous soyez ravi de la notice faite par Mme Necker-de Saussure. Moi qui l'ai vu faire page par page, et qui, sans y avoir mis du mien, y ai beaucoup influé par mes éloges, mes observations, et mes ciseaux pour en faire disparaître mille choses, j'en suis enchantée. C'est un réservoir d'idées.

Tout ce que vous mandez là-dessus à M. Hess est parfait. Je suis charmée de ce que vous approuviez la brièveté et la manière dont le mariage avec Rocca est traité. J'ai beaucoup contribué à l'abréger, trouvant que c'était un de ces sujets sur lesquels il fallait courir en glissant.

En général, toute cette notice a passé par des revues multipliées, tant d'Auguste, de M. et Mme de Broglie, que de moi. Si vous aviez été ici, vous auriez fait partie du conseil *épuratoire*. Il importait trop à la mémoire de celle qui a tenu une si grande place pendant sa vie, que cette notice dise presque tout, et pas tout. Il me semble que ce but est bien rempli. Sans doute, c'est plus un éloge qu'une vie; mais une biographie était impossible, et le titre de notice est d'autant mieux choisi qu'il laissait la latitude d'y mettre tout ce qu'on voulait, et rien de ce qu'on ne voulait pas.

AUGUSTE DE STAËL A MEISTER.

Paris, 19 août 1826.

Je ne saurais assez vous exprimer, monsieur, la reconnaissance dont votre aimable souvenir m'a pénétré. Votre nom, et celui que vous avez mis en tête de votre ouvrage [1], suffisent pour me faire apprécier bien vivement le présent que je dois à votre bonté, et j'aurais dû suivre immédiatement le mouvement de mon cœur, lorsque j'ai reçu votre charmant *Voyage*. Si j'ai différé quelque trop, c'est qu'au milieu de beaucoup d'occupations, il ne m'avait pas encore été possible de vous lire. Je suis plus heureux aujourd'hui, et c'est de tout mon cœur que je vous remercie, non pas seulement du souvenir dont votre bienveillance m'a honoré, mais du plaisir que m'a donné une lecture toute pleine de charme et d'aménité, où s'allient si bien les nuances de l'esprit avec l'élévation de l'âme. J'espère, d'ici à peu de jours, l'arrivée de celle à qui votre livre est dédié. Sa dernière lettre, comme presque toutes celles qu'elle a eu la bonté de m'écrire pendant son séjour en Italie, me parle de vous avec une tendre et inaltérable affection. Elle s'occupe dès à présent du projet d'aller vous voir l'année prochaine [2].

M. et Mme de Broglie me promettent cet été à Coppet; ils se joignent à moi pour vous dire combien ils seraient

1. *Voyage de Zurich à Zurich*. La seconde édition, publiée en 1826, est dédiée à la comtesse de Sainte-Aulaire.

2. Meister ne devait pas vivre jusque-là; nous avons dit qu'il mourut le 10 novembre 1826.

reconnaissants des moments que vous nous accorderiez. Permettez-moi de vous envoyer un discours de M. de Broglie [1], qui a puissamment contribué au rejet de la loi de primogéniture. Je serai bien heureux qu'il ait votre approbation. Adieu, monsieur. Souffrez que je vous parle encore de mon respect le plus tendre et le plus dévoué.

A. Staël.

1. Du 4 avril 1826.

APPENDICE

LETTRES DE MADAME DE STAEL A GUILLAUME DE SCHLEGEL, ÉCRITES EN 1813.

Au printemps de 1804, Mme de Staël avait choisi Schlegel pour être le précepteur de ses enfants ; et dans la longue intimité qui s'était établie entre eux, ces deux esprits supérieurs avaient su s'apprécier l'un l'autre. En 1811, la police de Napoléon avait momentanément éloigné Schlegel de Coppet; l'année suivante, quand Mme de Staël alla en Russie, Schlegel la rejoignit en route, et c'est ensemble qu'ils avaient passé l'hiver en Suède.

Quand Bernadotte partit de Stockholm pour faire en Allemagne la campagne de 1813, il avait pris Schlegel pour l'accompagner en qualité de secrétaire. Les lettres que Mme de Staël écrivit alors à son ami sont conservées à la bibliothèque de Dresde; on ne sait ce qu'est devenu le reste de leur correspondance.

L'idée politique qui perce dans les dernières de ces lettres date déjà sans doute des entretiens que Mme de Staël avait eus avec Bernadotte à la cour de Suède. Elle était fille des temps nouveaux; le glorieux général de la République française, devenu Prince royal de Suède, plaisait à son imagination, plus que le drapeau blanc, les fleurs

de lis, Louis XVIII, et la maison royale de France. Elle crut que l'avenir était à lui, qu'il allait arriver au pouvoir : illusion que Benjamin Constant a partagée, à son instigation peut-être. Mme de Staël, avec autant d'esprit que Talleyrand, avait beaucoup moins de coup d'œil : elle ne savait pas comme lui, à chaque péripétie historique, deviner de quel côté allait être le succès.

L'accent de ces lettres à Schlegel est celui d'une amitié qui est si vraie qu'elle ne craint pas de se montrer exigeante. Elles offrent un contraste intéressant avec les lettres adressées à Meister, où le ton est toujours adouci. La confiance que Mme de Staël témoigne à ses deux amis, et qui est constamment entière, est plus intime avec Schlegel. Meister était un vieillard, et Schlegel avait, à quelques semaines près, l'âge de Benjamin Constant.

Dans ses lettres à Schlegel, Mme de Staël mentionne beaucoup de personnages, militaires et diplomates, qui vivaient à la cour de Stockholm, et qui étaient de l'entourage de Bernadotte, — du Prince, comme elle l'appelle. Elle s'était acclimatée très vite dans ce milieu nouveau; mais il manque encore une étude sur cette période de sa vie, sur ces huit mois de séjour en Suède, si remplis de nouvelles, de projets et d'idées : c'est aux savants du Nord à l'écrire. Les lettres qui suivent ne leur seront pas inutiles.

I

Stockholm, ce 10 mai [1813].

Voilà Auguste arrrivé, cher Wilhelm; mais rien ne peut guérir la blessure de votre absence; on ne se communique qu'avec le même âge et la même hauteur d'esprit. Voici une lettre qu'il a apportée pour vous, et une autre de ma cousine. Ce qu'il dit de plus marquant

en fait de nouvelles, c'est que les proclamations russes ayant choqué l'amour-propre militaire en France, il s'en est suivi que la conscription de 1814 s'est levée sans une difficulté.

Madame de Humboldt m'écrit qu'elle croit à la déclaration de l'Autriche à la mi-mai, et qu'on y a un grand enthousiasme pour le Prince royal : dites-le lui; mais il saura par M. d'Engeström que Neipperg a reçu d'amères plaintes sur les retards qu'on avait fait éprouver à M. de Weissenberg en Suède, et de grandes doléances sur ce que le Prince se détourne pour la Norvège de la *cause commune*. Ce qu'il ne dira pas, et ce que je vous confie pour le dire au Prince, c'est qu'il a reçu avant-hier l'ordre de sa cour de lui expliquer les rapports de la Suède et du Danemark, et qu'il l'a fait comme l'aurait fait Wetterstedt.

M. de Löwenhielm me mande que votre ouvrage[1] a le plus grand succès au quartier général russe, et qu'il voudrait le faire réimprimer en Allemagne.

Il faut dire au Prince que mon fils aîné a su qu'on avait tiré, le 23 octobre[2], du sein de l'armée française, contre son maître : ce qui correspondait avec la conjuration Malet.

Les Suisses ont refusé de compléter leurs bataillons écharpés à la Bérésina : on l'a supporté. S'il me revient

1. *Sur le système continental et sur ses rapports avec la Suède*, Hambourg, 1813, au mois de février, v et 92 pages 8°. On retrouve dans cette brochure, notamment à propos de la paix d'Amiens, l'écho des idées particulières à Mme de Staël.

2. C'est dans la nuit du 23 au 24 octobre que le général Malet a exécuté son audacieuse tentative.



quelques faits, je vous les dirai ; en attendant, tâchez de me regretter.

Je profite de l'occasion de Binder, et je vous écrirai par la poste. Le comte Neipperg est appelé à l'armée ; vous le verrez. Nous partirons à peu près ensemble, je crois, vers le 25 ; écrivez-moi toujours ici. J'ai trouvé Auguste tout désorganisé ; mais j'espère le remettre. Ah ! si vous étiez ici ! mais vous êtes mieux là-bas. Remerciez le Prince pour moi de son aimable accueil à mon fils ; c'est à Helsingborg qu'ils se sont vus. Dites-lui bien, au Prince, que je suis à lui, à la vie et à la mort ; mais qu'il inspire tant d'enthousiasme en Allemagne, qu'il leur doit quelque chose pour cela. Dites à Albert que je lui ai écrit le dernier courrier, que son frère se désole de ne l'avoir pas vu ; et vous, songez que vous êtes de la famille ; et revenez au nid, quand vous aurez fini votre noble entreprise.

Adieu, cher ami, adieu, écrivez-moi ; j'ai tant besoin de ne pas me croire séparée de vous !

II

Stockholm, ce 14 mai [1813].

J'ai reçu deux lettres de vous, cher ami ; et la seconde m'a un peu consolée de la sécheresse de la première. Je vous regrette tant, qu'il me paraîtrait cruel que ce sentiment ne fût que de mon côté. Dans ce moment où je vais prendre la grande résolution du départ pour Londres, je sens combien vous me donniez de force,

et je marche encore sur les appuis que vos entretiens m'ont laissés. Je vous ai écrit par la poste, par Binder, de toutes les manières; et j'ai encore plus pensé à vous que je ne vous ai écrit. Binder vous porte deux lettres, et Albertine vous en a envoyé une.

M. de Neipperg part le même jour que moi, le 25, et vous aurez par lui de nos nouvelles. J'espère ne pas partir d'ici sans vous savoir à Stralsund. Je suis inquiète de l'Allemagne : c'est devenu pour moi, par vous, et par l'enthousiasme qu'ils manifestent, une espèce de patrie. M. de Sternield m'avait mandé la victoire[1], et je l'ai répandu, pour contrebalancer les mauvaises nouvelles qu'on débite ici. Dites au Prince que c'est à cela qu'il faut veiller : car personne n'y prend garde, et l'on avait plutôt de l'humeur contre Sternield, et contre moi, de nos nouvelles, disait-on, exagérées : hélas! elles le sont en effet.

Dites à Albert, je vous prie, ce que vous a dit le Prince pour lui; faites-lui sentir que dans la circonstance actuelle, il y a du vrai caractère à se plier, pour avoir l'occasion de se montrer dans de grandes circonstances. Son frère n'aime pas mieux que lui tout ce qui tient à de certains préjugés, et cependant il s'y plie très bien, et réussit généralement ici. Il lui en coûte; car ce qu'il voudrait, c'est être à la place d'Albert, et il ne renonce pas à l'espoir d'être envoyé par M. de Rehausen au quartier général. Moi ni Albertine, nous ne pou-

1. Il paraît qu'avant d'avoir appris l'issue de la bataille de Lutzen (2 mai) on avait cru, en Suède, à quelque victoire remportée par les Alliés sur les armées françaises.



vons nous flatter d'y aller; mais nos âmes y sont.

La reine-mère[1] a eu un coup d'apoplexie avant-hier; je ne sais guères d'autre nouvelle à vous donner; il n'y a pas bien loin de sa vie à sa mort.

On prétend ici que l'affaire de la Suède avec le Danemark est ajournée jusqu'à la paix : pourquoi ne m'en avez-vous rien dit? Vous êtes discret jusqu'au mystère. Écrivez moi chez M. Laurent, à Gothembourg, négociant. Mes derniers adieux en montant sur le vaisseau seront pour vous. Ah! pourquoi n'êtes-vous pas avec moi? Dites donc un mot de souvenir à M. de Rocca, car il vous aime.

(*De la main d'Auguste de Staël.*)

Ma mère me laisse bien peu de place, cher ami, pour vous dire toutes les tendresses que je pense, et pour vous raconter mon voyage; mais je me réserve de vous écrire plus au long dans peu de jours. Dans ce moment-ci, entre les présentations et l'examen de la chancellerie, il me reste à peine un moment à moi. Hier on m'a fait écrire du latin : je m'en serais mieux tiré il y a huit ou neuf ans; mais enfin, cela a été tant bien que mal, en vous invoquant comme mon Apollon.

Cher ami, vous suivez une belle carrière, que je vous envie bien; ma plus vive espérance dans ce moment — et j'espère qu'elle sera réalisée — c'est de trouver

1. La reine Sophie, veuve de Gustave III, et mère de Gustave IV. Elle mourut trois mois plus tard, le 21 août 1813.

moyen d'aller vous rejoindre cet été, du moins pour quelques moments.

Adieu. Ne m'oubliez pas, et comptez sur mon amitié et sur ma reconnaissance. Je vous en devrais encore bien davantage, si j'avais mieux profité de votre bonté. Adieu, bien tendrement.

III

Stockholm, 23 mai [1813].

Je suis fort inquiète, mon cher ami, de la conduite d'Albert. Il m'écrit de Hambourg, du 6 mai ; et il paraît qu'il se bat dans l'armée de Tettenborn[1] : de qui en a-t-il la permission? Serait-il possible qu'il eût pris une telle résolution sur lui? et lorsque le Prince doit être pour nous tous, et que son frère a adopté la Suède! je vous envoie ma lettre à lui, ouverte, pour que vous vouliez bien la lire, avant de la cacheter pour la lui remettre. L'amour-propre est son principe dans toute cette affaire : il ne se trouve pas assez bien traité. Enfin c'est absurde, et je vous demande votre appui pour le guider. Voilà Brinkmann qni remplit les fonctions de chancelier de la cour, en l'absence de Wetterstedt : c'est la bêtise de Waldmarck qui en est la cause ; il a fait insérer un article sur la Norvège, qui est cause de la suppression de son journal.

Le bruit s'est répandu ici que les Danois vous avaient

1, Le baron de Tettenborn, général russe, commandait une division de Cosaques et de troupes légères.

pris, à cause de votre brochure. Je voudrais bien avoir la nouvelle de votre arrivée à Stralsund, avant mon départ d'ici. Auguste réussit toujours bien ; il est nommé gentilhomme de la chambre, et la clef de chambellan brille à son espoir : n'est-ce pas superbe?

Il paraît qu'on a été mécontent de Mme Thornton à Londres, et qu'elle a nui à son mari.

Douglas ne pense pas sérieusement à ma fille ; il y a des moments où je crains que son mariage, là, ne soit pas si facile; enfin il faut aller à travers toutes les peurs.

Le comte Neipperg vous apporte une réfutation de votre écrit, qui me paraît plus impertinente que spirituelle. On en annonce la traduction à Londres, mais sous mon nom; j'ai écrit par ce courrier pour désavouer, et mettre votre nom; et aussitôt arrivée, je fais un joli article dans l'*Ambigu.* J'ai écrit à Deylen, pour votre livre à déposer chez Brinkmann.

Mon Dieu! qu'il me paraît triste de partir sans vous! Croyez-vous que je ne perdrai pas mon esprit pendant tout le temps que durera votre absence? Mandez-moi les nouvelles; mon cœur en bat à chaque instant. Écrivez-moi chez M. Laurent, à Gothembourg; on ne sait jamais combien les vents peuvent retenir là; et d'ailleurs cela ne retarde pas, si je suis partie. Priez pour notre passage : vous savez quelle peur la mer me fait.

On me mande qu'on prend tous les jeunes gens de Genève pour la garde d'élite : ma pauvre cousine[1] meurt

1. Mme Necker-de Saussure, qui avait deux fils, de vingt-sept et vingt-deux ans.

de peur pour ses fils. Il (*Napoléon*) consume l'espèce humaine!

Cher ami, à qui parler quand vous n'êtes pas là? Adieu.

On dit le Prince arrivé; je reste encore demain dans l'espoir de vous savoir aussi arrivé. Je vous écrirai de Gothembourg; écrivez-moi là chez Laurent. Ah! que cela m'a ennuyée de ne pas causer avec vous!

Stockholm, ce 26 [mai] au matin.

J'ajoute un mot à ma lettre, en conséquence de celle que je reçois de vous, du 20, sur Albert. Merci, tristement à cause du danger, mais enfin merci de ces nouvelles. Dites-lui que j'avais écrit avant de savoir sa situation. Comment n'avez-vous pas ajouté un mot des nouvelles? M. de Wetterstedt écrit huit pages à sa femme; et vous, pas quatre lignes : c'est bien vite se faire plus diplomate que les vrais diplomates, et sacrifier à l'ambition, dans ses moindres nuances, ce qui touche le plus l'amitié. Certes vous devez croire que le cœur me bat à chaque instant.

Que vous dit Alexis[1] de ma réception à Londres? Écrivez-moi à Gothembourg, et n'ayez pas peur de me dire ce que le Prince me dirait. Adieu. Je suis bien aise de vous savoir arrivé, et fâchée contre vous.

Adieu. Votre première lettre, si elle est longue, apaisera ma rancune. Je pars demain.

1. Sans doute Alexis de Noailles.

IV

[Londres], ce 24 juin [1813].

Je ne puis concevoir votre silence envers moi, et je m'abstiens de le juger. Je vous ai servi en attendant, ici, autant que je l'ai pu si vous en aviez besoin. J'ai été reçue au delà de toute expression : c'est une bonté et un empressement dont vous ne pouvez vous faire l'idée. Je dois voir le Prince-régent demain. Dites au Prince nôtre que j'attends d'avoir vu ce prince pour lui écrire. J'ai une lettre d'Albert, qui est d'un fou; parlez-lui donc raison. Au reste, peut-être ne pensez-vous plus à personne de nous.

M. de Munster a une lettre de vous du 5, et moi rien : je suis triste et blessée de votre silence. M. de Munster m'a dit beaucoup de bien de vous. Votre brochure a beaucoup réussi.

Voulez-vous dire au Prince qu'on va réimprimer le *Suicide*[1] ici, et que ma dédicace à lui a fait beaucoup d'impression.

Je suis encore fâchée, parce que je vous aime.

(*De la main d'Auguste de Staël.*)

Cher ami, voici bien peu de temps et d'espace pour vous écrire; aussi cela ne compte pas. Quand nous serons un peu dehors de cet incroyable tourbillon, je vous écrirai avec détail. Je me recommande à votre amitié; ne m'oubliez pas. Je voudrais bien me flatter de pouvoir aller là où vous êtes.

1. L'*Essai sur le Suicide*, que Mme de Staël avait publié à Stockholm.

V

Londres, ce 2 juillet [1813].

Je vous fais réparation, cher ami, vos excellentes lettres le méritent; mais si je vous ai grondé, je ne m'en suis pas moins occupée de vous. J'ai écrit l'article qui vous concerne, et que vous verrez dans l'*Ambigu*; et l'autre jour, le duc de Cambridge m'a dit qu'il vous avait vu jadis à Gœttingue, et qu'il faisait le plus grand cas de vous. Votre brochure a eu le plus grand succès, et je me flatte de vous avoir ici une pension : c'est le premier pas; vous aurez une place peut-être après; mais l'important serait que vous fussiez indépendant; car je ne crois pas qu'à la longue le pays vous plaise, et ce que je souhaite, c'est que nous allions en Grèce ensemble. On m'a reçue comme une princesse; mais c'est une telle foule, une telle quantité de femmes, une si grande monotonie de société, que cela m'étourdit plus que cela ne m'amuse. Les Anglais qui n'ont pas voyagé sont de peu de ressource, et ceux-là sont de l'âge d'Albertine. Enfin je suis triste et découragée, et j'ai plus que jamais besoin de vous. Ce qui est étonnant, c'est que tout le monde vous dira que je suis reçue à ravir, et que cependant cela ne me fait que l'impression d'un océan de visages, dans lequel tout se ressemble. Il n'y en a pas moins ici la plus grande appréciation du mérite, et vous serez accueilli à merveille.

Quand vous le voudrez, je ferai des démarches pour

votre pension; j'étais d'avis d'attendre pour cela que mon livre eût paru; je l'ai vendu 1 500 louis. Ce que vous écririez en français ici aurait beaucoup de débit. Mon livre fera parler de vous, et c'est pour cela qu'à la suite de ce bruit, je voudrais demander une pension de 300 louis : mandez-moi votre avis à cet égard; mandez-moi aussi comment je puis vous envoyer le crédit des 200 louis. Il s'agit uniquement de tirer sur Dumolin à Lausanne : rien ne doit être plus facile.

Chargez-vous de cette lettre pour Albert, et dites-lui bien que je suis décidée à ne me mêler de ses affaires qu'au service de Suède, et d'après le contentement du Prince royal. Il croit que la bravoure est une chose plus rare qu'elle ne l'est.

On ignore ici les nouvelles du dehors, comme dans un couvent. Le Prince-régent, la reine, la duchesse d'York, ont été très bien pour moi; je n'ai pas encore osé voir la princesse de Galles[1]. Que je voudrais causer avec vous tous les jours! qu'il y a loin de vous à tout le monde! Je ne puis me passer de votre entretien : il me semble que je n'ai plus d'idée, depuis que nous sommes séparés. Mes enfants vous écriront; n'oubliez pas que nous sommes votre famille. Adieu.

Écrivez-moi sous l'adresse de Rehausen.

1. On sait qu'elle était brouillée avec son mari, le Prince-régent.

VI

[Londres], ce 26 septembre [1813].

Vous me blessez en me parlant d'argent avec cette régularité, cher ami; vous savez que tout mon bonheur dans ce monde consiste à vous ravoir chez moi; ainsi, quand vous prenez de l'argent, c'est comme si vous me disiez : *je reviens*. Ainsi, ne vous gênez pas; et si vous voulez une autre lettre de crédit, mandez-le moi sans gêne, et songez que c'est une déclaration d'attachement que de tirer sur moi.

Combien j'admire notre Prince! ne pouvez-vous pas le lui dire? n'avez-vous pas un moment pour me mettre à ses pieds? on parle de lui ici avec transport; mais dites-lui en mon nom de ne pas oublier la France. C'est sur les bords du Rhin qu'il doit être, lui et Moreau tout ensemble. Quelle douleur que son sort! je soigne sa pauvre femme, et j'ai pour elle une pitié déchirante; nous ne savons pas encore s'il vit ou non[1]; il a écrit une lettre à sa femme depuis son malheur, qui est historiquement belle; je vous l'envoie de la main d'Albertine. Je vous répète ce que je vous ai dit déjà : si l'Allemagne est libre, j'irai y vivre après que vous aurez passé quelque temps ici avec moi. Soignez Baudissin[2] : je ne vois rien ici qui le vaille pour Albertine,

1. Moreau avait été blessé à mort le 27 août, et il avait succombé dans la matinée du 2 septembre.

2. Le comte Baudissin, né en 1789, était secrétaire de légation au service du Danemark; il est mort en 1878. Il a collaboré à la traduction allemande de Shakespeare, publiée par Tieck.



et cela s'arrangera mieux avec mes projets de Berlin; mais, hélas! ne va-t-il (*Napoléon*) pas se lancer contre vous dans toute sa force! veillez sur le Prince; empêchez qu'il ne s'expose; et vous-même, cher ami, prenez garde, et revenez-moi : l'hiver serait trop rude pour vous. Que je vous serve de raison et de prétexte, si vous sentez que cela ne vous convient pas.

Pauvre Albert[1]! quelle carrière il a manquée! ne payez plus aucune de ses dettes; renvoyez tout à moi, purement et simplement, en disant que cela ne vous regarde plus. Signeul est surtout le dernier des hommes que je croirais à cet égard. J'attends avec anxiété votre réponse sur le départ d'Auguste : il désire oui; moi je le crains; mais j'ai sa parole au moins qu'il ne servira pas militairement. Il devrait prendre votre place; et vous, revenir.

Je quitte ceci dans huit jours; je reste huit jours à Londres, et je vais passer trois semaines chez le marquis de Lansdowne, où vos lettres m'arriveront douze heures plus tard, et voilà tout.

J'admire ce pays; à quelques égards, je m'y plais; mais il faut en être pour le préférer à tous les autres : nos habitudes continentales valent moins, mais nous conviennent mieux. Ce qui est admirable, c'est la sécurité, la liberté et les lumières. Lire est ici une chose nouvelle, tant il y a de vie dans les écrits; celle qui n'est pas dans la société se trouve dans les voyages, les histoires, etc.; et puis les gazettes à présent sont

1. On sait que ce fils cadet de Mme de Staël. a été tué en duel, dans l'été de 1813.

attendues comme un voyageur. Mais les vents font une prison de la belle île, quand on attend de vos nouvelles à tous.

Adieu, cher ami, adieu; revenez-moi, comptez sur moi; car j'ai appris, mieux que je ne le savais encore, que vous êtes incomparable. Songez que nous sommes votre famille, et ne relâchez jamais ces liens que le bon Dieu vous a donnés. Parlez de moi à Camps, dites-lui qu'il est chargé de veiller sur notre Prince, et qu'ainsi ce sera lui qui sauvera le monde. Adieu, ami de mon âme, adieu.

Mon malheur s'est changé en abattement : que j'aurais besoin de vous!

VII

A Monsieur A. Wilhelm de Schlegel, Secrétaire de S. A. R. le Prince de Suède, Chevalier de l'ordre de Vasa, etc., au quartier général du Prince royal de Suède.

Londres, ce 8 octobre [1813].

La dernière lettre que j'ai de vous, mon cher ami, est d'il y a un mois aujourd'hui : combien de choses peuvent s'être passées depuis ce temps, et que je trouve notre séparation triste! Je vous répète toujours que vous devriez revenir; une campagne d'hiver est une chose trop fatigante pour votre santé, et certainement vous aurez au moins une campagne d'hiver.

J'ai vu hier ce M. Coleridge qui vous admire tant; je reçois aussi, souvent, des compliments sur le *Système*



continental, que je vous renvoie : il me paraît certain que vous serez bien reçu ici, et certainement une année vous y plairait; j'ai toujours le projet d'aller ensuite en Allemagne, si Allemagne y a. C'est pour vous que ce projet me sourit, et pour ma fille aussi. Je vous le répète : ménagez-moi Baudissin ; je ne crois pas que rien de mieux se présente pour nous ici.

Nous attendons la réponse à la demande que je vous ai faite pour mon fils; je vous avouerai de bonne foi que je désire qu'elle soit refusée, et qu'il aille tout simplement en Amérique ce printemps; il m'a fait de telles scènes pour aller à votre quartier général, qu'il m'a fallu céder. Il s'ennuie ici, Albertine aussi; et moi, malgré toutes les politesses qu'on me fait, je ne m'amuse guères; mais j'attribue cette impression à votre absence; car il y a bien des choses ici dont nous pourrions parler ensemble, mais il n'y a point de ressources du tout dans l'esprit de mes enfants : ils sont éteints. Singulier effet de ma flamme! Ce pauvre Albert avait pris le mouvement de travers, mais il en avait. Je reviens toujours à dire qu'il me faut *vous*, que vous êtes unique, et que je ne puis vivre sans vous.

Je vous recommande le baron de Gakern, homme de beaucoup de mérite, qui vous remettra cette lettre. Camps aussi peut la lire de ma part; mais ne la faites pas circuler; je la remets au baron de Gakern dont je vous souhaite la connaissance : c'est un homme de beaucoup de mérite. Je ne me console pas de votre absence; vous n'avez pas le temps, vous, de sentir la

mienne; mais si l'hiver vous fatiguait, venez; et par affection pour moi, ne vous exposez pas.

VIII

Londres, ce 9 novembre [1813].

Il y a à présent deux mois que je n'ai pas une ligne de vous : cela est amer. Je n'aurais pas cru que vous puissiez vous conduire ainsi, que me sachant malheureuse, vous puissiez jeter un tel poison dans mon cœur. Ici, tout le monde reçoit des lettres de ses amis du quartier général; les plus occupés trouvent le temps d'écrire; moi seule, je n'ai rien de mon intime ami, de celui que j'ai placé loin de moi, sacrifiant mon intérêt au sien, mais me flattant néanmoins qu'il me saurait à jamais gré de m'être comptée pour rien en me séparant de lui. Ce n'est pas tout encore : votre petit billet à mon fils ne prouve que trop que vous n'avez point entretenu la bienveillance du Prince royal pour nous. Vous me l'aviez pourtant promis, et la reconnaissance qui est dans votre caractère, ne devrait-elle pas vous rappeler que c'était par moi que votre glorieuse connexion avec lui s'était formée? La prospérité doit-elle changer un cœur tel que le vôtre, et ne sentez-vous pas que votre oubli me navre l'âme? Il n'arrive pas une malle qui ne me coûte des nuits sans sommeil. Je suis humiliée aux yeux des autres, quand on me dit : « Hé bien! avez-vous des nouvelles de M. Schlegel? » Je suis déchirée dans la solitude par la perte de ma confiance en votre amitié, qui était mon plus grand

trésor dans ce monde. Mon fils et ma fille ont aussi le cœur serré de votre indifférence pour nous tous; nous ne parlons pas ensemble d'autre chose; depuis la perte de mon pauvre fils, je n'ai pas éprouvé un chagrin plus amer. Ces deux malheurs se mêlent: je me dis que s'il était là, je ne serais pas oubliée par vous, ni par le Prince; j'aurais des lettres du Continent; la cause pour laquelle je donnerais ma vie, ne se gagnerait pas sans qu'un ami m'en félicitât. Ah! si vous aviez besoin de moi comme j'ai besoin de vous, vous abandonnerais-je ainsi? Vous ai-je abandonné à Stockholm, et ma prospérité, si j'en avais, ne serait-elle pas la vôtre?

J'ai publié ce livre[1] où tout vous rappelle à moi; l'édition a été enlevée en trois jours; mais que m'importe? à qui en parler? Vous avez bien fait d'être mal pour moi, les derniers temps de notre séjour ensemble; jamais sans cela je n'aurais pu vous quitter. J'ai tant perdu en vous perdant! Si je vous retrouvais jamais, je ferais tant pour vous retenir! Je suis abîmée de *spleen*, quoiqu'on soit très bon pour moi, et c'est votre silence qui en est la cause. M. de Wetterstedt ne traite pas ainsi sa femme; et ne suis-je pas, quoi que vous en disiez, la personne du monde qui s'intéresse le plus à vous? ma maison n'est-elle pas la vôtre? ma famille, vos enfants? Ah! que vous me faites de mal par ce silence! Je vous pardonnerais cependant, si vous reveniez chez moi.

1. L'*Allemagne*, qui avait paru à Londres au mois d'octobre 1813. Schlegel n'avait pas quitté Mme de Staël pendant qu'elle travaillait à cet ouvrage; ses avis et conseils lui avaient été une aide perpétuelle.

Pouvez-vous soutenir cette guerre? Je passe de l'irritation à l'inquiétude; de grâce, ne laissez pas passer un courrier sans quelques lignes, et croyez qu'en me détruisant, c'est votre propriété que vous prodiguez.

Adieu; ma santé est toujours mauvaise. Vous me regretterez un jour.

IX

Ce 30 novembre [1813].

Combien votre lettre m'a fait de plaisir, mon cher ami! Je ne pouvais supporter votre silence, et vous avez à vous reprocher plusieurs de mes nuits, pendant lesquelles je pleurais notre liaison. Il est vrai qu'il faut de l'absence, pour savoir tout ce qu'une personne chérie est pour nous; et sans doute que nous sommes de même ingrats envers Dieu, pour la jeunesse, l'amour, et la vie. Si donc je vous trouve des défauts, rappelez-moi ce que j'ai souffert d'être séparée de vous, et je serai douce comme un mouton.

J'irai vivre en Allemagne si vous ne venez pas le printemps ici; mais ne vous fixez pas à Hanovre; choisissons Berlin. Je vous recommande Baudissin; rien ici ne me convient pour ma fille, et le pays ne la rendrait pas heureuse, tout beau qu'il est; ainsi je pense, et elle pense à Baudissin : écrivez-lui comme de vous, que sa prison nous a beaucoup touchés, dites-lui que je lui ai écrit deux fois d'ici; je voudrais que mon gendre fût votre admirateur, et qu'il aimât la Grèce; mais le mieux serait que vous vinssiez passer un

an ici, voir l'Écosse et l'Irlande avec moi, et publier en Angleterre le récit de ce que vous avez vu : vous en auriez au moins mille louis. Voici l'extrait de mon livre, par Mackintosh; il demande à grands cris votre *Cours dramatique*, pour en faire l'extrait : envoyez-le moi. Mon ouvrage a un succès fou; mais rien de tout cela ne m'ôte un poids sur le cœur : depuis notre séparation et la mort d'Albert, je me sens isolée; l'air pèse sur moi; ma santé se détruit : enfin j'ai mal à la vie, et je n'y sens d'autre remède que de vous revoir; j'ai toujours pensé que c'était vous que mon père avait destiné à me fermer les yeux.

Je paierai la dette d'Hambourg, de 224 banco, à cause que vous l'avez écrit, et votre nom doit être respecté; mais je n'en payerai plus. Cher ami, il nous faut songer à notre avenir, et à ceux des enfants qui ont été sages et obéissants.

A présent, parlons de notre Prince; car je pense sans cesse à lui; j'ai peine à retenir dans mon âme un sentiment de tendresse auquel il ne peut répondre, mais qui s'unit à l'admiration pour me faire ne rêver que de lui.

J'ai écrit à Camps par ce courrier, mais voici quelques détails encore : On a dit (prétend-on), chez le Prince régent, que dans le bulletin du Prince, il avait eu tort de dire *le roi de Saxe* au lieu de *l'électeur*; il avait eu tort de dire *le roi de Westphalie*, et de parler de la barrière du Rhin pour la France; enfin quelques-uns ont prétendu, pour la première fois, que le Prince ménageait la France pour succéder à l'empereur Napoléon; dites-lui

ces commérages, qui en valent la peine : ils viennent des Bourbons.

Je vous manderai tout ce que je saurai; mais faites-moi valoir auprès du Prince : ce que j'entends par faire valoir, c'est lui dire combien je l'aime; ce serait trop de bonheur que..... Mais enfin le bon Dieu nous protégera peut-être. Ce qui manque à la France pour se débarrasser de son chef actuel, c'est l'idée claire et agréable d'un lendemain : dites cela de ma part au Prince, il comprendra ce que je souhaite. Les lettres de Paris expriment de la haine de ce qui est, mais de l'ignorance de ce qui serait.

Adieu, cher ami, écrivez-moi, pour le repos de mes nuits et le charme de mes jours. *God bless you!* Puis-je vous envoyer des poèmes anglais, avez-vous le temps de les lire? Vous me manderez ce qu'on dit de mon livre en Allemagne.

Ayez la bonté de vous charger de cette lettre pour Benjamin; j'en ai reçu une de lui, plus passionnée que dans les temps où il m'aimait le plus. Voulez-vous vous charger de lui faire parvenir sûrement cette lettre, à l'adresse de Benjamin?

Je vous fais un devoir de penser à Baudissin, un devoir de m'écrire, et surtout un devoir de m'aimer. Adieu.

J'ajoute encore des petits faits, qu'il peut importer au Prince de savoir. Le comte Lieven va très souvent chez le comte d'Artois; ils répandent le bruit qu'il y a un parti pour eux dans le Midi, et dans le Sénat; il est question de les envoyer à lord Wellington. L'Angleterre

a fait dire au prince de Brésil de revenir à Lisbonne. Le duc de Berry, second fils du comte d'Artois, insiste pour avoir sa fille. Un émigré en sous-ordre a dit : « Le prince royal de Suède se fera sûrement Monk ; car à la contre-révolution, il ne peut rester sur le trône. »

Les Anglais ont fait marcher l'armée portugaise en France, sans leur demander si cela leur convenait ; du côté des Portugais, il y a un peu d'ennui de la puissance anglaise trop prononcée.

Vous direz tout cela au Prince, et je vous écrirai des petits faits de ce genre, que Rehausen sûrement n'écrit pas.

On a confisqué le bien de Mme Moreau en France : le Prince ne ferait-il pas bien de lui écrire, et de la recommander à l'empereur de Russie? elle va à pied, faute d'argent ; c'est son frère le général Hulot qui lui a appris cette nouvelle.

Comme j'avais fini cette lettre, voici ce qui m'est arrivé : le comte Edouard Dillon est venu chez moi de la part du premier ministre de Louis XVIII, M. de Blacas, me demander de le recevoir, et de prêter ma plume et ma conversation à leur désir de remonter sur le trône : « Tout ce que vous désirerez, m'a-t-il dit, sera le fruit de cette condescendance ». — J'ai répondu que je n'y pouvais rien. — Il m'a dit que les poèmes et les journaux anglais venaient d'imprimer que j'étais la première femme du monde (ce qui vient, il est vrai, d'être publié) et qu'à ce titre on pouvait tout ; j'ai encore répondu que je ne me mêlais plus de politique, et j'en suis restée là. Si ce M. de Blacas vient me voir,

je vous manderai ce qu'il me dira; mais si vous pouvez, faites-moi donner des ordres par notre Prince. Édouard Dillon m'a dit que c'était le héros du siècle, et que s'il voulait rétablir les Bourbons, il serait plus qu'eux roi de France, etc.

Je vous enverrai le fils du marquis de Stafford, lord Gower; recevez-le bien : c'est le plus grand seigneur de ce pays.

J'ai lu avec soin une partie de votre lettre à la fleur de l'Angleterre, et on l'a trouvée charmante. Je vous ai préparé votre arrivée ici. Encore une fois, envoyez-moi votre *Cours dramatique*. Je vous aime à la vie et à la mort. Faites que le Prince croie à mon attachement sans bornes.

Mon Dieu, quelle campagne!

La princesse Louise me prie de venir à Berlin ce printemps.

X

Ce 12 décembre 1813.

Vous m'aviez promis de m'écrire tous les courriers, et voilà qu'il en arrive de toutes parts, sans un mot de vous. Ce n'est pas tout : vous envoyez votre réponse à la *Gazette de Leipsick*, et ce n'est point à moi. La prospérité vous tourne la tête, mon cher Schlegel; et vous oubliez les amis qui vous sont le plus attachés. Je n'en ai pas moins lu avec un vif intérêt ce que vous avez écrit; il y a certainement de l'adresse et de la verve, et les ministres ici en ont été très contents. Vous me mettriez

plus en mesure de vous servir ici, si vous m'écriviez plus souvent; je vois très souvent les ministres, et je leur ai lu une de vos lettres; enfin je cherche à vous faire valoir, dans un moment où vous ne songez guère à moi : c'est mal, et votre caractère devrait vous préserver de cette légèreté d'imagination. Encore une fois, il faut ménager les vrais amis.

Vous êtes tous au moment délicat, et ce que vous avez fait était plus facile que ce qu'il vous reste à faire; vous voulez mettre des princes souverains en Hollande, attaquer la Suisse, attaquer la France : sans doute, tant que *l'homme* vit, il n'y a rien de fait; mais c'est difficile de renverser vingt-quatre millions d'hommes pour en atteindre un.

Ma position ici s'améliore chaque jour; mais mon cœur n'en est que plus triste. Au reste, à quoi servirait de vous dire tout cela? vous y intéressez-vous?

Mon livre m'a portée ici très haut; et j'en écris un ici maintenant, qui sera le tableau de la France et de l'Angleterre.

Que fait Benjamin? Est-il employé par votre Prince? et, de grâce, dites-moi si le Prince est bien pour moi? Il le devrait, pour le zèle avec lequel je me joins à ses admirateurs, et combats ses envieux.

Si vous venez en Hollande, ne viendrez-vous donc pas me faire une visite? En trente-six heures, M. de Beckendorff est venu de La Haye; et vous pourriez prendre des arrangements avec des libraires ici, pour ce que vous écririez sur cette campagne, et ces arrangements seraient superbes.

Priez pour cette pauvre Suisse. Mon fils vous verra en allant en Suède. Au nom de Dieu, avez-vous écrit à Baudissin pour l'engager à venir ici? Il n'y a personne que je désire plus pour Albertine; voulez-vous bien vous charger de cette lettre?

Benjamin est-il avec vous?

La « réponse » insérée dans la *Gazette de Leipzig*, dont parle Mme de Staël au commencement de cette dernière lettre, avait été écrite par Schlegel en suite d'un article qui avait paru le 5 octobre 1813 dans cette même gazette, article dicté par Napoléon, et dans lequel Bernadotte était outragé.

Au lendemain de la bataille de Leipzig (19 octobre), la ville et la gazette étant au pouvoir des Alliés, Schlegel eut le plaisir d'étaler vingt pages de sa prose dans le même journal où l'Empereur avait exhalé sa colère impuissante; le secrétaire de Bernadotte y fit un ample panégyrique de son prince, et prodigua l'insulte à Napoléon vaincu. Les éloges que Mme de Staël a donnés à la verve et à l'adresse de son ami sont d'ailleurs mérités; et si elle a cherché dans son article l'écho de ses propres idées, elle l'a facilement trouvé : par exemple, pour ne citer que quelques lignes, dans le reproche fait à l'Empereur d'avoir « usurpé l'existence entière de tant de millions de Français, « à qui vous ne permettez plus d'agir, d'écrire, de parler, « de penser, de respirer librement! »

Nous avons été mis sur la trace de ce pamphlet de Schlegel par le beau livre que M. Pingaud a récemment écrit sur Bernadotte. C'est dans cet ouvrage qu'il faut rechercher et qu'on retrouvera cette foule de personnages au milieu desquels Schlegel a vécu à la cour de Stockholm et au quartier général de Bernadotte, et dont les noms émaillent les lettres de Mme de Staël : Binder, Camps, d'Engeström, Löwenhielm, Signeul, Thornton, Wetterstedt;

c'est là qu'on verra leurs antécédents et leurs rôles divers. Mme de Staël a aussi sa place dans le groupe dessiné par la plume habile de M. Pingaud, mais elle n'est pas au premier plan du tableau. Nous l'avons déjà dit : une étude détaillée reste à faire sur cette époque de sa vie.

Cette dernière lettre, où Mme de Staël a jeté pêle-mêle confidences et reproches, eût suffi, si nous n'avions d'elle que ces deux pages, à donner une idée juste de son caractère : insatiable dans sa variété de désirs; attentive à tout, à l'Europe, à l'avenir de sa fille, à une visite qu'elle espère; et toujours passionnée et pressante, demandant à la vie plus qu'elle ne peut donner; infatigable, et s'épuisant elle-même. On ne s'étonne pas de sa mort prématurée.

LES PORTRAITS D'HENRI MEISTER

Dans un des appendices de son édition de la *Correspondance littéraire* (XVI, 210), M. Tourneux a énuméré trois portraits d'Henri Meister, qui datent de son âge mûr et de sa vieillesse. Nous avons été heureux que la libéralité de M. Théodore Reinhart nous en ait donné un autre, beaucoup meilleur, pour le joindre à notre notice. Cette élégante image représente l'écrivain zurichois jeune encore, déjà acclimaté à Paris, et jouissant de ses premiers succès dans l'aimable société qui l'y avait accueilli.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

1. Les noms de Mme de Staël et d'Henri Meister, qui figurent presque à chaque page, ont été omis.

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 118, *au lieu de* : Grens, petit village entre Nyon et le Jura, *lisez* : Greng, au bord du lac de Morat.

Page 131, ligne 9, *au lieu de* : pages 157 et 209, *lisez :* pages 158 et 209.

484-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 8-03.

